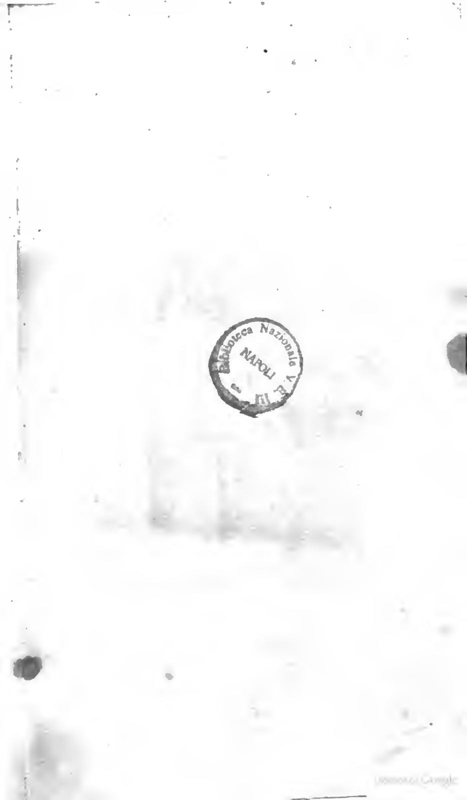


PROFILS

DES

CONTEMPORAINS.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI
Digitized by Google

LE PRISONNIER DE Ste HÉLÈNE

PROFILS

DES

CONTEMPORAINS,

PAR NAPOLÉON.

> En cette partie, (de peindre), ie pense estre singulier et très-rare, et digne de gaigner nom et réputation.
>
> MONTAIGNE.





Paris,

L'ÉDITEUR, RUE BASSE-SAINT-DENIS, no 22;
POLLET, LIBRAIRE, RUE DU TEMPLE, no 36.

M. DCCC. XXIV.



DE L'IMPRIMERIE D'A. BERAUD,
rue du Foin Saint-Jacques, n°. 9.

L'esprit de Napoléon était épars dans plusieurs Mémoires dont il faisait le principal mérite : nous en avons réuni les différentes parcelles dégagées de toute espèce d'alliage. Notre travail nous a donné pour résultat un livre entièrement composé par Napoléon, tel qu'il l'aurait écrit lui-même, si le sort, au lieu d'en faire un guerrier, en eût fait un écrivain. A la concision du style, à la profondeur des pensées on reconnaîtra facilement l'homme qui posséda au plus haut degré l'art d'émouvoir le soldat, le jour d'une bataille; mais, ce qu'on appréciera davantage, comme qualité presque étrangère à la carrière qu'il a par-

courue, c'est la finesse de ses aperçus, la manière piquante de ses observations sur les hommes qu'il avait enchaînés à son char, et les événemens qu'avait maîtrisés sa fortune.

Sous ce dernier rapport, nous ne craignons pas de dire qu'il s'est placé très-près de Montaigne et de Labruyère, et que la France compte un grand moraliste de plus.

L'ouvrage de Napoléon se divise en trois parties : *Profils des Contemporains, profils des Anciens, et profil de Napoléon.* Dans les diverses conversations que Napoléon a eues, depuis sa déchéance, avec MM. Las Cases, Gourgaud, Montholon etc...., il s'est montré à découvert; il a, pour ainsi dire, éloigné de sa phy-

sionomie morale et politique le prisme qui la couvrait ; il s'est jugé lui-même, et préparé les principaux points de sa défense pour le tribunal de la postérité. Cet article, plus que tout autre, peut faire connaître les nuances du caractère de l'homme le plus extraordinaire qu'aient produit les siècles, et la science profonde qu'il avait de se juger lui-même.

On ne peut mettre en doute l'authenticité du *Mémorial de Sainte-Hélène*, ni de *l'Echo de Sainte-Hélène*, ni des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Napoléon. Voilà les sources où nous avons puisé ; et si, après chaque alinéa, nous n'avons pas donné l'indication de l'ouvrage qui nous

sert de caution, c'était pour offrir dans le moindre espace possible la collection complète des portraits qui se trouvaient perdus au milieu de détails historiques qui sont, aujourd'hui gravés dans la mémoire de tous les Français qui ont à cœur de connaître l'histoire de leur pays.

PROFIL

DES CONTEMPORAINS,

PAR

NAPOLÉON.

A.

ALEXANDRE PAULOWITZ, empereur de Russie.

« C'est un homme supérieur à tous les monarques de l'Europe ; il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; il est facilement séduisant ; mais on doit s'en défier, il est sans franchise : c'est un vrai Grec du Bas-Empire ; toutefois n'est-il pas sans idéologie réelle ou jouée : ce ne serait du reste, après tout, que des teintes de son éducation et de son précepteur. Croira-t-on jamais ce que j'ai eu à débattre avec lui : il me soutenait que l'hérédité était un abus dans la souveraineté, et j'ai dû passer plus d'une heure, et user toute mon éloquence et ma logique à lui prouver que cette hérédité

était le repos et le bonheur des peuples. Peut-être aussi me mystifiait-il; car il est fin, faux, adroit... il peut aller bien loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe; moi seul pouvais l'arrêter avec son déluge de Tartares.

. . . .

» Si l'affection d'Alexandre a été sincère pour moi, c'est l'intrigue qui me l'a aliénée. Des intermédiaires n'ont cessé, en temps opportuns, de lui citer les ridicules dont je l'avais accablé, disaient-ils, l'assurant qu'à Tilsitt et à Erfurt il n'avait pas plutôt le dos tourné, que je m'égayais fort d'ordinaire à son sujet. Alexandre est fort susceptible: ils l'auront facilement aigri. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en est plaint amèrement à Vienne, lors du congrès; et pourtant rien n'était plus faux: il me plaisait et je l'aimais. »

ANTRAIGUES (le comte d').

« Le comte d'Antraigues, de beaucoup d'esprit, intrigant et doué d'avantages extérieurs, avait acquis une certaine importance au commencement de notre révolution; membre du côté droit de la constituante, il émigra lors de sa dissolution, et se trouvait dans Venise au moment où nous menacions cette ville, sous un titre diplomatique russe; il y était l'âme

et l'agent de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. Quand il jugea le péril de cette république, il voulut s'évader; mais il tomba dans un de nos postes, et fut pris avec tous ses papiers. Une commission spéciale fut nommée pour en faire le dépouillement, et l'on demeura fort étonné des mystères qu'elle découvrit: on y trouva, entre autres, toutes les preuves de la trahison de Pichegru, qui avait sacrifié ses soldats pour faciliter les opérations de l'ennemi: le plus grand crime qu'un homme puisse commettre sur la terre, celui de faire égorger froidement les hommes dont la vie est confiée à votre discrétion et à votre honneur. »

AUGEREAU (le général).

« Augereau était fatigué et comme découragé par la victoire même; il en avait toujours assez. Sa taille, ses manières, ses paroles lui donnaient l'air d'un bravache: ce qu'il était bien loin d'être, du reste, quand une fois il se trouva gorgé d'honneurs et de richesses; lesquelles, d'ailleurs, il s'adjugeait de toutes mains et de toutes manières. »

B.

BAILLY, député aux états-généraux.

« Bailly n'a pas été méchant, mais bien un niais [1] politique. »

BARÈRE DE VIEUZAC BERTRAND, député à la convention en 1792, membre du corps législatif en 1795, et de la chambre des cent jours en 1815.

« Barère n'avait pas de caractère prononcé; c'était un homme qui changeait de parti à volonté, et les servait tous successivement. Il passe pour avoir du talent. Je ne l'ai pas jugé ainsi. Je me suis servi de sa plume; il n'a pas montré beaucoup d'habileté. Il employait volontiers les fleurs de rhétorique; mais ses argumens n'avaient aucune solidité; rien que *coglionerie*, enveloppés dans des termes élevés et sonores. »

BARRAL (de), archevêque de Tours.

« Barral, homme de beaucoup d'instruction,

[1] Napoléon avait coutume de dire que l'épithète de *niais*, dans sa bouche, était un brevet d'honnête homme.

et qui m'a fort servi dans mes différends avec le pape, m'est toujours demeuré fort attaché.

— A une des grandes audiences du dimanche, la réunion extrêmement nombreuse, apercevant l'archevêque de Tours (de Barral), je lui dis: « Eh bien! M. l'archevêque, comment vont nos affaires avec le pape? — Sire, la députation de vos évêques va se mettre en route pour Savonne. — Eh bien! tâchez de faire entendre raison au pape, rendez-le sage: autrement, il n'a qu'à perdre avec nous. Dites-lui bien qu'il n'est plus au temps des Grégoire, et que je ne suis pas un Débonnaire. Il a l'exemple de Henri VIII; sans avoir sa méchanceté, j'ai plus de force et de puissance que lui. Qu'il sache bien que quelque parti que je prenne, j'ai six cent mille Français en armes, même un million, qui, dans tous les cas, marcheront avec moi, pour moi et comme moi! Les paysans, les ouvriers ne connaissent que moi: ils me portent une confiance aveugle. La partie sage, éclairée de la classe intermédiaire, ceux qui soignent leurs intérêts et recherchent la tranquillité me suivront; il ne restera donc plus pour lui que la classe bourdonnante qui, au bout de huit jours, l'aura oublié pour *commérer* sur de nouveaux objets. » Et, comme l'archevêque, fort embar-

rassé de sa contenance, voulait balbutier quelques paroles. — « Vous êtes en dehors de tout ceci, M. l'archevêque : je partage vos doctrines, j'honore votre piété, je respecte votre caractère. »

BARRAS.

« Barras, issu d'une des bonnes familles de Provence, était officier au régiment de l'Ile-de-France : à la révolution, il fut nommé député à la convention nationale par le département du Var; il n'avait aucun talent pour la tribune, et nulle habitude de travail. Après le 31 mai, il fut nommé, avec Fréron, commissaire à l'armée d'Italie, et en Provence, alors foyer de la guerre civile. De retour à Paris, il se jeta dans le parti thermidorien; menacé par Robespierre, ainsi que Tallien et tout le reste du parti de Danton, ils se réunirent, et firent la journée du 9 thermidor. Au moment de la crise, la convention le nomma pour marcher contre la commune qui s'était insurgée en faveur de Robespierre : il réussit.

» Cet événement lui donna une grande célébrité. Tous les thermidoriens, après la chute de Robespierre, devinrent les hommes de la France.

» Le 12 vendémiaire, au moment de la crise,

on imagina, pour se défaire subitement des trois commissaires près de l'armée de l'intérieur, de réunir dans sa personne les pouvoirs de commissaire et ceux de commandant de cette armée; mais les circonstances étaient trop graves pour lui, elles étaient au-dessus de ses forces. Barras n'avait pas fait la guerre, il avait quitté le service, n'étant que capitaine; il n'avait, d'ailleurs, aucune connaissance militaire.

» Les événemens de thermidor et de vendémiaire le portèrent au directoire; il n'avait point les qualités nécessaires pour cette place; il fit mieux que ceux qui le connaissaient n'attendaient de lui. »

— « Il donna de l'éclat à sa maison, il avait un train de chasse, et faisait une dépense considérable : quand il sortit du directoire, au 18 brumaire, il lui restait encore une grande fortune; il ne la dissimulait pas. Cette fortune n'était pas, il s'en faut, de nature à avoir influé sur le dérangement des finances; mais la manière dont il l'avait acquise, en favorisant les fournisseurs, altéra la morale publique. »

—« Barras était d'une haute stature; il parla

quelquefois dans des momens d'orage, et sa voix couvrait alors la salle. Ses facultés morales ne lui permettaient pas d'aller au-delà de quelques phrases : la passion avec laquelle il parlait, l'aurait fait prendre pour un homme de résolution ; il ne l'était point ; il n'avait aucune opinion faite sur aucune partie de l'administration publique. »

— « En fructidor, il forma, avec Rewbell et La Réveillère-Lepaux, la majorité contre Carnot et Barthelemi ; après cette journée, il fut, en apparence, l'homme le plus considérable du directoire ; mais, en réalité, c'était Rewbell qui avait la véritable influence des affaires. Barras soutint constamment, en public, le rôle de mes amis. Lors du 30 prairial, il eut l'adresse de se concilier le parti dominant dans l'assemblée, et ne partagea pas la disgrâce de ses collègues. ».

BEAUHARNAIS (JOSÉPHINE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE).

« Joséphine était l'art et les grâces.

— » Dans aucun moment de la vie, elle (Joséphine) n'avait de position ou d'attitude qui ne fût agréable ou séduisante : il eût été impossible de lui surprendre ou d'en éprouver jamais aucun inconvénient. Tout ce que l'art peut imaginer en faveur des attraits était

employé par elle, mais avec un tel mystère, qu'on n'en apercevait jamais rien. Marie-Louise, au contraire, ne soupçonnait même pas qu'il pût y avoir rien à gagner dans d'innocens artifices. L'une était toujours à côté de la vérité, son premier mouvement était la négative; la seconde ignorait le mensonge, tout détour lui était étranger. La première ne me demandait jamais rien, mais elle devait partout; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare: elle n'aurait pas cru devoir rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes deux étaient bonnes, douces, de l'humeur la plus égale, et d'une complaisance absolue.» (*Voy.* Marie-Louise.)

— « Joséphine était la plus aimable et la meilleure des femmes; mais elle ne se mêlait jamais de politique. »

— « Une autre nuance caractéristique de Joséphine était sa constante dénégation. Dans quelque moment que ce fût, quelque question qu'on lui fît, son premier mouvement était la négative, sa première parole, *non;* mais ce *non* n'était pas précisément un mensonge: c'était une précaution, une simple défensive. »

— « Joséphine avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense, naturels aux Créoles. Il était impossible de

jamais fixer ses comptes, elle devait toujours : aussi c'était constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. On l'a vue souvent alors envoyer chez ses marchands leur dire de n'en déclarer que la moitié. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi, de toutes les parties de l'Italie. »

— « Joséphine croyait aux pressentimens, aux sorciers : il est vrai qu'on lui avait prédit, dans son enfance, qu'elle ferait une grande fortune, qu'elle serait souveraine. »

— « Joséphine est morte riche d'environ dix-huit millions de francs. Elle était la plus grande protectrice des beaux-arts qu'on ait jamais connu en France, depuis bien des années. Elle avait fréquemment de petites querelles avec Denon et moi, parce qu'elle voulait se procurer, aux dépens du Musée, de belles statues et des tableaux pour sa galerie. Joséphine était la grâce personnifiée; tout ce qu'elle faisait, elle le faisait avec une gracieuse délicatesse. Sa toilette était un arsenal complet, et elle se défendait avec beaucoup d'art contre les assauts du temps. »

BEAUHARNAIS (Eugène de).

« Lors de la terreur, Joséphine étant en prison, son mari mort sur l'échafaud, Eu-

gène son fils avait été mis chez un menuisier, et y fut littéralement en apprentissage et en service. »

— « Il est rare et difficile de réunir toutes les qualités nécessaires à un grand général. Chez Eugène l'esprit était en équilibre avec le caractère ou le courage. Si le courage est de beaucoup supérieur, le général entreprend vicieusement au-delà de ses conceptions; et au contraire, il n'ose pas les accomplir, si son caractère ou son courage demeure au-dessous de son esprit. Cet équilibre était le seul mérite du *vice-roi*, et suffisait néanmoins pour en faire un homme très-distingué.

BEAUHARNAIS (Hortense-Eugénie de), épouse de Louis Bonaparte, reine de Hollande.

— « Eugène étant placé chez un menuisier, Hortense ne fut guère mieux: elle fut mise, si je ne me trompe, chez une ouvrière en linge. »

— « On avait fait courir les bruits les plus ridicules sur les rapports entre moi et Hortense; mais de pareilles liaisons n'étaient ni dans mes idées, ni dans mes mœurs....

» Hortense qui était si bonne, si généreuse si dévouée, n'est pas sans avoir eu quelques torts envers son mari; j'en dois conve-

nir, en dehors de toute l'affection que je lui porte et du véritable attachement que je sais qu'elle a pour moi. Quelque bizarre, quelque insupportable que fût Louis, il l'aimait; et en pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute femme doit toujours être maîtresse de se vaincre, avoir l'adresse d'aimer à son tour. Si elle eût su se contraindre, elle se serait épargné le chagrin de ses derniers procès; elle eût eu une vie plus heureuse; elle eût suivi son mari en Hollande; Louis n'eût point fui d'Amsterdam; je ne me serais pas vu contraint de réunir son royaume, ce qui a contribué à me perdre en Europe; et bien des choses se seraient passées différemment. »

BEAUHARNAIS (Stéphanie-Adrienne Napoléon, princesse de Bade).

« Elle avait embelli l'exercice de la souveraineté; elle a honoré son caractère de femme et de fille; elle a professé, dans tous les temps, la plus haute vénération et la plus vive reconnaissance pour celui qui, au sommet d'un pouvoir sans bornes, l'avait bénévolement adoptée pour fille. »

— « Stéphanie Beauharnais, cousine de l'impératrice Joséphine, fut mariée, en 1806, au grand duc de Bade...... Elle est jolie, spirituelle, et réunit toutes les grâces de son sexe.

« La princesse de Bade s'est montrée plus habile qu'Hortense. Sitôt qu'elle a vu le divorce de Joséphine, elle a connu sa position, elle s'est rapprochée de son mari; ils ont formé depuis le mariage le plus heureux. »

BEAUSSET, évêque d'Arles.

« Je n'avais fait nulle difficulté de mettre l'évêque *Beausset* au nombre des dignitaires de l'université, et je ne doute pas qu'il ne fût un de ceux qui s'y conduisaient le plus sincèrement dans mes intentions. »

BERNADOTTE, roi de Suède.

« Quelque temps après l'expulsion de Gustave et la succession au trône vacante, les Suédois, voulant m'être agréables, et s'assurer la protection de la France, me demandent un roi. Il fut question, un moment, du vice-roi; mais il eût fallu qu'il changeât de religion, ce que je trouvais au-dessous de ma dignité et de celle de tous les miens. Puis, je ne jugeais pas le résultat politique assez grand pour excuser un acte si contraire à nos mœurs : toutefois, j'attachai trop de prix, peut-être, à voir un Français occuper le trône de Suède. Dans ma position, ce fut un sentiment puéril. Le vrai roi de ma politique, celui des vrais intérêts de la France, c'était le roi de

Danemarck, parce que j'eusse alors gouverné la Suède par mon simple contact avec les provinces danoises. *Bernadotte* fut élu, et il le dut à ce que sa femme était sœur de celle de mon frère Joseph, régnant alors dans Madrid.

» Bernadotte, affichant une grande indépendance, vint me demander mon agrément, protestant, avec une inquiétude trop visible, qu'il n'accepterait qu'autant que cela me serait agréable.

» Moi, monarque élu du peuple, j'avais à répondre que je ne savais point m'opposer aux élections des autres peuples. C'est ce que je dis à Bernadotte, dont toute l'attitude trahissait l'anxiété que faisait naître l'attente de ma réponse, ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de la bienveillance dont il était l'objet; que je ne voulais avoir été pour rien dans son élection, mais qu'elle avait mon assentiment et mes vœux. Toutefois, le dirai-je, j'éprouvais un arrière-instinct qui me rendait la chose désagréable et pénible; en effet, Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein: à peine il nous avait quittés, qu'il était dans le système de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard, il a été une des grandes causes actives de nos malheurs: c'est lui qui a donné à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de

nos armées; c'est lui qui leur a montré les chemins du sol sacré! Vainement dirait-il, pour excuse, qu'en acceptant le trône de la Suède, il n'a plus dû être que Suédois : excuse banale, bonne tout au plus pour la multitude et le vulgaire des ambitieux. Pour prendre femme on ne renonce point à sa mere, encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles. On dit qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-à-dire quand il n'était plus temps, et que le mal était accompli. Le fait est que, en se retrouvant au milieu de nous, il s'est aperçu que l'opinion en faisait justice; il s'est senti frappé de mort. Alors ses yeux se sont dessillés, car on ne sait pas, dans son aveuglement, à quels rêves n'auront pas pu le porter sa présomption, sa vanité, etc., etc.

» Un Français a eu en ses mains les destinées du monde! S'il avait eu le jugement et l'âme à la hauteur de sa situation; s'il eût été bon Suédois, ainsi qu'il l'a prétendu, il pouvait rétablir le lustre et la puissance de sa nouvelle patrie, reprendre la Finlande, être sur Pétersbourg avant que j'eusse atteint Moscou; mais il a cédé à des ressentimens personnels, à une sotte vanité, à de toutes petites passions. La tête lui a tourné, à lui, ancien jacobin, de se voir recherché, encensé

par des légitimes; de se trouver face à face en conférence de politique et d'amitié avec un empereur de toutes les Russies, qui ne lui épargnait aucunes cajoleries. On assure qu'il lui fut même insinué alors qu'il pouvait prétendre à une de ses sœurs, en divorçant d'avec sa femme; et, d'un autre côté, un prince français lui écrivait qu'il se plaisait à remarquer que le Béarn était le berceau de leurs deux Maisons! B.........! *Sa maison!*..........

»Dans son enivrement, il sacrifia sa nouvelle patrie et l'ancienne, sa propre gloire, sa véritable puissance, la cause des peuples, le sort du monde! c'est une faute qu'il payera chèrement! A peine il avait réussi dans ce qu'on attendait de lui, qu'il a pu commencer à le sentir: il s'est même, dit-on, repenti; mais il n'a pas encore expié. Il est désormais le seul parvenu occupant un trône; le scandale ne doit pas demeurer impuni, il serait d'un trop dangereux exemple!..... »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

« La sensibilité, la délicatesse de *Bernardin de Saint-Pierre* ressemblait peu au charmant tableau de Paul et Virginie : c'était une méchant homme, maltraitant fort sa femme, fille de l'imprimeur Didot, et toujours prêt à demander l'aumône sans honte. A mon re-

tour de l'armée d'Italie, Bernardin vint me trouver et me parla presque aussitôt de ses misères; moi, qui dans mes premières années n'avais rêvé que Paul et Virginie, flatté d'ailleurs d'une confiance que je croyais exclusive, et que j'attribuais à ma grande célébrité, je m'empressai de lui rendre sa visite, et laissai sur un coin de sa cheminée, sans qu'on eût pu s'en apercevoir, un petit rouleau de 25 louis. Mais quelle fut ma honte quand je vis chacun rire de la délicatesse que j'y avais mise, et qu'on m'apprit que de pareilles formes étaient inutiles avec M. Bernardin, qui faisait métier de demander à tout-venant, et de recevoir de toutes mains. Je lui ai toujours conservé un peu de rancune de m'avoir mystifié. Il n'en a pas été de même de ma famille: Joseph lui faisait une forte pension, et Louis lui donnait sans cesse. »

« Il faut rire de pitié des *Études de la Nature*, du même auteur. Bernardin, bon littérateur, était à peine géomètre : ce dernier ouvrage était si mauvais, que les gens de l'art dédaignaient d'y répondre; Bernardin en jetait les hauts cris. » Le célèbre mathématicien Lagrange répondait toujours à ce sujet, en parlant de l'Institut : « Si Bernardin était de notre classe, s'il parlait notre langue, nous le rappellerions à l'ordre; mais il est de l'A-

cadémie, et son style n'est pas de notre ressort ». Bernardin se plaignant un jour, comme de coutume, du silence des savans à son égard, je lui dis : « Savez-vous le calcul différentiel, M. Bernardin ? —Non. — Eh bien, allez l'apprendre, et vous vous répondrez à vous-même. » Plus tard, étant empereur, toutes les fois que je l'apercevais, j'avais coutume de lui dire : « M. Bernardin, quand nous donnerez-vous des *Paul et Virginie* ou des *Chaumières indiennes* ? Vous deviez nous en fournir tous les six mois. »

BERTHIER (maréchal), prince de Neuf-Châtel et de Wagram.)

« Berthier devait sa conduite à son manque d'esprit, et à sa nullité.

— « Il avait laissé échapper la plus belle occasion, la plus facile de s'illustrer à jamais, celle d'aller présenter en 1814, de bonne foi, ses soumissions au Roi, et de le supplier de trouver bon qu'il allât dans la solitude pleurer celui qui l'avait honoré du titre de son compagnon d'armes, et l'avait appelé son ami. Eh bien! quelque simple que fût cette marche, elle était encore au-dessus de ses forces. »

— « Berthier n'était, certes, pas sans talens : je suis loin de renier sa personne et mes

sentimens; mais ses talens, son mérite étaient spéciaux et techniques, et, hors de là, sans nul esprit quelconque, et puis si faibles !... — J'observais que, pourtant, il était plein de prétentions et de morgue avec nous. — Et le titre de favori, disait l'empereur, pour quoi le comptez-vous? — J'ajoutais qu'il était très-dur, fort absolu. — Mais, rien de plus impérieux, mon cher, disait alors l'empereur, que la faiblesse qui se sent étayée de la force: voyez les femmes.

» L'empereur, dans ses campagnes, avait Berthier dans sa voiture. C'était pendant sa route et sur les grands chemins que l'empereur, parcourant les livres d'ordre et les états de situation, prenait ses décisions, arrêtait ses plans et ordonnait les mouvemens. Berthier en prenait note, et, à la première station ou au premier moment de repos, soit de jour, soit de nuit, il expédiait à son tour tous les ordres et les différens détails particuliers avec une régularité, une précision et une promptitude admirables: c'était un travail pour lequel il était toujours prêt et infatigable. Voilà quel était le mérite spécial de Berthier: il était des plus grands et des plus précieux pour moi, observait l'empereur; nul autre n'eût pu le remplacer. » (*Note de M. Las Cases.*)

*

BERTHOLET (comte, pair).

« Bertholet ayant éprouvé des pertes et se trouvant gêné, l'empereur, qui l'apprit, lui envoya 100 mille écus, ajoutant qu'il avait à se plaindre de lui, puisqu'il avait ignoré que lui, Napoléon, était toujours au service de ses amis. Eh bien! Bertholet, lors des désastres, a été très-mal pour l'empereur, qui en fut vivement affecté dans le temps, répétant plusieurs fois: « Quoi! Bertholet! Mon ami Bertholet!... Bertholet sur lequel j'aurais dû tant compter! » (*Note de M. Las Cases*).

BERTRAND, (Henri-Gratien), grand-maréchal du palais.

« Bertrand est désormais identifié avec mon sort. C'est devenu historique. »

BILLAUD-DE-VARENNES, conventionnel.

« Billaud-de-Varennes est le plus exécrable des hommes qui aient figuré dans la révolution. »

BLUCHER, général prussien.

« Blucher est un très-brave soldat, un bon sabreur. Il est comme un taureau qui ferme les yeux et se précipite en avant sans voir aucun danger. Il a commis mille fautes, et,



sans les circonstances, j'aurais pu, différentes fois, le faire prisonnier avec la plus grande partie de son armée. Il est obstiné et infatigable, ne craint rien, est très-attaché à son pays; mais, comme général, il est sans talent. Je me souviens que, lorsque j'étais en Prusse, il dînait à ma table, après s'être rendu, et qu'on le considérait comme un homme très-ordinaire. »

BOISGÉLIN (cardinal).

« Le cardinal Boisgélin était un homme d'esprit, un homme de bien, qui m'avait loyalement adopté. »

BONAPARTE (LÆTITIA), mère de Napoléon.

« Madame était aussi par trop parcimonieuse: c'en était ridicule. J'ai été jusqu'à lui offrir des sommes fort considérables par mois si elle voulait les distribuer; elle voulait bien les recevoir, mais pourvu, disait-elle, qu'elle fût maîtresse de les garder. Dans le fond, tout cela n'était qu'excès de prévoyance de sa part, toute sa peur était de se trouver un jour sans rien. Elle avait connu le besoin, et ces terribles momens ne lui sortaient pas de la pensée: il est juste de dire, d'ailleurs, qu'elle donnait beaucoup à ses enfans en secret: c'est une si bonne mère!....

» Du reste, cette même femme, à laquelle on eût si difficilement arraché un écu, m'eût tout donné pour mon retour de l'île d'Elbe; et, après Waterloo, elle m'eût remis entre les mains tout ce qu'elle possédait pour aider à rétablir mes affaires; elle me l'a offert; elle se fût condamnée au pain noir sans murmure. C'est que, chez elle, le grand l'emportait encore sur le petit: la fierté, la noble ambition marchaient chez elle avant l'avarice. »

— « J'ai encore présentes à la mémoire des leçons de fierté que j'en avais reçues dans mon enfance, et Madame Mère avait une âme forte et trempée aux plus grands événemens; elle avait éprouvé cinq à six révolutions; elle avait eu trois fois sa maison brûlée par les factions, en Corse. »

BONAPARTE (Joseph), frère aîné de Napoléon.

« Joseph ne m'a guère aidé, mais c'est un fort bon homme. Joseph et moi nous nous sommes toujours fort aimés et fort accordés; mais toutes ses qualités tiennent uniquement de l'homme privé; il est éminemment doux et bon; il a de l'esprit et de l'instruction; il est aimable. Dans les hautes fonctions que je lui avais confiées, il a fait ce qu'il a pu: ses intentions étaient bonnes; aussi la principale

faute n'est pas à lui, mais plutôt à moi qui l'avais jeté hors de sa sphère; et, dans des circonstances bien grandes, la tâche s'est trouvée hors de proportion avec ses forces.

» Joseph, quoiqu'il ait beaucoup de talent et d'esprit, est trop bon et aime trop son plaisir et la littérature pour être roi.

» Joseph, par tous pays, serait l'ornement de la société. »

BONAPARTE (Lucien), frère puîné de Napoléon.

« Lucien, que son second mariage et une fausse direction de caractère privèrent, sans doute, d'une couronne, ennoblit du moins son opposition et ses différends, en venant, au retour de l'île d'Elbe, se jeter dans les bras de Napoléon, dans un moment où il était loin de regarder ses affaires comme assurées. Lucien, disait l'empereur, eut une jeunesse orageuse; dès l'âge de quinze ans, il fut mené en France par M. de Sémonville, qui en fit de bonne heure un révolutionnaire zélé et un clubiste ardent.

» Lucien, dans tous les pays, serait l'ornement de toute assemblée politique. »

BONAPARTE (Louis), né à Ajaccio, en 1778.

« Louis était un enfant gâté de Jean-Jacques. Il n'avait pu être bien avec sa femme que très-peu de mois. Beaucoup d'exigence de sa part, beaucoup de légèreté de la part d'Hortense : voilà les torts réciproques. Toutefois, ils s'aimaient en s'épousant, ils s'étaient voulus l'un et l'autre. Ce mariage, au reste, était le résultat des intrigues de Joséphine qui y trouvait son compte.

» Louis eût plu, et se fût fait remarquer partout.

» Louis a de l'esprit, n'est point méchant; mais, avec ces qualités, un homme peut faire bien des sottises, et causer bien du mal. L'esprit de Louis est naturellement porté à la bizarrerie. Il a été gâté encore par la lecture de Jean-Jacques. Courant après une réputation de sensibilité et de bienfaisance, incapable par lui-même de grandes vues, susceptible tout au plus de détails locaux, Louis ne s'est montré qu'un roi-préfet. »

— « A mon retour de l'île d'Elbe, Louis m'écrivit une longue lettre pour revenir auprès de moi. Croirait-on qu'une de ses conditions était, qu'il aurait la liberté de divorcer avec Hortense? Je maltraitai fort le négociateur, pour avoir osé se charger d'une telle absurdité, pour avoir pu croire qu'une pareille chose fût négociable. »

» Peut-être trouverait-on une atténuation, au travers d'esprit de Louis, dans le cruel état de sa santé, l'âge où elle s'est dérangée, les circonstances atroces qui l'ont causée, et qui doivent avoir singulièrement influé sur son moral. »

BONAPARTE (Jérôme), le plus jeune frère de Napoléon.

« Jérôme était un prodigue dont les débordemens avaient été crians; il les avait poussés jusqu'au hideux du libertinage. Son excuse, peut-être, pouvait se trouver dans son âge et dans ce dont il s'était entouré. Au retour de l'île d'Elbe, il semblait d'ailleurs avoir beaucoup gagné, et donner de grandes espérances; et puis, il existait un beau témoignage en sa faveur: c'est l'amour qu'il avait inspiré à sa femme. La conduite de celle-ci, lorsque, après ma chute, son père, ce terrible roi de Wurtemberg si despotique, si dur, a voulu la faire divorcer, est admirable. Cette princesse s'est inscrite dès-lors, de ses propres mains, dans l'histoire. »

— « Jérôme, en mûrissant, eût été propre à gouverner; je découvrais en lui de véritables espérances. »

BONAPARTE (Marie-Anne-Élisa-Bacchiochi), sœur de Napoléon.

« Élisa était une tête mâle, une âme forte : elle aura montré beaucoup de philosophie dans l'adversité. »

BONAPARTE (Marie-Pauline), seconde sœur de Napoléon.

» Pauline, la plus belle femme de son temps peut-être, a été et demeurera jusqu'à la fin la meilleure créature vivante. »

— « Pauline était trop prodigue : elle avait trop d'abandon. Elle devrait être immensément riche par tout ce que je lui ai donné : mais elle donnait tout à son tour ; et sa mère la sermonnait souvent à cet égard, lui prédisant qu'elle pourrait mourir à l'hôpital.

BONAPARTE (Marie-Annonciade-Caroline-Murat).

» La reine de Naples s'était beaucoup formée dans les événemens : il y avait chez elle de l'étoffe, beaucoup de caractère et une ambition désordonnée. Elle était, du reste, très-habile et fort capable. Elle devait naturellement souffrir au moment de ma déchéance, d'autant plus qu'on pouvait dire qu'elle était née reine : elle n'avait pas, comme nous,

connu le simple particulier. Elle, Pauline et Jérôme étaient encore des enfans, que j'étais le premier homme de la France : aussi ne se sont-ils jamais cru d'autre état que celui dont ils ont joui au temps de ma puissance. »

BOULAY, de la Meurthe, conseiller d'état.

« Le conseil d'état était généralement composé de gens instruits, bons travailleurs et de bonne réputation. *Fermont* et *Boulay*, par exemple, sont certainement de braves et honnêtes gens. Malgré les immenses affaires litigieuses qu'ils ont gérées, et les gros émolumens dont ils jouissaient, on ne me surprendrait pas du tout si l'on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont tout au plus au-dessus de l'aisance. »

BOURMONT (Louis-Auguste-Victor, comte de Gaisne de).

« B..... est une de mes erreurs..... »

BRUNE (Guillaume-Marie-Anne).

« Brune, Masséna, Augereau et beaucoup d'autres étaient des déprédateurs intrépides. »

C.

CAMBACÉRÈS (archi-chancelier), duc de Parme.

« J'ai choisi en Cambacérès et Lebrun, comme consuls, deux hommes de mérite, deux personnages distingués ; tous deux sages, modérés, capables, mais d'une nuance tout à fait opposée : l'un avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs ; l'autre, froid, sévère, insensible, combattant tous ces objets, y cédant sans illusion, et tombant naturellement dans l'idéologie. »

CARNOT.

« Carnot, natif de Bourgogne, était entré très-jeune dans le génie, et soutint dans son corps le système de Montalembert. Il passait pour un original parmi ses camarades, et était déjà chevalier de Saint-Louis, lors de la révolution qu'il embrassa chaudement. Il fut nommé à la convention et membre du comité de salut public avec Robespierre, Barrère, Couthon, Saint-Just, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, etc. Il montra une grande

exaltation contre les nobles : ce qui lui occasiona plusieurs querelles avec Robespierre, qui, sur les derniers temps, en protégeait un grand nombre. »

— « Carnot était travailleur, sincère dans tout, mais sans intrigues, et facile à tromper. Il fut employé auprès de Jourdan comme commissaire de la convention au déblocus de Maubeuge, où il rendit des services au comité de salut public ; il dirigea les opérations de la guerre où il fut utile ; du reste, sans expérience, ni habitude de la guerre, il montra toujours un grand courage moral. »

— « Après thermidor, lorsque la convention mit en arrestation tous les membres du comité de salut public, excepté lui, Carnot voulut partager leur sort. Cette conduite fut d'autant plus noble, que l'opinion publique était violemment prononcée contre le comité. Il fut nommé membre du directoire après vendémiaire ; mais, depuis le 9 thermidor, il avait l'âme déchirée par les reproches de l'opinion publique, qui attribuait au comité tout le sang qui avait coulé sur les échafauds. Il sentit le besoin d'acquérir de l'estime, et en croyant diriger lui-même, il se laissa entraîner par des meneurs du parti de l'étranger. Alors il fut porté aux nues ; mais il ne mérita pas les

éloges des ennemis de la patrie ; il se trouva placé dans une fausse position, et succomba en fructidor. »

— « Après le 18 brumaire, Carnot fut rappelé et mis au ministère de la guerre ; il eut beaucoup de querelles avec le ministre des finances et le directeur du trésor Dufrènes, dans lesquelles il est juste de dire qu'il avait toujours tort. Enfin il quitta le ministère, persuadé qu'il ne pourrait plus aller faute d'argent. »

— « Membre du tribunat, il parla et vota contre l'empire ; mais sa conduite toujours droite ne donna point d'ombrage à l'administration. Plus tard il fut fait inspecteur en chef aux revues, et reçut une pension de retraite de vingt mille francs. »

— « Tant que les choses prospérèrent, Carnot vécut dans la retraite ; mais, après la campagne de Russie, lors des malheurs de la France, Carnot demanda du service : la ville d'Anvers lui fut confiée, il s'y comporta bien. Au retour de 1815, il fut nommé ministre de l'intérieur, et se montra fidèle, probe, travailleur et toujours vrai. Nommé de la commission du gouvernement provisoire au mois de juin, et peu propre à cette fonction, il y fut joué. »

CASTLEREAGH (lord).

« Au grand détriment de sa nation, Castlereagh s'est donné la jouissance de faire le monsieur; il a sacrifié son pays pour fraterniser avec les grands du continent, et, dès-lors, il a joint les vices du salon à la cupidité du comptoir; la duplicité, la souplesse de courtisan à la dureté, à l'insolence du parvenu.

—« C'est celui-là qui gouverne tout le reste, et maîtrise jusqu'au prince même, à l'aide de ses intrigues et de son audace: fort d'une majorité qu'il a lui-même composée, il est toujours prêt à s'escrimer au parlement, et avec la dernière impudence, contre la raison, le droit, la justice, la vérité; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'arrête, tout lui est égal; il sait que les votes sont constamment là pour tout applaudir et tout légitimer. Il a entièrement sacrifié son pays, et le ravale chaque jour en le conduisant au rebours de sa politique, de ses doctrines, de ses intérêts; il le livre tout-à-fait au continent. Sa position se fausse à chaque instant davantage.

— « Dieu sait comment on s'en tirera! lord Castlereagh est regardé en Angleterre même, m'a-t-on assuré, comme l'homme de l'immoralité. Il a débuté par une apostasie politique, qui, bien que commune dans son pays,

laisse néanmoins une tache indélébile. Il est entré dans la carrière sous les bannières de la cause du peuple, et il s'est fait l'homme du pouvoir et de l'arbitraire. Si on lui fait justice, il doit être exécré des Irlandais, ses compatriotes, et des Anglais dont il a détruit les libertés au-dedans, et les intérêts au-dehors. »

— « Il a eu l'impudence de produire au parlement, comme faits authentiques, ce qu'il savait très-bien avoir été falsifié, ce qu'il avait peut-être fait falsifier lui-même; et c'est pourtant sur ces actes qu'on a prononcé le détrônement de Murat. Il fait métier de se mentir publiquement à lui-même, chaque jour, en plein parlement et dans des assemblées publiques, en mettant dans ma bouche des paroles et des projets propres à m'aliéner ses compatriotes, bien qu'il sût qu'il n'en était rien; et cet acte est d'autant plus bas, qu'il me tient lui-même dans l'impuissance de répondre. »

— « Lord Castlereagh, élève de M. Pitt dont il se croit peut-être l'égal, n'en est tout au plus que le singe : il n'a cessé de poursuivre les plans et les complots de son maître contre la France; et ici, son opiniâtreté, son obstination ont été, peut-être, ses véritables et seules qualités. Mais Pitt avait de grandes vues;

chez lui l'intérêt de son pays marchait avant tout: il avait du génie, il créait; et, de son île, comme point d'appui, il gouvernait et faisait agir, à son gré, les rois du continent. Castlereagh, au contraire, substituant l'intrigue à la création, les subsides au génie, s'important fort peu de son pays, n'a cessé d'employer le crédit et l'influence de ces rois du continent pour asseoir et perpétuer son pouvoir dans son île. Toutefois, et voici la marche des choses d'ici bas, Pitt, avec tout son génie, n'a cessé d'échouer; et C......., incapable, a complètement réussi. O aveuglement de la fortune!!!..... »

— « Castlereagh s'est montré tout-à-fait l'homme du continent; maître de l'Europe, il a satisfait tout le monde, et n'a oublié que son pays. Ses actes blessaient tellement l'intérêt national, ils étaient tellement au rebours des doctrines du pays, ils portaient tellement le caractère de l'inconséquence, qu'on ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissée gouverner par un tel fou!!! »

— « Il prend pour base la légitimité dont il prétend faire un dogme politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondemens le trône de son propre maître; et néanmoins il reconnaît Bernadotte, en opposition au légitime Gustave IV, qui s'est immolé pour l'Angleterre. »

—« Il proclame, avec les alliés, comme une autre base fondamentale, le rétablissement de l'ancien ordre de chose; le redressement de ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passées; enfin le retour de la morale publique, et il sacrifie la république de Venise qu'il abandonne à l'Autriche, celle de Gênes dont il accommode le Piémont; il agrandit de la Pologne la Russie, son ennemie naturelle; il dépouille en faveur de la Prusse le roi de Saxe, qui ne peut plus lui être de secours aucun; il enlève la Norwège au Danemarck, qui, plus indépendant de la Russie, pouvait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour en enrichir la Suède, tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Baltique, tout-à-fait sous la sujétion des Russes; enfin, en violation des premiers élémens de la politique générale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter l'indépendance de la Pologne, et, par-là, livre Constantinople, expose toute l'Europe et prépare mille embarras à l'Angleterre. »

—« Je ne dirai rien du monstrueux contresens d'un ministre, le représentant de la nation libre par excellence, qui remet l'Italie sous le joug, y maintient l'Espagne; concourt de tous ses efforts à river des fers sur tout le continent. Penserait-il donc que la liberté n'est

applicable qu'aux Anglais, et que le continent n'est pas fait pour elle![1] Mais, dans ce cas même, il se trouverait en tort vis-à-vis de ses propres compatriotes qu'il prive chaque jour de quelques-uns de leurs droits : c'est la suspension de l'*habeas corpus* à tort et à travers ; c'est l'*alien-bill* en vertu duquel, le croirait-on bien, la femme d'un Anglais, si elle est étrangère, peut être chassée d'Angleterre sous le bon plaisir du ministre ; c'est l'espionnage et la délation qu'il répand à l'infini ; ce sont des agens provocateurs, création infernale, à l'aide desquels on est toujours sûr de trouver des coupables, et de multiplier les victimes ; c'est une froide violence, un joug de fer qu'il fait peser sur des dépendances étrangères[2].

[1] Et vraiment plus tard, lord C..... a eu l'insolence de faire précisément cette déclaration en plein parlement et presque dans les mêmes paroles, au sujet de la constitution de Bade ou de la Bavière. (*Note de Las Cases.*)

L'Empereur, lisant les plaintes des îles Ioniennes, dans son indignation, énumérant de nouveau les actes des alliés qui avaient tant et si long-temps professé, disaient-ils, la morale, la justice, l'indépendance des peuples, et ne s'en étaient pas moins gorgés à l'envi des débris du grand empire, ne s'en étaient pas moins partagé les millions d'âmes, fit la réflexion suivante : « Et ces gens-là, hypocritement, effrontément, ont » osé me déclarer, à la face du monde, avide, de » mauvaise foi, tyran!!!.... »

Non, lord Castlereagh n'est point le ministre d'un grand peuple libre, chargé d'imprimer le respect aux nations étrangères ; c'est un visir des rois du continent, façonnant, à leur instigation, ses compatriotes à l'esclavage ; c'est le chaînon, le conducteur à l'aide duquel se déversent sur le continent les trésors de la Grande-Bretagne, et s'importent en Angleterre toutes les doctrines malfaisantes du dehors. »

— « Il semble se montrer le partisan, l'obséquieux associé de cette mystérieuse sainte alliance, alliance universelle dont je ne saurais d'ici deviner ni le sens ni le but, qui ne peut présenter rien d'utile, ni faire augurer rien de bon. Serait-elle dirigée contre les Turcs? Mais ce serait alors aux Anglais à s'y opposer. Serait-ce pour maintenir en effet une paix générale? Mais c'est une chimère dont ne sauraient être dupe des cabinets diplomatiques. Il ne saurait y avoir des alliances que par oppositions et comme contrepoids. On ne saurait être allié entre tous ; alors, ce n'est plus rien. Je ne la comprendrais que comme alliance des rois contre les peu-

En apprenant le sort de l'infortuné Parga, il s'écria : « Parga! Parga! Certes, voilà un acte qui suffi- » rait seul pour balafrer un homme et le marquer au » front à jamais. » (*Note de Las Cases.*)

ples; mais alors, qu'a à faire lord C......... là-dedans? S'il en était ainsi, ne pourrait-il pas, ne devrait-il pas le payer cher un jour?...»

— « J'ai eu ce lord C.......... en mon pouvoir; il était occupé à intriguer à Châtillon, lorsque, dans un de nos succès momentanés, mes vaillantes troupes dépassèrent le congrès qui se trouva enveloppé. Le premier ministre anglais se trouvait sans caractère public, et demeurait en dehors du droit des gens: il le sentit, et se montrait dans la plus affreuse anxiété de se trouver ainsi entre mes mains. Je lui fis dire de se tranquiller, qu'il était libre: je le fis pour moi, non pour lui; car, certes, je n'en attendais rien de bon. Cependant, à quelque temps de-là, sa reconnaissance se manifesta d'une manière toute particulière: quand il me vit choisir l'île d'Elbe, il me fit proposer l'Angleterre pour asile, et employa alors son éloquence, sa subtilité pour m'y déterminer; mais, aujourd'hui, les offres d'un C......... ont le droit de m'être suspectes; et nul doute qu'il ne méditât en cela l'horrible traitement qu'on exerce en cet instant sur ma personne.»

—« C'est un grand malheur pour le peuple anglais que son ministre dirigeant ait été traiter lui-même en personne avec les souverains du continent: c'est une violation de l'esprit de sa

constitution. L'orgueil anglais n'a pas aperçu alors que son représentant allait dicter des lois; mais il a de quoi se repentir aujourd'hui que l'événement lui prouve qu'il n'a été stipulé, au contraire, que des embarras, de la déconsidération, des pertes. »

—« Il est de fait certain que lord Castlereagh eût pu tout obtenir; mais soit aveuglement, soit incapacité, soit perfidie, il a tout sacrifié. Assis au banquet des rois, il semble avoir rougi de dicter la paix en *marchand*, et s'est avisé de la traiter en *monsieur*. Son orgueil y a gagné; et il est à croire que ses intérêts n'y ont pas perdu; son pays seul en a souffert et en souffrira beaucoup et long-temps. »

—« Et les rois du continent aussi ont à expier peut-être la faute d'avoir mis en contact personnel leurs ministres dirigeans. Ne semble-t-il pas en être résulté que tous ces premiers ministres se sont créés, contre leurs propres maîtres, une espèce de souveraineté secondaire; qu'ils se la sont garantie réciproquement, et l'ont accompagnée? Est-on autorisé à croire de véritables subsides, fournis de l'aveu même de leurs maitres? Voici comment l'on conçoit que la chose peut très-bien s'être arrangée: rien de plus simple, ni de plus ingénieux à la fois. En fixant le budget secret dans un endroit, on fera arrêter qu'un tel, sur

le continent, a été fort utile, qu'il peut l'être encore, et qu'il faut savoir le reconnaître. Celui-ci, à son tour, aura soin de démontrer chez lui qu'un autre, au loin, a rendu de grands services, qu'il a été même jusqu'à compromettre ses intérêts, et qu'il faut lui en tenir compte. Ce sont des arrangemens de la sorte, sans doute, qui ont fait dire à un grand personnage à Vienne, dans un moment de dépit: *Un tel me coûte les yeux de la tête.* Nul doute que ces ignobles transactions, ces honteuses menées ne soient publiques un jour. Alors, on connaîtra les énormes fortunes léguées ou mangées; de nouvelles lettres de Barillon les consacreront avec le temps, mais elles ne découvriront rien, ne flétriront aucun caractère; parce que les contemporains auront pris les devans. »

— « Et ce C........ a eu l'art de s'appuyer tout à fait de lord W....... W........, a-t-il dit, est devenu sa créature! Quoi, le moderne Marlborough se traîner à la suite d'un C.....! atteler ses victoires aux turpitudes d'un saltimbanque politique! Cela se conçoit-il? Comment W......... ne s'indigne-t-il pas qu'on puisse en concevoir la pensée! Son âme ne serait-elle donc pas à la hauteur de ses succès?...... ?

CATHERINE II.

« C'était une maîtresse femme : elle était digne d'avoir de la barbe au menton. »

CAULINCOURT, duc de Vicence.

« Homme de cœur et de droiture. »

CHARETTE, général vendéen.

« J'ai lu une histoire de la Vendée : si les détails, les portraits sont exacts, Charette est le seul grand caractère, le véritable héros de cet épisode marquant de notre révolution; lequel, s'il présente de grands malheurs, n'immole pas du moins notre gloire. On s'y égorge; mais on ne s'y dégrade point : on y reçoit des secours de l'étranger; mais on n'a pas la honte d'être sous sa bannière, et d'en recevoir un salaire journalier pour n'être que l'exécuteur de ses volontés. Oui, Charette me laisse l'impression d'un grand caractère : je lui vois faire des choses d'une énergie, d'une audace peu communes; il laisse percer du génie. »

CHARLES (l'archiduc).

« C'est sans contredit le meilleur général autrichien, quoiqu'il ait commis un millier de fautes. »

CHATEAUBRIAND (M. de).

« Châteaubriand est un ancien émigré qui fut nommé secrétaire de Fouché quand ce dernier était ambassadeur à la cour de......... où il parvint à se faire haïr, malgré le galimathias qu'il avait publié sur le christianisme. Pendant son séjour dans cette ville, il s'était efforcé de persuader au vieux roi de...... qui avait abdiqué, et qui s'était fait religieux, de revendiquer ses droits au trône de Sardaigne. Le roi le soupçonnant d'être *un mouton* le mit à la porte, et me porta plainte de sa conduite: ce qui causa sa disgrâce. Tant que j'ai eu le pouvoir en main, il a été un de mes plus vils flatteurs. *C'est un fanfaron, sans caractère*, qui a la fureur de faire des livres.»

CHEVREUSE (Madame de).

« Elle espérait recommencer la fronde; mais moi, je n'étais pas un roi mineur. »

CLARKE, duc de Feltre.

— Ce n'est pas un homme de talent, mais il est laborieux et utile dans le bureau. Il est en outre incorruptible, et il épargna les fonds publics qu'il est incapable de travailler à s'approprier. C'est un excellent rédacteur; il n'est point soldat, et je ne crois pas qu'il ait jamais été au feu de sa vie; il est infatué de sa no-

blesse ; il prétend être descendu des anciens rois d'Ecosse ou d'Irlande, et vante constamment son illustre origine: c'est un bon commis. A mon retour de l'île d'Elbe, je dédaignai ses offres de services. Je pense qu'il m'aurait servi fidèlement, tant que j'aurais été le plus fort. Il eût fait en cela comme tant d'autres. »

CLAUSEL (le général).

« Les généraux qui semblaient devoir s'élever sur les destinées de l'avenir étaient Gérard, Clausel, Foy, Lamarque, etc., etc..... C'étaient mes nouveaux maréchaux. »

COBENTZEL (M. de).

« M. de Cobentzel était l'homme de la monarchie autrichienne, l'âme de ses projets, le directeur de sa diplomatie. Il avait occupé les premières ambassades de l'Europe, et s'était trouvé long-temps auprès de Catherine, dont il avait capté la bienveillance particulière. Fier de son rang et de son importance, il ne doutait pas que la dignité de ses manières et son habitude des cours ne dussent écraser facilement un général sorti des camps révolutionnaires: aussi m'aborda-t-il avec une certaine légèreté; mais il suffit de mon attitude et de mes premières paroles pour le re-

mettre aussitôt à sa place, dont, au demeurant, il ne chercha jamais plus à sortir. »

COCKBURN [1] (l'amiral), commandant le Northumberland.

« L'amiral Cockburn est bien loin d'être un méchant homme, il est même susceptible d'élans généreux et délicats; mais il est capricieux, irascible, vain, dominateur, fort habitué à l'autorité, l'exerçant sans élégance, mettant souvent la force à la place de la dignité. Comme geôlier, il a été doux, humain, généreux; comme notre hôte, il a été généralement impoli, souvent pire encore. »

— « Par le sentiment de l'habit militaire qu'il porte, je le plains d'avoir, aux yeux du monde, compromis, dégradé son ministère, sa nation, son souverain, en manquant, sans nécessité et sans discernement, à un des plus vieux soldats de l'Europe : je lui reproche de m'avoir débarqué à Sainte-Hélène, comme un galérien de Botany-Bay. Pour un véritable homme d'honneur, je devrais être plus vénérable sur un roc, que sur mon trône au milieu de mes armées. »

[1] Lors des conférences pour le Traité de Campo-Formio.

*.

CORNWALIS (lord).

« Lord Cornwalis est le premier anglais qui m'ait donné une sérieuse bonne opinion de sa nation : il était, dans toute l'étendue du terme, un digne, brave et honnête homme. Nous nous entendions à merveille : une demande de lui eût eu plus d'empire sur moi, peut-être, que celle d'un souverain. Il suffisait d'une demi-douzaine de Fox et de Cornwalis pour faire la fortune morale d'une nation... Avec de tels gens, je me serais toujours entendu, nous eussions été bientôt d'accord. Non-seulement nous aurions eu la paix avec une nation foncièrement très-estimable, mais encore nous aurions fait ensemble de très-bonne besogne. »

D.

DARU (le comte).

« C'était un homme d'une extrême probité, sûr et grand travailleur : à la retraite de Moscou, sa fermeté s'est fait particulièrement remarquer. Au travail du bœuf il joignait le courage du lion.... »

DESAIX (général).

« Desaix aimait la gloire pour elle-même, et méprisait toute autre chose : Desaix ne rêvait que la guerre et la gloire ; les richesses et les plaisirs n'étaient rien pour lui ; il ne leur accordait pas même une seule pensée. C'était un petit homme d'un air sombre, à peu-près d'un pouce moins grand que moi, toujours vêtu avec négligence, quelquefois même déchiré, méprisant les jouissances et même les commodités de la vie. Plusieurs fois, lorsqu'il était en égypte, je lui fis présent d'un équipage de campagne complet ; mais il le perdait aussitôt. Enveloppé dans son manteau, Desaix se jetait sur un canon, et y dormait aussi à son aise que s'il eût été couché sur l'édredon. La mollesse n'avait pour lui aucun charme : droit

et honnête dans tous ses procédés, les Arabes l'avaient appellé le *juste sultan*. La nature l'avait formé pour faire un grand général. Il fut une perte irréparable pour la France. »

DROUOT (général).

« Un des caractères les plus vertueux et les plus modestes qu'il soit possible de rencontrer, quoique possédant de très-grands talens; il est capable de commander 100,000 hommes, et peut-être ne s'en doute-t-il pas : ce qui ne serait en lui qu'une qualité de plus. C'est un homme qui vivrait aussi satisfait, pour ce qui le concerne personnellement, avec quarante sous par jour, que s'il jouissait des revenus d'un souverain. Plein de charité et de religion, sa morale, sa probité et sa simplicité lui eussent fait honheur dans les plus beaux jours de la république Romaine. »

DUROC (grand maréchal), duc de Frioul.

« Duroc avait des passions vives, tendres et secrètes, qui répondaient peu à sa froideur extérieure. J'ai été long-temps avant de le savoir : tant son service était exact et régulier! Ce n'était que quand ma journée était entièrement close et finie, quand je reposais déjà, que la sienne commençait. Le hasard seul et quelqu'accident ont pu me le faire connaître.

Duroc était pur et moral, tout à fait désintéressé pour recevoir, extrêmement généreux pour donner. »

— « Duroc seul avait possédé ma confiance aveugle, et reçu tous mes épanchemens. Duroc n'était pas brillant; mais il avait un excellent jugement, et il rendait des services essentiels que sa modestie et leur nature laissaient peu connaître. »

NOTE DE M. LAS CASES.

— « Duroc aimait l'empereur pour lui-même: c'était à l'homme privé surtout qu'il portait son dévouement, bien plus qu'au monarque. En recevant et accueillant les sensations intimes du prince, il avait acquis le secret, peut-être le droit, de les adoucir et de les diriger : combien de fois n'a-t-il pas dit à l'oreille de gens consternés par la colère de l'empereur: « Laissez-le aller: il dit ce qu'il » sent, non ce qu'il pense, ni ce qu'il fera » demain. » Quel serviteur! quel ami! quel trésor que celui-là! Que d'éclats il a arrêtés! que d'ordres reçus dans le premier mouvement, qu'il n'a pas exécutés, sachant qu'on lui en saurait gré le lendemain! L'empereur s'était fait à cette espèce d'arrangement tacite, et ne s'en abandonnait que davantage à cette explosion qu'arrache parfois la nature, et qui soulage par son épanchement. »

F.

FERMONT (DE).

Voyez l'article *Boulay* de la Meurthe, page 27.

FOUCHÉ, duc d'Otrante.

« Fouché est un mécréant de toutes les couleurs, un terroriste, un homme qui a plusieurs fois pris une part active aux scènes sanglantes de la révolution. C'est un homme qui vous arrachera tous vos secrets avec un air de calme et de désintéressement. Il est très-riche, mais ses richesses sont mal acquises. Il existait à Paris un impôt sur les maisons de jeu; mais, comme c'était une manière infâme d'obtenir de l'argent, je ne voulus pas en profiter, et j'ordonnai, en conséquence, que le montant de l'impôt serait affecté à un hôpital pour les pauvres : il montait à quelques millions; mais Fouché, qui était chargé de le percevoir, en mit une bonne partie en poche, et il m'a toujours été impossible de découvrir le véritable montant annuel de cet impôt. »

— « L'intrigue était aussi nécessaire à Fou-

ché que la nourriture : il intriguait en tous temps, en tous lieux, de toutes manières et avec tous. On ne découvrait jamais rien qu'on ne fût sûr de l'y rencontrer pour quelque chose ; il n'était occupé que de courir après : sa manie était de vouloir être de tout.......! Toujours dans les souliers de tout le monde. »

— « Fouché n'a point eu mon entière confiance : jamais il ne m'approchait sans s'incliner jusqu'à terre devant moi. Je n'ai jamais eu d'estime pour lui, parce qu'il avait été un terroriste, un des chefs de la faction jacobine : je m'en suis servi comme d'un instrument pour découvrir et me débarrasser des jacobins, des septembriseurs, et de ses autres vieux amis. Par son moyen, je me suis vu en état de bannir deux cents de ses anciens associés aux crimes révolutionnaires, qui auraient pu troubler la tranquillité de la France. Il trahit et sacrifia sans remords tous ses vieux camarades ou ses complices ; aussi, je ne l'ai jamais placé dans un poste important où j'aurais eu besoin de compter sur lui, ni n'ai même souffert qu'il m'adressât le premier la parole : d'ailleurs, je n'avais pas une excellente opinion de ses talens. C'est le *Talleyrand* des clubs....

FOX (Charles-Jacques), secrétaire-d'État des affaires étrangères.

« Fox était sincère, avait de la droiture dans ses vues : s'il eût vécu, la paix se serait effectuée, et l'Angleterre serait actuellement heureuse et satisfaite. Fox entendait les vrais intérêts de son pays. Il fut reçu, comme en triomphe, dans toutes les villes de France où il passa : on lui offrit spontanément des fêtes, et on lui rendit les plus grands honneurs dans tous les lieux où il fut reconnu. Il doit avoir été véritablement sensible à une telle réception, d'autant plus flatteuse pour lui, qu'elle lui était faite dans un pays qui avait été l'ennemi du sien pendant long-temps, et qu'il ne la devait qu'à la haute estime que le peuple français avait de son noble caractère. Il est probable que, si Pitt fût venu à la place de Fox, on l'eût assassiné. J'aimais Fox et je prenais plaisir à discourir avec lui. Il arriva une circonstance qui, quoique fortuite, lui dût avoir causé une sensation agréable. Comme je conservais toute sorte d'égards pour lui, je donnai l'ordre qu'on le laissât librement entrer partout. Il se rendit un jour à Saint-Cloud avec sa famille : il y avait alors un cabinet particulier, fermé depuis quelque temps, et où les étrangers n'étaient pas admis. Par inadvertance, Fox et sa femme en ouvrirent la porte, et entrèrent. Là, ils virent les statues de plusieurs grands hommes, tels que

Sidney, Hampden, Washington, Cicéron, etc., lord Chatam et, enfin, la sienne propre que sa femme fut la première à reconnaître. Elle s'écria aussitôt: Mon cher, voilà votre statue. Ce petit incident, quoique léger et purement accidentel, lui fit beaucoup de plaisir, et le bruit s'en répandit aussitôt dans Paris. »

— « L'instant de la mort de M. Fox est une des fatalités de ma carrière; s'il eût continué de vivre, les affaires eussent pris une toute autre tournure, la cause des peuples l'eût emporté, et nous eussions fixé un nouvel ordre de choses en Europe. »

— « Ce n'est pas chez les anciens qu'il faut lui chercher un modèle, c'est à lui d'en servir; et son école, tôt ou tard, doit régir le monde. »

— « Chez Fox, le cœur échauffait le génie; au lieu que, chez Pitt, le génie desséchait le cœur. »

FOY (Maximilien-Stanilas), général de division, aujourd'hui député.

Voy. Clausel.

FRANÇOIS (Joseph-Charles), empereur d'Autriche.

« L'empereur François est un homme

bon et religieux, mais un homme qui, avec du bon sens, ne faisait jamais rien par lui-même, et que Metternich et quelqu'autre ministre conduisaient à leur gré : son gouvernement sera mauvais aussi long-temps qu'il aura de mauvais ministres, parce qu'il se fie entièrement à eux, et ne s'occupe que de botanique et de jardinage. »

—« Après l'affaire de Dresde, il se mit à genoux devant moi, m'appela son cher fils, et me demanda, pour l'amour de sa très-chère fille à qui j'étais marié, de ne pas profiter de mes succès, et de me réconcilier avec lui. »

FRÉDÉRIC (Auguste), duc de Varsovie, roi de Saxe dans l'année 1806.

« Le plus honnête homme qui ait jamais tenu un sceptre. »

— « Le bon roi de Saxe me demeura fidèle jusqu'à extinction. »

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, roi de Prusse.

« Le roi de Prusse est parfaitement au fait du nombre de boutons que doit avoir un habit, combien devant et derrière, et comment on doit tailler les revers. Pas un tailleur de l'armée ne sait, mieux que le roi de Prusse, combien il faut de drap pour faire un gilet rond.

Quand j'allai voir le roi de Prusse, je trouvai qu'au lieu de bibliothèque, il avait une grande chambre, comme un arsenal, garnie de tablettes et de chevilles auxquelles étaient pendus cinquante à soixante habits de diverses façons: chaque jour il changeait de mode, et mettait un habit différent de celui de la veille. C'est un grand homme sec dont la tournure et la physionomie ont quelque chose d'étrange. Il paraissait attacher autant de prix à la coupe de l'uniforme d'un dragon ou d'un hussard, qu'il n'en eût mis au salut de son royaume. »

G.

GALL (Jean-Joseph) , le docteur.

« J'ai beaucoup contribué à le perdre. Corvisart était son grand sectateur; lui et ses semblables ont un grand penchant pour le matérialisme : il accroîtrait leur science et leur domaine; mais la nature n'est point si pauvre : si elle était si grossière que de s'annoncer par des formes extérieures, nous irions plus vite en besogne, et nous serions plus savans. Ses secrets sont plus fins et plus délicats, plus fugitifs : jusqu'ici ils échappent à tout. Un petit bossu se trouve un grand génie; un grand bel homme n'est qu'un sot; une large tête à grosse cervelle n'a, parfois, pas une idée, tandis qu'un petit cerveau se trouvera d'une vaste intelligence. Et voyez l'imbécillité de Gall : il attribue à certaines bosses des penchans et des crimes qui ne sont pas dans la nature, qui ne viennent que de la société et de la convention des hommes. Que devient la bosse du vol s'il n'y avait pas de propriété? la bosse de l'ivrognerie, s'il n'existait point de liqueurs fermentées? celle de l'ambition, s'il n'existait pas de société? »

GANTHEAUME (le comte HONORÉ), vice-amiral.

« Gantheaume n'était qu'un matelot nul et sans moyens. »

GAUDIN (MARTIN-MICHEL-CHARLES), duc de Gaëthe, ministre des Finances pendant les cent jours.

« Gaudin d'un travail si simple et si sûr. »

GEORGES CADOUDAL.

» Georges était *una bestia ignorante*. Il avait du courage, et c'était tout. Après la paix avec les Chouans, je cherchai à le gagner; parce qu'alors il m'aurait été utile, et que je désirais ardemment calmer tous les partis. Je l'envoyai chercher, et lui parlai pendant longtemps. Son père était meunier, et lui-même n'était qu'un ignorant. Cette conversation ne fut suivie d'aucun résultat; et, quelques jours après, il partit pour Londres. »

GERARD (le comte MAURICE-ÉTIENNE).
Voyez CLAUSEL, pag. 42.

— « Si j'avais bon nombre de gens comme lui, je croirais nos pertes réparées, et je me considérerais comme au-dessus de mes affaires. »

GOHIER (Louis-Joseph).

« Gohier était un avocat de réputation, d'un patriotisme exalté, jurisconsulte distingué, homme intègre et franc. »

GOURGAUD (Gaspard), baron.

« Gourgaud était mon premier officier d'ordonnance, il est mon ouvrage : c'est mon enfant. »

GRÉGOIRE (Henri), évêque.

« Rien n'était plus commun que de rencontrer des hommes de l'époque de notre révolution, fort au rebours de la réputation que sembleraient justifier leurs paroles et leurs actes d'alors. »

— « Grégoire, si acharné contre le clergé qu'il voulait ramener à sa simplicité première, eût pu être pris pour un héros d'irréligion ; et Grégoire, quand les révolutionnaires reniaient Dieu et abolissaient la prêtrise, faillit se faire massacrer en montant à la tribune pour y proclamer hautement ses sentimens religieux, et protester qu'il mourrait prêtre. Quand on détruisait les autels dans toutes les églises, Grégoire en élevait un dans sa chambre, et y disait la messe chaque jour. Du reste, le lot de Grégoire est tout trouvé : si on le chasse de France, il doit aller se réfugier à Saint-Do-

mingue. L'ami, l'avocat, le panégyriste des nègres sera un saint, un dieu parmi eux. »

— « Il est des destinées toutes marquées. Grégoire, par exemple, n'a qu'à aller à Haïti : on l'y fera pape. »

GROUCHY (Emmanuel), général.

« A Waterloo Grouchy s'est perdu. »

— « J'aurais gagné cette affaire, sans l'imbécillité de Grouchy. »

GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède.

« Ce prince s'est annoncé au début comme un héros, et n'a fini que comme un fou; il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables. Encore enfant, on l'avait vu insulter Catherine par le refus de sa petite-fille, au moment même où cette grande impératrice, sur son trône et au milieu de sa cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage. »

— « Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant, après la catastrophe de Paul, l'entrée dans ses États à un des officiers du nouvel empereur, et répondant aux plaintes officielles, qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat de son père, fermât l'entrée de

ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre.) »

— « A mon apparition à la souveraineté, il se déclara mon grand antagoniste : on eût dit qu'il ne voulait rien moins que recommencer le grand Gustave Adolphe. Il courut toute l'Allemagne pour l'ameuter contre moi. Lors de la catastrophe du duc d'Enghien, il jura de le venger de sa personne, et, plus tard, il renvoya insolemment l'aigle noir au roi de Prusse, parce que celui-ci avait reçu ma Légion-d'Honneur. Enfin, son moment fatal arriva; une conspiration peu commune l'arracha du trône, et le déporta hors de ses États. L'unanimité contre lui prouve ses torts sans doute. Je veux qu'il fût excusable, même fou; toutefois, est-il extraordinaire et sans exemple que, dans cette crise, il ne se soit pas tiré une seule épée pour sa défense, soit par affection, par reconnaissance, par vertu ou par niaiserie même si l'on veut; et vraiment c'est-là une circonstance qui honore peu l'atmosphère des rois. »

—« Ce prince balloté, trompé par les Anglais qui voulaient en faire leur instrument, repoussé par ses proches, parut vouloir renoncer au monde; et comme s'il eût senti son existence flétrie par son mépris des hommes

et son dégoût des choses, il fut volontairement se perdre dans la foule. »

— « Après la bataille de Leipsik, Gustave m'avait fait parvenir qu'il m'en avait voulu long-temps sans doute, mais que, depuis long-temps, j'étais celui des souverains dont il avait le moins à se plaindre, et que, depuis bien long-temps aussi, il n'avait plus pour moi qu'admiration et sympathie; que les malheurs du moment lui permettaient de s'exprimer sans embarras; qu'il s'offrait pour être mon aide-de-camp, et me demandait un asile en France. Je fus touché de sa position; mais je pensai bientôt que, si je l'accueillais, il était de ma dignité de faire des efforts en sa faveur. Or, je ne gouvernais plus le monde; puis les esprits communs n'auraient pas manqué de voir, dans mon intérêt pour lui, une haine impuissante contre Bernadotte; enfin, Gustave avait été déchu par le vœu du peuple, et c'était le vœu du peuple qui m'avait élevé: il y eût eu inconséquence en moi, désharmonie de principes à prendre sa cause. Bref, je craignais de compliquer encore les affaires, et fis taire la générosité. Je fis répondre que j'appréciais ce qu'il m'offrait, et que j'y étais sensible; mais que la politique de la France ne me permettait pas de me livrer à mes sentimens particuliers, qu'elle

m'imposait même la douleur de lui refuser, pour le moment, l'asile qu'il demandait; que, du reste, il se tromperait fort s'il me supposait d'autres sentimens qu'une bienveillance extrême, et des vœux sincères pour son bonheur. »

H.

HOCHE (LAZARE), général.

« Hoche fut un des premiers généraux que la France ait produits. Il était brave, intelligent, plein de talent, de résolution et de pénétration. Il était, en outre, ambitieux; si Hoche eût débarqué en Irlande, selon son dire, il aurait sans doute réussi dans ses projets; parce qu'il possédait toutes les qualités nécessaires pour en assurer le succès. Il était accoutumé à la guerre civile, et savait comment s'y prendre pour la faire avec avantage; il avait pacifié la Vendée, et aurait dirigé les Irlandais avec intelligence, s'il eût été à leur tête. Belle figure, et beaucoup de talens, il était entreprenant; mais, probablement, par suite de quelque maladresse ou d'un malentendu, on le mit à bord d'une frégate qui n'arriva pas jusqu'à la côte d'Irlande; tandis que le reste de l'expédition, montant à environ dix-huit mille hommes, entra dans la baie de Bantrix, où ils restèrent pendant quelques jours parfaitement les maîtres d'opérer leur débarquement. Mais Grouchy qui, à ce que je crois, avait le commandement après Hoche,

ne sut pas comment s'y prendre; en sorte que, après être demeuré dans l'inaction, il fit lever l'ancre, et les bâtimens revinrent en France sans avoir rien tenté. »

— « Hoche était bien jeune encore, mais il avait déjà rempli de grandes espérances. J'ai sur Hoche l'avantage d'une profonde instruction, et les principes d'une éducation distinguée. Du reste, Hoche cherchait toujours à se faire un parti, et n'obtenait que des créatures; moi, je m'étais créé une immensité de partisans, sans rechercher nullement la *popularité*. De plus, Hoche était d'une ambition hostile, provoquante : il était homme à venir de Strasbourg, avec vingt-cinq mille hommes, saisir le gouvernement par la force. »

— « Hoche, plus tard, ou se serait rangé, ou se serait fait écraser par moi, et, comme il aimait l'argent et les plaisirs, nul doute qu'il ne se fût rangé. »

— » Hoche périt subitement, et avec des circonstances singulières, qui donnèrent lieu à beaucoup de conjectures; et, comme il existait un parti avec lequel tous les crimes me revenaient de droit, on essaya de répandre que je l'avais fait empoisonner. Il fut un temps où rien de mauvais ne pouvait arriver, que je n'en fusse l'auteur : ainsi, de Paris, je faisais assassiner Kléber en Égypte; à Marengo, je

brûlais la cervelle à Desaix; j'étranglais, je coupais la gorge dans les prisons; je prenais le pape aux cheveux, et cent absurdités pareilles. »

— « Hoche donnait le scandale par ses mœurs. »

HUDSON Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène.

« Il a blessé par sa conduite son propre gouvernement, sa propre nation; il restera sur son nom une tache qui rejaillira sur ses enfans. »

— « Voulez-vous, lui disais-je savoir ce que nous pensons de vous? Nous vous croyons capable de tout, *mais de tout;* et, tant que vous demeurerez avec votre haine, nous demeurerons avec notre pensée. J'attends encore quelque temps, parce que j'aime à être sûr; et je me plaindrai alors de ce que le plus mauvais procédé des ministres n'a point été de m'envoyer à Sainte-Hélène, mais bien de vous en avoir donné le commandement. Vous êtes pour nous un plus grand fléau que toutes les misères de cet affreux rocher. »

— « Les fautes de M. Lowe viennent de ses habitudes dans la vie. Il n'a jamais commandé que des déserteurs étrangers, des Piémontais, des Corses, des Siciliens, et tous renégats traîtres à leur patrie, la lie, l'écume

de l'Europe. S'il eût commandé des hommes, des Anglais ; s'il l'était lui-même, il aurait des égards pour ceux qu'on doit honorer. »

—» Si le gouverneur, à son arrivée à Sainte-Hélène, avait dit à Bertrand que, par suite des ordres qu'il avait reçus du gouvernement, il était forcé d'imposer aux étrangers de nouvelles restrictions, et qu'il en eût indiqué la nature, en nous déclarant qu'à l'avenir nous eussions à nous y conformer, au lieu d'agir en dessous main, comme il l'a fait, alors j'aurais dit : voilà un homme qui fait son devoir franchement et ouvertement, sans ruse ni détours ; il est nécessaire qu'il y ait dans ce monde des geôliers, des bouchers et des bourreaux ; mais on n'aime pas à accepter aucune de ces fonctions. Si j'étais dans la tour de Londres, j'aurais peut-être une bonne opinion du geôlier par la manière dont il ferait son devoir ; mais je ne voudrais ni accepter sa place, ni en faire mon camarade. Le capitaine H. . . . . a dit à madame Bertrand que, dans tous les Etats anglais, on ne pouvait choisir pour gouverneur un homme pire que ce geôlier. Enfin il le dépeint tel que nous l'avons trouvé. »

— « Cet homme paraît n'avoir d'autre but que de me tuer à coup d'épingles soit au moral, soit au physique. Un bourreau me tuerait d'un seul coup. Sa conduite est tor-

tueuse et environnée de mystère : le crime seul marche dans les ténèbres. Un jour, son prince et sa nation seront instruits; son indigne conduite sera connue; et, s'il échappe à la justice de la loi qu'il viole, il n'échappera pas à la justice de tous les hommes éclairés et sensibles. »

—« Il dit qu'il a l'autorisation de déchirer la couverture d'un livre, d'examiner toutes les pièces d'un ameublement, dût-il mettre ces objets hors d'état d'être d'aucun usage pour l'utilité ou l'ornement, afin de découvrir si on y aurait par hasard caché des lettres. Il prétend qu'il ne devrait pas envoyer un pain entier, un morceau de viande, ni une paire de souliers; attendu qu'on peut y cacher des papiers. Si je n'avais à faire qu'à lui seul, je ne serais bientôt plus ici. »

—« Je pense que lord*** a imaginé que, par une série de mauvais traitemens et d'humiliations, on m'engagerait à commettre un suicide, et qu'il a cherché et trouvé l'homme qu'il lui fallait pour me pousser à cet acte de désespoir. »

— « C'est un pays bien pauvre en gens de mérite que celui où l'on est obligé de se servir d'un tel homme. Si j'étais à la tête du gouvernement, je croirais payer ses services à leur

juste valeur en lui donnant un emploi de cent cinquante livres par an. »

—« Si ses instructions ne renfermaient pas l'ordre de m'assassiner, on aurait pu croire qu'on le lui avait donné verbalement. »

» Je ne vois jamais ce gouverneur sans penser que je vois *l'homme chauffant la barre de fer* pour Edouard second, au château de Berkley. *La nature m'a prévenu contre lui*, et m'a donné un avis amical, le premier jour que je l'ai vu. *Comme Caïn, la nature l'a marqué du sceau de la réprobation.* Si j'étais à Londres, et que l'on me présentât sir Hudson-Lowe, vêtu en bourgeois et que l'on me dît : qui croyez-vous que soit cet homme-là? Je répondrais : C'est le bourreau de la ville.... »

J.

JOUBERT (Barthelemi-Catherine,) général.

« Joubert avait une haute vénération pour moi : à chaque revers éprouvé par la république, durant l'expédition d'Egypte, il déplorait mon absence. Se trouvant en cet instant chef de l'armée d'Italie, il m'avait pris pour modèle, aspirait à me recommencer, et ne prétendait à rien moins qu'à tenter ce que j'ai exécuté depuis en brumaire : seulement il eût agi avec les jacobins. Les mesures et les intrigues de ce parti, pour le mettre sur la voie de cette grande entreprise, l'avaient porté au commandement en Italie, après les désastres de Schœrer, de ce Schœrer, dilapidateur ignorant, digne de tous les blâmes. Mais Joubert fut tué à Novi dans son premier choc contre Suwarow; il n'eut exécuté à Paris qu'une échauffourée. Il n'avait pas encore assez de gloire, de consistance ni de maturité : il était de nature à acquérir tout cela; mais, en cet instant, il n'était pas assez fait, il était trop jeune encore; et cette entreprise était pour le moment au-dessus de ses forces. »

*.

— « *Joubert*, né au département de l'Ain dans l'ancienne Bresse, avait étudié pour le barreau. La révolution lui fit prendre le parti des armes; il servit à l'armée d'Italie, et y fut fait général de brigade. Il était grand, maigre, semblait naturellement d'une faible complexion; mais il l'avait mise à l'épreuve des grandes fatigues dans les Alpes, et s'y était endurci. Il était intrépide, vigilant, fort actif; marchant à la tête des colonnes, il fut fait général de division pour remplacer Vaubois, dont il prit le corps d'armée. Il se fit beaucoup d'honneur dans la campagne de Léoben; commandant l'aile gauche qu'il amena au gros de l'armée, des montagnes du Tyrol, par les défilés du Putherstal. Il m'était fort attaché: je le chargeai de porter au Directoire les derniers drapeaux enlevés par l'armée d'Italie. Resté à Paris pendant la campagne d'Égypte, il y épousa la fille du sénateur Semonville, mariée depuis au maréchal Macdonald. Ce mariage le jeta dans les intrigues du manége, et le fit nommer général en chef de l'armée d'Italie, après la défaite de Schœrer. Il fut tué à la bataille de Novi. Il était jeune encore et n'avait pas acquis toute l'expérience nécessaire. Il eut pu arriver à une grande renommée. »

JOURDAN (JEAN-BAPTISTE), maréchal.

« En voilà un que j'ai fort maltraité assurément : rien de plus naturel, sans doute, que de penser qu'il eût dû m'en vouloir beaucoup. Eh bien ! j'ai appris, avec un vrai plaisir, qu'après ma chute, il est demeuré constamment bien : il a montré cette élévation d'âme qui honore et classe les gens. Du reste, c'est un vrai patriote : c'est une réponse à bien des choses. »

JUNOT (ANDOCHE), duc d'Abrantès, maréchal.

« Lors de la construction d'une des premières batteries, ordonnées à Toulon contre les Anglais, je demandai, sur le terrain, un sergent ou un caporal qui sût écrire. Quelqu'un sortit des rangs, et écrivit sous ma dictée sur l'épaulement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. Bien, dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa mon attention et fit la fortune du sergent. C'était *Junot*, depuis duc d'Abrantès, colonel-général des hussards, commandant en Portugal, gouverneur-général en Illyrie. »

— « Des grandes fortunes que j'ai créées, celle de Junot a été, sans contredit, une des plus

désordonnées. Ce qu'il a reçu d'argent ne saurait se croire. Il n'a pourtant jamais eu que des dettes ; il avait dissipé de vrais trésors sans se faire honneur, sans goût, trop souvent même dans des excès grossiers.

K.

KIRCNER (le général).

« Le général Kircner était officier de génie très-distingué, beau-frère du maréchal Lannes, qui l'avait choisi sur son courage et sa capacité. Il fut tué par le même boulet qui enleva Duroc à la France. »

KLÉBER (Jean-Baptiste), général.

« Le général Kléber n'avait jamais commandé en chef; il avait servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, comme général de division sous les ordres de Jourdan. Tombé dans la disgrace du Directoire, il vivait obscurément à Chaillot, quand, en novembre 1797, j'arrivai de Rastadt, après avoir conquis l'Italie, dicté la paix sous Vienne, et pris possession de la place de Mayence. Kléber s'attacha à mon sort, et me suivit en Egypte. Il s'y comporta avec autant de talent que de bravoure; il s'acquit mon estime, et, après Desaix, je le tenais pour le meilleur officier de mon armée; il s'y moutra des plus subordonnés : ce qui étonna les officiers de son état-major, accoutumés à l'entendre fron-

der et critiquer les opérations à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il témoigna une grande admiration de la manœuvre de la bataille du Mont-Tabor, où je lui sauvai l'honneur et la vie. Quelques semaines après, il marchait, à la tête de sa division, à l'assaut de Saint-Jean-d'Acre; je lui envoyai l'ordre de venir me joindre, ne voulant pas risquer une vie si précieuse dans une occasion où son général de brigade le pouvait remplacer. »

— « Quand je pris le parti d'accourir en Europe, au secours de la république, je pensai d'abord à laisser le commandement à Desaix, ensuite, à amener avec moi en France Desaix et Kléber; et enfin, je pris le parti d'emmener le premier, et d'investir le second du commandement. »

— « Kléber était le talent de la nature; celui de Desaix était entièrement celui de l'éducation et du travail. Le génie de Kléber ne jaillissait que par momens, quand il était réveillé par l'importance de l'occasion, et il se rendormait aussitôt après au sein de la mollesse et des plaisirs. Le talent de Desaix était de tous les instans. Il ne vivait, ne respirait que l'ambition noble, et la véritable gloire : c'était un caractère tout-à-fait à l'antique. Sa mort a été la plus grande perte que l'empire ait pu faire. Une circonstance bien

extraordinaire dans la destinée de ces deux généraux, c'est que, le même jour, et à la même heure où Kléber périssait assassiné au Caire, Desaix tombait à marengo, d'un coup de canon. »

— « Après mon départ pour la France, Kléber, circonvenu et séduit par les faiseurs, traita l'évacuation de l'Egypte ; mais quand le refus des ennemis l'eut contraint de s'acquérir une nouvelle gloire, et de mieux connaître ses forces, il changea tout-à-fait de pensée, et devint lui-même partisan de l'occupation de l'Égypte. Il ne chercha donc plus que les moyens de s'y maintenir ; il éloigna de lui les meneurs qui avaient dirigé sa première intention, et ne s'entoura plus que de l'opinion contraire. L'Égypte n'eût jamais couru de dangers s'il eût vécu : sa mort seule en amena la perte. »

— « Kléber était doué du plus grand talent ; mais il n'était que l'homme du moment. Il cherchait la gloire, comme la seule route aux jouissances ; d'ailleurs, nullement national, il eût pu, sans effort, servir l'étranger : il avait commencé, dans sa jeunesse, sous les Prussiens dont il demeurait fort engoué. »

— « Kléber était un homme superbe, mais de manières brutales ; la sagacité des Egyptiens leur avait fait deviner qu'il n'était pas

Français : en effet, quoique Alsacien, il avait passé ses premières années dans l'armée prussienne, et pouvait passer pour un pur Allemand. »

—« Kléber tomba victime du fanatisme musulman : rien ne peut autoriser, en quoi que ce soit, l'absurde calomnie qui essaya d'attribuer cette catastrophe à la politique. »

L.

LABOUILLERIE [1] (le baron ROULET DE).

« Labouillerie n'était pas un méchant homme, je l'avais aimé et estimé. Au retour de 1814, il sollicita vivement d'être admis près de moi et de pouvoir se justifier; il aurait prouvé, sans doute, que c'était la faute de son ignorance et non de son cœur. Il me connaissait bien; il savait que, s'il arrivait jusqu'à moi, il en serait quitte pour quelques paroles de colère. Mais je me connaissais aussi, j'étais résolu de ne pas le reprendre, je refusai de le voir. C'était le seul moyen que j'avais, en cette occasion, de résister à lui et à plusieurs autres. »

—« Toutefois *Estève*, son prédécesseur, n'en eût pas fait autant; il m'était chaudement attaché : il m'eût conduit mon trésor par force à Fontainebleau. S'il ne l'eût pu, il l'eût enterré, jeté dans les rivières, distribué, plutôt que de le livrer. »

[1] En 1814, se trouvant à Orléans avec des dizaines de millions, propriété personnelle de Napoléon, il les porta à M. le comte d'Artois.

LACRETELLE Jeune.

Histoire de la convention.

—« Ce n'est pas mal écrit sans doute, mais c'est mal digéré, on n'en retient rien : le tout est une surface plane, sans nulle aspérité qui vous arrête. Il ne creuse pas son sujet, il ne rend pas assez de justice à beaucoup d'auteurs célèbres ; il ne fait pas assez ressortir les crimes de plusieurs autres. »

LAFAYETTE (Marie-Paul-Joseph-Roch-Yves-Gilbert Mottiers de).

« Cet homme, qui a joué un si grand rôle dans nos dissensions politiques, est né en Auvergne. Lors de la guerre d'Amérique, il avait servi sous Washington, et s'y était distingué. C'était un homme sans talens ni civils ni militaires ; esprit borné, caractère dissimulé, dominé par des idées vagues de liberté mal digérées chez lui et mal conçues : du reste, dans la vie privée, Lafayette était un honnête homme. »

— « Je n'ai point attaqué les sentimens, ni les intentions de M. de Lafayette ; je ne me suis plaint que de ses résultats funestes. »

—« Son insurrection des chambres, au retour de Waterloo, avait tout perdu. Qui avait donc pu lui persuader que je n'arrivais que pour les dissoudre, moi qui n'avais de salut que par elles ? »

— « Lafayette était un *niais ;* il n'était nullement taillé pour le haut rôle qu'il avait voulu jouer. Sa bonhomie politique devait le rendre constamment dupe des hommes et des choses.»

LAFITTE (JACQUES.)

« Je connais M. Lafitte : je sais qu'il n'aime pas mon gouvernement ; mais je le tiens pour un honnête homme. »

LAFOND.

« Au 13 vendémiaire, lorsque les quarante-huit sections de Paris se déclarèrent contre la Convention, un nommé *Lafond* déboucha sur le Pont-Neuf, venant de la section Lepelletier, à la tête de trois ou quatre bataillons. »

— « La colonne Lafond, prise en tête et en écharpe par l'artillerie placée sur le quai, à la hauteur du guichet du Louvre, et à la tête du Pont-Royal, fut mise en déroute. »

—« Un conseil de guerre condamna plusieurs individus à mort par contumace, entre autres, *Vaublanc.* Le nommé Lafond fut le seul exécuté. Ce jeune homme avait montré beaucoup de courage dans l'action ; la tête de sa colonne, sur le Pont-Royal, se reforma trois fois sous la mitraille, avant de se disperser tout-à-fait. C'était un émigré : il n'y eut pas moyen de

le sauver, quelque désir que l'on en eût. L'imprudence de ses réponses déjoua constamment les bonnes intentions des juges. »

LAHARPE (Amédée Emmanuel), général.

« Ce général était Suisse, du canton de Vaud. Sa haine contre le gouvernement de Berne lui ayant attiré des persécutions, il s'était réfugié en France : c'était un officier d'une bravoure distinguée. Grenadier par la taille et par le cœur, il conduisait avec intelligence ses troupes dont il était fort aimé, quoique d'un caractère inquiet. »

— « La République perd un homme qui lui était très-attaché ; l'armée, un de ses meilleurs généraux ; et tous les soldats, un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline. »

LAHARPE (Jean-François).

« La *Mélanie* de Laharpe est méchamment conçue et mal exécutée, une déclamation boursoufflée, tout-à-fait dans l'esprit du temps, bâtie sur des calomnies à la mode, et des faussetés absurdes. Quand Laharpe écrivait cette pièce, un père n'aurait certainement pas eu le pouvoir de forcer sa fille à être religieuse ; jamais l'autorité n'y eût donné les mains. Cette pièce, jouée au moment de la

révolution, n'a dû son succès qu'au travers d'esprit du moment. Aujourd'hui que la passion est tombée, elle ferait pitié. Laharpe n'a fait que de fausses peintures : il ne fallait point attaquer des institutions vicieuses avec des instrumens vicieux. »

— « Laharpe avait tellement manqué son but, que tout l'intérêt était pour le père, et la mauvaise humeur contre la fille. Je ne l'ai jamais vu jouer sans être tenté de me lever de ma loge, et de crier à la fille : Dites seulement non, et nous vous soutenons tous ici; chaque citoyen sera votre défenseur. »

LALLEMAND (général).

« Lallemand fut employé par moi à Acre comme négociateur, avec Sydney-Smith; il montra beaucoup d'adresse et d'habileté dans le cours de cette négociation. A mon retour de l'île d'Elbe, lui et Labédoyère se déclarèrent pour moi dans le moment le plus périlleux. Lallemand a beaucoup de résolution; il a le feu sacré; il commandait les chasseurs de la garde à Waterloo, et enfonça quelques bataillons anglais. »

LAMARQUE (MAXIMILIEN).

Voy. l'article CLAUSEL, pag. 42.

« Lors des dernières insurrections de la

Vendée, le général Lamarque, que j'y avais envoyé au fort de la crise, y fit des merveilles, et surpassa mes espérances. Et de quel poids n'eussent pas pu devenir ses actes dans la grande lutte ? Car, les chefs Vendéens les plus distingués, ceux, sans doute, qui recueillent en ce moment les bienfaits de la cour, m'ont reconnu pour empereur, même après Waterloo, même après mon abdication. Fût-ce, de la part de Lamarque, ignorance du véritable état des choses, ou seulement pure fantaisie dn vainqueur, toutefois, le voilà dans l'exil: il est au nombre des trente-huit. C'est qu'il est plus facile de proscrire, que de vaincre. »

LANNES (Jean), duc de Montebello, maréchal.

« Lannes, lorsque je le pris pour la première fois par la main, n'était qu'un *ignorantaccio*. Son éducation avait été très-négligée; néanmoins, il fit beaucoup de progrès, et, pour en juger, il suffit de dire qu'il aurait fait un général de première classe. Il avait une grande expérience dans la guerre; il s'était trouvé dans cinquante combats isolés, et à cent batailles plus ou moins importantes: c'était un homme d'une bravoure extraordinaire, calme au milieu du feu. Il possédait un coup d'œil

sûr et pénétrant, prompt à profiter de toutes les occasions qui se présentent, violent et emporté dans ses expressions, quelquefois même en ma présence: il m'était très-attaché. Dans ses accès de colère, il ne voulait permettre à personne de lui faire des observations; et même, il n'était pas toujours prudent de lui parler, lorsqu'il était dans cet état de violence: alors, il avait l'habitude de venir à moi, et de me dire qu'on ne pouvait se fier à telle et telle personne. Comme général, il était infiniment au-dessus de Moreau et de Soult. »

—« Le duc de Montebello était de Lectoure; chef de bataillon, il se fit remarquer dans les campagnes de 1796 en Italie; général, il se couvrit de gloire en Egypte, à Montebello, à Marengo, à Austerlitz, à Jena, à Pultusk, à Friedland, à Tudella, à Sarragosse, à Eckmuhl, et à Essling où il trouva une mort glorieuse. Il était sage, prudent, audacieux devant l'ennemi, d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation, la nature avait fait tout pour lui: Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française, sur le champ de bataille, pour manœuvrer vingt-cinq mille hommes d'infanterie. Il était jeune, et se fût perfectionné; peut-être fût-il même devenu habile pour la grande tactique qu'il n'entendait pas encore. »

— « Chez Lannes, le courage l'emportait d'abord sur l'esprit; et l'esprit montait chaque jour pour se mettre en équilibre. Il était devenu très-supérieur quand il a péri. L'esprit de Lannes avait grandi au niveau de son courage, il était devenu un géant. »

— « Il n'avait été long-temps qu'un sabreur; mais il était devenu premier talent. »

— « Il était de ces hommes à changer la face des affaires par son propre poids et sa propre influence. »

— « S'il eût vécu dans ces derniers temps, je ne pense pas qu'il eût été possible de le voir manquer à l'honneur et au devoir. »

LANUSSE (François), général.

« Lors du débarquement des Anglais en Egypte, une masse de douze à treize mille hommes fut intrépidement attaquée par ce général, qui n'en avait que trois mille: brûlant d'ambition, et ne désespérant pas d'en venir à bout à lui seul, il ne voulut attendre personne. D'abord, il renversa tout, fit un carnage immense, et succomba. S'il eût eu seulement deux à trois mille hommes de plus, il remplissait son projet. »

— « Le général Lanusse avait le feu sacré; il s'était distingué par des actions d'éclat aux

Pyrénées, en Italie; il avait l'art de communiquer ses sentimens aux deux premiers, (Menou et Reynier.) »

LAPLACE (Pierre-Simon).

« A l'intérieur, le ministre Quinette fut remplacé par Laplace, géomètre de premier rang, mais qui ne tarda pas à se montrer administrateur plus que médiocre, dès son premier travail. Laplace ne saisissait aucune question sous son vrai point de vue : il cherchait des subtilités partout, n'avait que des idées problématiques, et portait enfin l'esprit des infiniment petits dans l'administration. »

LARÉVEILLÈRE-LÉPEAUX (Louis-Marie).

« La Réveillère-Lépeaux, député de Maine-et-Loire à la convention, fut un des soixante-treize arrêtés au 31 mai; bossu, de l'extérieur le plus désagréable qu'il soit possible, il avait le corps d'Esope; il écrivait passablement: son esprit était de peu d'étendue; il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la connaissance des hommes. Il fut alternativement dominé, selon les temps, par Carnot et Rewbell: le jardin des plantes et la théophilantropie faisaient toute son occupation; il était fanatique par tempérament: du reste, patriote chaud et

sincère, citoyen probe, bien intentionné. Il entra pauvre au directoire et en sortit pauvre. La nature ne lui avait accordé que les qualités d'un magistrat subalterne. »

LARREY (Baron), chirurgien en chef.

« Larrey est le plus honnête homme et le meilleur ami du soldat que j'aie jamais connu : vigilant et infatigable dans l'exercice de sa profession, on a vu Larrey sur le champ de bataille, après une action, accompagné d'une troupe de jeunes chirurgiens, s'efforçant de découvrir quelques signes de vie dans les corps étendus sur la terre. On trouvait Larrey, dans la saison la plus dure et à toutes les heures du jour et de la nuit, au milieu des blessés; il permettait à peine un moment de repos à ses aides, et il les tenait continuellement à leurs postes. Il tourmentait les généraux, et allait les éveiller pendant la nuit, toutes les fois qu'il avait besoin de fournitures ou de secours pour les blessés ou les malades. Tout le monde le craignait, parce qu'on savait qu'il viendrait sur-le-champ se plaindre à moi : il ne faisait la cour à personne, et il était l'ennemi implacable des *fournisseurs*. »

— « A la science il joignait, au dernier degré, toute la vertu d'une philantropie effective : tous les blessés étaient de sa famille; il n'était

plus pour lui aucune considération, dès qu'il s'agissait de ses hôpitaux. Dans nos premières campagnes républicaines, tant calomniées, le département de la chirurgie éprouva la plus heureuse des révolutions, laquelle s'est répandue depuis dans toutes les armées de l'Europe : or, c'est en grande partie à Larrey que l'humanité est endettée de ce bienfait. Aujourd'hui les chirurgiens partagent les périls des soldats : c'est au milieu du feu même qu'ils venaient prodiguer leurs soins. Larrey a toute mon estime et ma reconnaissance. »

NOTE DE M. LAS CASES.

« Il paraît que cette impression, si favorable sur Napoléon, s'est évidemment retracée à son esprit dans ses derniers instans; car il a consacré à M. Larrey un souvenir de sa main avec cette apostille si glorieuse : *L'homme le plus vertueux que j'aie rencontré.* A la lecture de ces lignes, j'ai bien pensé que quelque circonstance toute particulière avait déterminé un aussi magnifique témoignage; et voici ce j'ai recueilli :

« Après les batailles de Lutzen, Wurchen et Bautzen, Napoléon, victorieux, fit appeler le chirurgien Larrey pour connaître, suivant sa coutume, l'état et le nombre des blessés : or, ils se trouvaient, dans cet instant, en pro-

portion extraordinairement supérieure à d'autres temps et à d'autres actions : l'empereur en fut surpris et cherchait à en expliquer la cause. M. Larrey la trouvait, indépendamment des circonstances locales, dans la masse des soldats qui, voyant le feu pour la première fois, se trouvaient plus gauches dans leurs mouvemens, et moins adroits contre le péril. L'empereur, peu satisfait et fort préoccupé de cette circonstance, questionna ailleurs ; et, comme il se trouvait en ce moment bien des personnes fort lasses de la guerre, qui eussent désiré la paix à tout prix, et n'eussent été nullement fâchées d'y voir l'empereur amené par force ; soit calcul, soit conviction, il lui fut répondu que l'immensité des blessés ne devait point étonner, que la grande partie l'était à la main, et que la blessure était de leur propre fait et pour n'avoir plus à se battre. Ce fut un coup de foudre pour l'empereur : il répéta ses informations, et reçut le même résultat ; il en était au désespoir. « S'il » en était ainsi, s'écriait-il, malgré nos succès, notre position serait sans remède ; elle » livrerait la France pieds et poings liés aux » barbares. » Et, cherchant dans son esprit comment arrêter une telle contagion, il fit mettre à l'écart tous les blessés d'une certaine nature ; nomma une commission de chirur-

giens, présidée par Larrey, pour constater leurs blessures, résolu de sévir d'une manière exemplaire contre ceux qui auraient eu la lâcheté de se mutiler eux-mêmes. M. Larrey, toujours opposé à l'idée de la mutilation volontaire, qui, selon lui, compromettait l'honneur de l'armée et celui de la nation, se présenta devant l'empereur pour renouveler ses observations. Napoléon, irrité de son obstination, qu'on avait eu soin de faire ressortir encore, lui dit d'un front sévère: « Monsieur, » vous me ferez vos observations officielle- » ment : allez remplir votre devoir. »

Le baron Larrey se mit aussitôt au travail, mais avec solennité; et, poursuivant les plus petits détails, il avançait lentement, tandis que divers motifs rendaient bien des gens impatiens: on savait que l'empereur l'était beaucoup. On ne manqua pas de faire observer à M. Larrey que sa position était des plus délicates : il demeura sourd et imperturbable. Enfin, au bout de quelques jours, il se rendit auprès de l'empereur, insistant pour remettre lui-même son travail en personne. « Eh » bien, monsieur, lui dit l'empereur : persis- » tez-vous toujours dans votre opinion? » — « Je fais plus, sire, je viens la prouver à » Votre Majesté : cette brave jeunesse était » indignement calomniée; je viens de passer

» beaucoup de temps à l'examen le plus ri-
» goureux, et je n'ai pas trouvé un coupable.
» Il n'y a pas un de ces blessés qui n'ait son
» procès-verbal individuel; des ballots me
» suivent, Votre Majesté peut en ordonner
» l'examen » Cependant, l'empereur le considérait avec des regards sombres. « — C'est
» bien, monsieur, lui dit-il en saisissant son
» rapport avec une espèce de contraction; je
» vais m'en occuper, » et il se mit à marcher à grands pas dans son appartement, d'un air agité et combattu; puis, revenant bientôt à M. Larrey, avec un visage tout-à-fait dégagé, il lui prend affectueusement la main, et lui dit d'une voix émue: — « Adieu, M. Larrey, un
» souverain est bien heureux d'avoir à faire à
» un homme tel que vous! On vous portera
» mes ordres. » Et M. Larrey reçut le soir même, de la part de Napoléon, son portrait enrichi de diamans, 6 mille francs en or et une pension de 3 mille francs sur l'Etat, exclusive, est-il dit au décret, de toute autre récompense méritée par ses grades, son ancienneté et ses services futurs.

« Un pareil trait est précieux pour l'histoire, en ce qu'il fait connaître un homme de bien, qui n'hésite pas à défendre la vérité contre un monarque prévenu, irrité, et en ce qu'il fait ressortir toute la grande âme de celui-ci dans

le bonheur, la reconnaissance qu'il témoigne de se voir trompé. »

LAS CASES (Emmanuel), marquis de la Caussade et comte.

« Mon cher comte de Las Cases...., votre conduite à Sainte-Hélène a été, comme votre vie, honorable et sans reproche: j'aime à vous le dire.... »

—« Votre société m'était nécessaire. »

—« Combien vous avez passé de nuits pendant mes maladies ! »

— « Arrivé en Europe, soit que vous alliez en Angleterre, ou que vous retourniez dans la patrie, oubliez le souvenir des maux qu'on vous a fait souffrir; vantez-vous de la fidélité que vous m'avez montrée, et de toute l'affection que je vous porte. »

—« Comme tout porte à penser qu'on ne vous permettra pas de venir me voir avant votre départ, recevez mes embrassemens, l'assurance de mon estime et de mon amitié; soyez heureux ! »

LATOUCHE-TREVILLE (Louis-René-Madeleine Levassor de), vice-amiral.

« Lui seul avait présenté l'idée d'un vrai talent: cet amiral eût pu donner une autre impulsion aux affaires. L'attaque sur l'Inde et

celle sur l'Angleterre eussent été du moins entreprises, et fussent peut-être accomplies.»

LATOUR (le général).

« Le général piémontais Latour et le colonel Coste furent chargés des pouvoirs du roi de Sardaigne, lors de l'armistice de Cherasque. Le comte de Latour était un vieux soldat, lieutenant-général au service de Sardaigne, très-opposé à toutes les idées nouvelles, de peu d'instruction et d'une capacité médiocre. »

LATOUR-FOISSAC (le général).

« L'acte des consuls, qui cassait le général Latour-Foissac pour la reddition de Mantoue, était un acte illégal, tyrannique sans doute, mais ici un mal nécessaire: c'était la faute des lois. Il était cent fois, mille fois coupable; et pourtant, il est douteux que nous l'eussions fait condamner: son acquittement eût produit le plus mauvais effet. Nous le frappâmes donc avec l'arme de l'honneur et de l'opinion; mais, je le répète, c'était un acte tyrannique, un de ces coups de boutoir indispensablement nécessaires parfois, au milieu des grandes nations, et dans les grandes circonstances. »

LAVALETTE (Mme.)

— Madame Lavalette était de la famille Beauharnais, elle était très-belle femme ; mon frère Louis en devint amoureux et voulait l'épouser : pour y mettre empêchement, je la mariai à Lavalette, pour qui elle avait beaucoup d'attachement. »

LAVATER (GASPARD).

« Lavater, avec ses rapports du physique et du moral, n'est qu'un insigne charlatan. Notre crédulité est dans le vice de notre nature ; il est en nous de vouloir aussitôt nous parer d'idées positives, lorsque nous devrions, au contraire, nous en garantir soigneusement. A peine voyons-nous les traits d'un homme, que nous voulons prétendre connaître son caractère. La sagesse serait d'en repousser l'idée, de neutraliser les circonstances mensongères. La raison, l'expérience (et j'ai été dans le cas d'en faire une grande pratique) montre que tous ces signes extérieurs sont autant de mensonges, qu'on ne saurait trop s'en garantir, et qu'il n'est réellement d'autres moyens de juger et de connaître les hommes, que de les voir, de les essayer et de les pratiquer. »

LEBRUN (Charles-François), duc de Plaisance, archi-trésorier.

« Premier consul, en arrivant aux Tuileries, je succédai à des orages, à des temps, à des mœurs que je voulais faire oublier; mais j'avais toujours été aux armées; j'arrivais d'Egypte; j'avais quitté la France, jeune et sans expérience; je ne connaissais personne, et c'est ce qui me causa d'abord un grand embarras. Lebrun fut pour moi, dans ces premiers momens, une espèce de tuteur fort précieux. »

— « Je me vis presque aussitôt entouré de femmes de fournisseurs; elles étaient toutes charmantes, et de la dernière élégance: ces deux circonstances semblaient être de rigueur parmi tous les faiseurs d'affaires, et entrer pour beaucoup dans leurs spéculations; mais le sévère Lebrun était-là pour éclairer son jeune Télémaque. Il fut résolu de ne pas les admettre dans la société des Tuileries. »

— « Lebrun était le contraire de Cambacérès; il avait une pente extrême vers le sens opposé (c'est-à-dire le sens de l'ancien régime, pour lequel Cambacérès, avait un penchant décidé.) »

Voyez *Cambacérès*.

— « Lebrun était l'homme des idéalités. »

LECLERC (Charles-Emmanuel).

« Le capitaine-général Leclerc était un officier du premier mérite, propre à-la-fois au travail du cabinet et aux manœuvres du champ de bataille ; il avait fait les campagnes de 1796 et celles de 1797, comme adjudant-général auprès de *moi;* celles de 1799 sous Moreau, comme général de division. Il commandait au combat de Freisingen, où il battit l'archiduc Ferdinand; il conduisit en Espagne un corps d'observation de 20,000 hommes, destiné à agir contre le Portugal; enfin, dans cette expédition de Saint-Domingue, il déploya du talent et de l'activité. En moins de trois mois, il battit et soumit cette armée noire, qui s'était illustrée par la défaite d'une armée anglaise. »

LÉOPOLD (Georges-Chrétien-Frédéric), prince de Saxe-Cobourg.

« Le prince Léopold a pu être mon aide-de-camp, il l'a sollicité de moi, et je ne sais ce qui aura arrêté sa nomination. Il est fort heureux pour lui de n'avoir pas réussi : ce titre lui aurait coûté, sans doute, le mariage avec la princesse Charlotte de Galles. C'était le plus beau jeune homme que j'aie vu aux Tuileries. »

LESPINASSE (le comte de).

« Lespinasse, commandant l'artillerie, était un vieil officier, brave de sa personne, et fort zélé. »

LETOURNEUR DE LA MANCHE (ANTOINE-FRANÇOIS-LOUIS-HONORÉ).

« Letourneur, député du département de la Manche, avait été officier du génie. On a peine à expliquer comment il fut nommé au directoire; ce ne peut être que par une de ces bizarreries attachées aux grandes assemblées: il avait peu d'esprit, était d'un petit caractère. Il y avait à la convention cent députés qui valaient mieux que lui. Du reste, il était probe et honnête homme, et bien intentionné. »

LINDET (JEAN-BAPTISTE-ROBERT), connu sous le nom de ROBERT-LINDET.

« Le ministère des finances était occupé par Robert-Lindet, qui avait été membre du comité du salut public, du temps de Robespierre: c'était un homme probe, mais n'ayant aucune des connaissances nécessaires pour l'administration des finances d'un grand empire. Sous le gouvernement révolutionnaire, il avait cependant obtenu la réputation d'un grand financier; mais, sous ce gouvernement,

le vrai ministre des finances, c'était le prote de la planche aux assignats. »

LIVERPOOL (lord HAWKESBURY).

« Lord Liverpool est, à ce qu'il paraît, ce qu'il y a de plus honnête dans le ministère anglais : on m'en a dit quelque bien. Il semble avoir de la tenue, de la décence; car je ne me fâche point qu'on soit mon ennemi : on a son métier à faire, son devoir à remplir; mais j'ai lieu de m'indigner des mesures et des formes ignobles. »

LOUIS XVI, (roi de France).

« Dès le commencement de la révolution, Louis XVI paraît avoir eu constamment devant les yeux la vie de Charles Ier.

— » L'exemple de Charles, qui, après en être venu à des extrémités fâcheuses avec le parlement, avait fini par y perdre la tête, empêcha Louis, en plusieurs occasions, de s'opposer aux efforts des révolutionnaires. Lorsqu'on le mit en jugement, il devait dire simplement que, d'après les lois, il ne pouvait rien faire de mal, et que sa personne était sacrée. La reine aurait dû faire de même : cela ne leur aurait pas sauvé la vie; mais ils seraient morts avec encore plus de dignité. Robespierre était d'avis qu'on fît mourir le

roi secrètement. » — « A quoi servent ces vaines » formalités, disait-il, lorsque vous allez le » juger, préparés à le condamner à mort, » qu'il le mérite ou non? » La reine marcha à l'échafaud avec une espèce de sensation de joie; et ce devait être pour elle un grand soulagement de quitter une vie pendant laquelle elle avait été traitée avec une aussi exécrable barbarie. »

LUSIGNAN (le marquis de), d'une ancienne famille de la ci-devant province de Gascogne.

« Parmi les prisonniers faits par Masséna sur le prince Charles, lors du passage de la Piave, se trouva le général Lusignan, qui avait insulté les malades français, ses compatriotes, aux hôpitaux de Brescia, durant les succès éphémères de Wurmser. »

M.

MACDONALD (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), maréchal.

« Macdonald avait une grande loyauté. »

MAISON (Nicolas-Joseph).

« Ses manœuvres autour de Lille, dans la crise de 1814, avaient attiré mon attention, et l'avaient gravé dans mon esprit. »

MACOY, colonel au service de l'Angleterre.

« Il avait été major du régiment corse, que commandait sir Hudson Lowe, et ensuite colonel du régiment de Ceylan. Ce brave soldat ressemblait à un monument mutilé ; il avait une jambe de moins, un coup de sabre lui traversait le front, d'autres cicatrices couvraient son visage. Il était tombé sur le champ de bataille en Calabre, et demeuré prisonnier du général Partouneaux. »

MALET (Charles-François), général.

« La célèbre affaire de Malet était, en petit, mon retour de l'île d'Elbe, ma carica-

cature. Cette extravagance ne fut, au fond, qu'une véritable mystification : c'était un prisonnier d'Etat, homme obscur, qui s'échappe pour emprisonner à son tour le préfet, le ministre de la police, ces gardiens de cachots, ces flaireurs de conspirations; lesquels se laissent *moutonnément* garotter. C'est un préfet de Paris, le répondant né de son département, très-dévoué d'ailleurs, mais qui se prête, sans la moindre opposition, aux arrangemens de réunion d'un nouveau gouvernement qui n'existe pas. Ce sont des ministres, nommés par les conspirateurs, occupés de bonne foi à ordonner leur costume, et faisant leur tournée de visites, quand ceux qui les avaient nommés, étaient déjà rentrés dans les cachots. C'est, enfin, toute une capitale, apprenant au réveil l'espèce de débauche politique de la nuit, sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient. »

— « **Une extravagance de cette nature ne pouvait avoir absolument aucun résultat. La chose eût-elle en tout réussi, elle serait tombée d'elle-même quelques heures après; et les conspirateurs victorieux n'eussent eu d'autre embarras que de trouver à se cacher au sein du succès.** »

MANFREDINI (le marquis de).

« Manfredini, majordome et premier ministre du grand-duc de Florence, avait été précepteur de ce prince, ainsi que de l'archiduc Charles; il était de Padoue dans l'Etat de Venise; il était propriétaire du régiment de Manfredini. C'était un homme éclairé, qui était aussi près de toutes les idées philosophiques de la révolution, qu'il était éloigné de leurs excès; il avait constamment résisté aux prétentions de la cour de Rome, qui, après la mort de Léopold, avait cherché à faire revenir sur les actes de ce prince. C'était un homme d'un sens droit, généralement estimé, qui avait d'ailleurs un secret penchant pour l'indépendance de l'Italie. »

MARET (Hugues-Bernard), duc de Bassano.

« Un des partisans les plus dévoués de l'empire. C'était un homme de cœur et de droiture. »

MARIE (Antoinette-Joséphine-Jeanne d'Autriche), épouse de Louis XVI.

« Marie-Antoinette eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contri-

bué à provoquer, à précipiter la catastrophe. Elle avait tout-à-fait changé les mœurs de Versailles ; l'antique gravité, la sévère étiquette se trouvaient transformées en gentillesses aisées, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissemens d'une jeune et belle souveraine. »

MARIE-LOUISE DE LORRAINE, impératrice d'Autriche.

« L'impératrice d'Autriche avait contre Marie-Louise une bonne petite haine de cour, de la détestation dans le cœur, mais gazée sous des lettres journalières de quatre pages pleines de tendresse et de cajolerie : elle avait d'ailleurs de l'adresse, de l'esprit, et assez pour embarrasser son mari qui avait acquis la certitude qu'elle en faisait peu de cas. Sa figure était agréable, piquante, avait quelque chose de tout particulier : c'était une *jolie petite religieuse.* »

MARIE-LOUISE, archiduchesse d'Autriche, épouse de Napoléon.

J'ai toujours eu lieu de me louer de ma

bonne Louise, et je pense qu'il fut hors de son pouvoir de rien faire pour me secourir (à St.-Hélène); d'ailleurs, elle est jeune et craintive. C'est, peut-être, un malheur que je n'aie pas épousé une sœur de l'empereur Alexandre lui-même à Erfurt; mais il y avait des difficultés à surmonter pour conclure cette alliance; elles provenaient de la différence des religions. J'éprouvais de l'éloignement à permettre qu'un prêtre russe devînt le confesseur de ma femme, comme cela aurait eu lieu immanquablement, et il me semblait que ce serait établir moi-même un surveillant dévoué à Alexandre dans le château des Tuileries. On a dit que mon union avec Marie-Louise avait été un article secret du traité de paix avec l'Autriche: cela n'est pas vrai, j'aurais rejeté cette idée. Ce mariage fut proposé par l'empereur François lui-même et par Metternich à Narbonne.

Voyez l'article Beauharnais (Josephine), page 8.

MARIE-LOUISE, infante d'Espagne et reine d'Étrurie.

« La reine d'Étrurie, sœur de Ferdinand, fut une de celles qui prirent le plus de part à la révolution d'Espagne; sa correspondance avec Murat, alors commandant en Espagne,

est fort curieuse : elle était du parti de sa mère, et joua un rôle très-actif dans les événemens de Madrid. Elle séjourna long-temps à Nice, où elle ouvrit des correspondances secrètes avec des commandans anglais dans la méditerrannée. Instruit qu'elle voulait quitter la France, Napoléon lui fit dire qu'il serait fort aise qu'elle voulût aller soit en Angleterre, soit en Sicile, soit en tout autre pays de l'Europe. En effet, cette princesse n'était d'aucune importance, et son départ eût épargné au trésor 500,000 francs. »

MARMONT (Auguste - Frédéric - Louis Viesse de), maréchal.

« Neveu d'un de mes camarades à Brienne et au régiment de la Fère, qui me le recommanda en partant pour l'émigration, cette circonstance m'avait mis dans le cas de lui servir d'oncle et de père : ce que j'avais réellement accompli ; j'y pris un véritable intérêt, et j'avais de bonne heure fait sa fortune. Son père était chevalier de Saint-Louis, propriétaire de forges en Bourgogne, et jouissait d'une fortune considérable. »

— Jamais défection n'avait été plus avouée, ni plus funeste ; elle se trouve dans le *Moniteur*, et de sa propre main ; elle a été la cause immédiate de nos malheurs, le tombeau de

notre puissance, le nuage de notre gloire, etc... Et pourtant, je le répète, parce que je le pense, ses sentimens vaudront mieux que sa conduite; et lui-même ne semble-t-il pas penser ainsi? Les papiers nous disent qu'en sollicitant vainement pour Lavalette, il répond avec effusion aux difficultés du Monarque, en lui disant: « *Mais, Sire, moi, je vous ai donné plus que la vie.* » D'autres nous ont livrés aussi, et d'une manière bien autrement vilaine: mais leur acte, du moins, n'est pas consacré par des pièces officielles.

— « La vanité avait perdu *Marmont* : la postérité flétrira sa vie; pourtant son cœur vaudra mieux que sa mémoire. »

MASSENA (André), maréchal.

« Général d'un courage et d'une ténacité remarquables, dont le talent croissait par l'excès du péril, qui, vaincu, était toujours prêt à recommencer comme s'il eût été vainqueur. »

— « Masséna, né à Nice, était entré au service de France, dans le régiment de Royal-Italien; il était officier au moment de la révolution. Il avança rapidement, et devint général de division. A l'armée d'Italie, il servit sous les généraux en chef Dugommier, Dubermion, Kellermann et Schœrer. Il était

fortement constitué, infatigable, nuit et jour à cheval parmi les rochers et dans les montagnes ; c'était le genre de guerre qu'il entendait spécialement. Il était décidé, brave, intrépide, plein d'ambition et d'amour-propre : son caractère distinctif était l'opiniâtreté ; il n'était jamais découragé. Il négligeait la discipline, soignait mal l'administration, et, par cette raison, était peu aimé du soldat. Il faisait assez mal les dispositions d'une attaque, sa conversation était peu intéressante ; mais au premier coup de canon, au milieu des boulets et des dangers ; sa pensée acquérait de la force et de la clarté. Était-il battu, il recommençait comme s'il eût été vainqueur. A la fin de la campagne d'Italie, il reçut la commission d'aller porter au Directoire les préliminaires de Léoben. Lors de la campagne d'Egypte, il eut le commandement en chef de l'armée d'Helvétie, et sauva la république par le gain de la bataille de Zurich. Depuis, il a éte maréchal, duc de Rivoli et prince d'Esling. »

— « Masséna était un homme d'un talent supérieur. Néanmoins, il faisait de mauvaises dispositions avant une bataille ; et ce n'était que lorsque les hommes tombaient de tous côtés, qu'il commençait à agir avec ce jugement qu'il aurait dû montrer auparavant. Au

milieu des morts et des mourans, de la grêle de balles qui moissonnait tout autour de lui, Masséna était toujours lui-même. Il donnait ses ordres, et faisait ses dispositions avec le plus grand sang-froid et le plus grand jugement. Voilà *la vera nobilità di sangue*. On disait avec vérité de Masséna, qu'il ne commençait jamais à agir avec discernement, que lorsque la chance d'une bataille se déclarait contre lui. C'était néanmoins un grand pillard. Il était toujours de moitié avec les fournisseurs et les commissaires de l'armée. Je lui dis plusieurs fois que, s'il voulait cesser ses spéculations, je lui ferais présent de 800,000 fr., ou d'un million; mais il en avait pris tellement l'habitude, qu'il ne pouvait s'empêcher de se mêler de ces sales intrigues pécuniaires. Il était haï, pour cela, par les soldats, qui se révoltèrent trois ou quatre fois contre lui. Cependant, eu égard aux circonstances, c'était un homme précieux; et il eût été un grand homme, si ces qualités brillantes n'eussent été obscurcies par le vice honteux de l'avarice. »

MENOU (Jacques-François-Abdallah), général.

« Le général Menou était très-instruit, bon administrateur, intègre. Il s'était fait

musulman, ce qui était assez ridicule, mais fort agréable au pays : on était en doute sur ses talens militaires ; on savait qu'il était extrêmement brave, qu'il s'était bien comporté dans la Vendée et à l'assaut d'Alexandrie. »

— » Après la mort de Kléber, l'Égypte ne fut plus qu'un champ d'intrigues ; la force et le courage des Français restèrent les mêmes ; mais l'emploi ou la direction qu'en fit le général ne ressemblèrent plus à rien. Menou était tout-à-fait incapable : les Anglais vinrent l'attaquer avec vingt mille hommes ; il avait des forces beaucoup plus nombreuses, et le moral des deux armées ne pouvait pas se comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de disperser toutes ses troupes, dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient ; ceux-ci se présentèrent en masse, et ne furent attaqués qu'en détail. »

— » L'Egypte fût restée à jamais une province française, s'il y eût eu, pour la défendre, tout autre que Menou : rien que les fautes grossières de ce dernier ont pu amener la perte de cette contrée. »

— » Menou était un homme courageux, mais il n'était pas soldat. »

MERLIN (Philippe-Antoine), de Douai.

— « Au conseil-d'Etat, j'étais très-fort,

tant qu'on demeurait dans le domaine du Code; mais, dès qu'on passait aux régions extérieures, je tombais dans les ténèbres, et Merlin était ma ressource: je m'en servais comme d'un flambeau. Sans être brillant, il est fort érudit, puis sage, droit et honnête, un des vétérans de la vieille bonne cause: il m'était fort attaché.»

MESMER (Frédéric-Antoine), célèbre médecin, et fondateur de la doctrine du *magnétisme animal.*

« Toutes les charlataneries de Cagliostro, Mesmer, Gall, Lavater, etc., se détruisent par ce seul raisonnement bien simple pourtant: *tout cela peut être, mais cela n'est pas*.

— « Mesmer et le Mesmérisme ne se sont jamais relevés du rapport de Bailly, au nom de l'Académie des sciences. Mesmer produisait des effets sur une personne, en la magnétisant en face. Cette même personne, magnétisée par derrière, à son insu, n'éprouvait plus rien. C'était donc, de sa part, une erreur de son imagination, une faiblesse des sens: c'était le somnambule qui, la nuit, court sur les toits sans danger, parce qu'il ne craint pas le jour; il se casserait le cou, parce que ses sens le troubleraient.»

MISSIESSY (EDOUARD-THOMAS-BURGUES DE), vice amiral.

» Missiessy était un homme peu sûr : sa famille avait livré Toulon. »

MOLÉ (LOUIS-MATHIEU), ministre de la Justice.

» Molé, ce beau nom de la magistrature, caractère appelé, probablement, à jouer un rôle dans les ministères futurs. »

MOLLIEN (FRANÇOIS-NICOLAS), ministre du trésor public.

» Mollien, homme de tant de perspicacité et de promptitude, a ramené le trésor public à une simple maison de banque. »

MONCEY (JEANNOT), duc de Conégliano, maréchal d'Empire.

« Moncey était un honnête homme. »

MONCHENU.

» Monchenu répondrait facilement à l'idée que les Anglais avaient anciennement des Français, c'est-à-dire que c'était une nation de maître à danser, opinion dans laquelle ils doivent avoir été affermis durant la révolution, en voyant arriver parmi eux une foule d'inutiles baguenaudiers qu'on avait chassés

de leur pays, à cause de leur arrogance et de leur tyrannie. Cette idée était si fortement gravée dans l'esprit des Anglais, que, quand j'envoyai Duroc comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, lord Hélens, envoyé anglais dans cette ville, étant curieux de voir quelle était sa tournure, chercha l'occasion de l'observer soigneusement à son entrée dans la capitale; et, quand on lui demanda son opinion sur son compte, il répondit: Ma foi, au moins il n'a pas l'air d'un sauteur : voulant dire, par-là, que Duroc était le seul Français qu'il eût vu qui n'eût pas l'air d'un maître à danser; et je suis assez porté à le croire, car vraisemblablement il n'avait pas vu jusqu'alors d'autres Français que de ces nobles ruinés ou persécutés, qui faisaient oublier le respect dû au malheur par leurs ridicules. C'est vraiment fort original qu'on ait choisi un homme aussi peu remarquable que Monchenu pour représenter la France, dans l'établissement d'une nation rivale; c'est un vrai moyen pour faire de son propre pays un objet de risée, et pour confirmer les Anglais dans leurs anciens préjugés. »

MONGE (GASPARD), président du sénat.

« Rien n'était plus commun que de rencontrer des hommes de l'époque de notre

révolution, fort au rebours de la réputation que sembleraient justifier leurs paroles et leurs actes d'alors : on pourrait croire Monge, par exemple, un homme terrible. Quant la guerre fut décidée, il monta à la tribune des Jacobins, et déclara qu'il donnait d'avance ses deux filles aux deux premiers soldats qui seraient blessés par l'ennemi, ce qu'il pouvait faire à toute rigueur pour son compte, mais il prétendait qu'on y obligeât tout le monde; et voulait qu'on tuât tous les nobles, etc.... Or, Monge était le plus doux, le plus faible des hommes, et n'aurait pas laissé tuer un poulet, s'il eût fallu en faire l'exécution lui-même, ou seulement devant lui. Ce forcéné républicain, à ce qu'il croyait, avait pourtant une espèce de culte pour moi : c'était de l'adoration. Il m'aimait comme on aime sa maîtresse. »

MONTALIVET (JEAN-PIERRE-BACHASSON DE), ministre de l'Intérieur.

« Honnête homme, qui m'est demeuré, je crois, toujours tendrement attaché. »

MONTEBELLO (duchesse de).

« Dame d'honneur de Marie-Louise : elle ne répondit pas au dévouement que l'impératrice avait droit d'en attendre. Lors des malheurs de 1814, elle crut tous ses devoirs accomplis lorsqu'elle eut déposé Marie-Louise à Vienne. »

MONTESQUIOU (Madame de).

« C'est une femme d'un rare mérite : sa piété est sincère, ses principes exaltés : elle s'est acquis de grands titres à mon estime et à mon affection. Il m'en eût fallu deux comme elle, une demi-douzaine ; je les eusse toutes placées dignement, et j'en eusse demandé encore : elle a été parfaite à Vienne auprès de mon fils. »

— «Voici, du reste, qui donnera une juste idée de la manière dont elle élevait le roi de Rome : ce jeune prince occupait le rez-de-chaussée donnant sur la cour des Tuileries : il était peu d'heures de la journée où un grand nombre de spectateurs ne regardassent pas la fenêtre, dans l'espérance de l'apercevoir. Un jour qu'il était dans un violent accès de colère, et qu'il se montra rebelle à tous les efforts de madame de Montesquiou, elle ordonna de fermer à l'instant tous les contrevents : l'enfant, étourdi de cette obscurité subite, demanda aussitôt à *maman Quiou* pourquoi tout cela? — C'est que je vous aime trop, pour ne pas cacher votre colère à tout le monde. Que diraient toutes ces personnes que vous gouvernerez peut-être un jour, si elles vous avaient vu dans cet état ? Croyez-vous qu'elles voulussent vous obéir si elles vous savaient aussi

méchant ? — Et l'enfant de demander pardon aussitôt, et de promettre que cela ne lui arriverait plus. »

« — Voilà des manières différentes de celles de M. de Villeroi à Louis XV : *Regardez tout ce peuple, mon maître ; il vous appartient : tous ces hommes que vous voyez là sont à vous.* »

— « Madame de Montesquiou était adorée de cet enfant. Quand on voulut la renvoyer de Vienne, il fallut employer la ruse, et le tromper ; ce fut jusqu'à craindre pour sa santé. »

MONTHOLON (Charles-Tristan), général de brigade.

« Montholon est le fils de Sémonville, un beau-frère de Joubert, un enfant de la révolution et des camps. »

MOORE.

» Moore était un brave soldat, excellent officier et homme rempli de talens. Il a fait quelques gaucheries, qui étaient probablement inséparables des difficultés qui l'entouraient, et qui furent causées peut-être par la fausse route que lui indiquaient les informations qu'il recevait. Il a commandé la réserve en Egypte, où il s'est très-bien comporté, et où il

a déployé du talent. Il est mort glorieusement il est mort en soldat. »

MOREAU (JEAN-VICTOR).

« Le général Moreau a fait les campagnes de 1794 et de 1795 sous les ordres des généraux Pichegru et Jourdan, comme Souham, Tamponier, Michaud, etc. ; il commanda en chef, pour la première fois, au mois de mai 1796, à l'armée du Rhin ; il passa ce fleuve au mois de juillet. Nous étions alors maîtres de toute l'Italie. »

— » La campagne en Allemagne, de 1796, ne fait honneur ni aux talens militaires de ceux qui en ont conçu le plan, ni au général qui en a eu la principale direction, et qui a commandé la principale armée. 1° Il passa sur la rive droite du Danube et du Lech, après la bataille de Neresheim, le 11 août, tandis qu'en marchant devant lui sur l'Athmuhl par la rive gauche du Danube, il se fût joint en trois marches avec l'armée de Sambre-et-Meuse, qui était sur la Rednitz, et eût, par ce mouvement, décidé de la campagne ; 2° il resta inactif six semaines, pendant que l'archiduc battait l'armée de Sambre-et-Meuse, et la rejetait au-delà du Rhin ; 3° il laissa assiéger Kehl pendant plusieurs

mois, par une armée inférieure, à la vue de la sienne, et il le laissa prendre. »

—« Dans la campagne de 1799, il servit d'abord en Italie, sous Schœrer, comme général de division ; il y montra autant de bravoure que d'habileté, à la tête d'une ou deux divisions ; mais, appelé au commandement en chef de cette même armée, à la fin d'avril, par le rappel de Schœrer, il ne fit que des fautes, et ne montra pas plus de connaissance du grand art de la guerre, qu'il n'en avait montré dans la campagne de 1796. 1° Il se fit battre à Cassano par Suwarow; il y perdit la plus grande partie de son artillerie, et laissa cerner et prendre la division Serrurier. 2°. Il fit retraite sur le Tésin, tandis qu'il eût dû la faire sur la rive droite du Pô par le pont de Plaisance, afin de se réunir à l'armée de Naples que commandait Macdonald, et qui était en marche pour s'approcher du Pô: cette réunion faite, il était maître de l'Italie. 3° Du Tésin, il fit sa retraite sur Turin, laissant Suwarow maître de se porter sur Gênes, et de le couper entièrement de l'armée de Naples. Il s'aperçut à temps de cette faute, revint en toute hâte par la rive droite du Pô sur Alexandrie; mais, quelques jours après, il commit la même faute, en marchant sur Côni, et abandonnant entièrement l'armée de Na-

ples et les hauteurs de Gênes. 4° Pendant qu'il marchait à l'Ouest, Macdonald arrivait avec l'armée de Naples sur la Spezia ; au lieu d'opérer sa jonction avec ce général sur Gênes, derrière l'Apennin, et de déboucher, réunis par la Bochetta, pour faire lever le siége de Mantoue, Moreau prescrivit à Macdonald de passer l'Apennin, et d'entrer dans la vallée du Pô, pour opérer sa jonction sur Tortone. Il arriva ce qui devait arriver : l'armée de Naples seule eut à supporter tous les efforts de l'ennemi aux champs de la Trebbia, et l'Italie alors fut véritablement perdue. »

— « En 1799, Moreau ne jouissait d'aucun crédit ni dans l'armée, ni dans la nation ; sa conduite en fructidor 1797 l'avait discrédité dans tous les partis ; il avait gardé pour lui les papiers trouvés dans le fourgon de Klinglin, qui prouvaient les correspondances de Pichegru avec le duc d'Enghien et les Autrichiens, ainsi que les trames des factions de l'intérieur, pendant que Pichegru, masqué par la réputation qu'il avait acquise en Hollande, exerçait une grande influence sur la législature. Moreau trahit son serment, et viola ses devoirs envers son gouvernement, en lui dérobant la connaissance des papiers d'une si haute importance, et auxquels pouvait être attaché le salut de la république : si c'était son

amitié pour Pichegru, qui le portait à ce coupable ménagement, il fallait alors ne pas communiquer ces papiers au moment où leur connaissance n'était plus utile à l'Etat, puisque, après la journée du 18 fructidor, le parti était abattu, et Pichegru dans les fers. La proclamation de Moreau à l'armée et sa lettre à Barthélemy furent un coup mortel qui priva Pichegru et ses infortunés compagnons de la seule consolation qui reste aux malheureux, l'intérêt public. »

— « Moreau n'avait aucun système ni sur la politique ni sur le militaire; il était excellent soldat, brave de sa personne, capable de bien remuer sur un champ de bataille une petite armée, mais absolument étranger aux connaissances de la grande tactique. S'il se fût mêlé dans quelques intrigues pour faire un 18 brumaire, il eût échoué. Il se serait perdu, ainsi que le parti qui se serait attaché à lui. »

— « Lorsqu'au mois de novembre 1799, le corps-législatif me donna un dîner, un grand nombre de députés ne voulurent point y assister, parce que Moreau devait y occuper un rang distingué, et qu'ils ne voulaient rendre aucun témoignage de considération au général qui avait trahi la république en fructidor. »

— « Il était Breton, détestait les Anglais, avait les chouans en horreur et une grande ré-

pugnance pour la noblesse: c'était un homme incapable d'une grande contention de tête ; il était naturellement loyal et bon-vivant : la nature ne l'avait pas fait pour les premiers rôles. S'il eût fait un autre mariage, il eût été maréchal, duc ; eût fait les campagnes de la grande armée ; eût acquis une nouvelle gloire ; et, si sa destinée était de tomber sur le champ de bataille, il eût été frappé par un boulet russe, prussien ou autrichien ; il ne devait pas mourir d'un boulet Français. »

— « Moreau, livré à lui-même, était un fort bon homme qu'il eût été facile de conduire : c'est ce qui explique ses irrégularités. Il sortait du palais tout enchanté ; il y revenait plein de fiel et d'amertume : c'est qu'il avait vu sa belle mère et sa femme. »

— « Moreau avait rendu des services, et avait de belles pages dans l'histoire de la guerre de la révolution : ses opinions politiques avaient toujours été fort sages, et quelquefois j'ai laissé percer des regrêts de sa fin déplorable..... *Les femmes l'ont perdu !* »

— « Moreau était un excellent général de division, mais incapable de commander une grande armée. Avec 100,000 hommes, Moreau aurait divisé son armée sur différentes positions, aurait couvert des routes, et n'aurait pas

fait plus que s'il n'eût eu que trente mille hommes. Il ne savait profiter ni du nombre de ses troupes, ni de leur position. Très-calme et très-froid dans le combat, il était plus en état de commander dans la chaleur d'une action, qu'à faire des dispositions préliminaires. On le voyait souvent fumer sa pipe sur-le-champ de bataille. Moreau n'avait pas naturellement un mauvais cœur: c'était un bon vivant; mais il avait peu de caractère, il se laissait conduire par sa femme et une autre créole, sa belle-sœur.»

—« Il ne faisait autre chose à son quartier-général que de s'étendre sur un sopha, ou se promener dehors, la pipe à la bouche: il lisait peu. Ce fut moi qui engageai Moreau à se marier, sur la prière de Joséphine, qui aimait sa femme parce qu'elle était créole. La conduite de Moreau envers Pichegru lui a fait perdre beaucoup dans l'estime publique.»

—«Sa retraite, au lieu d'être une preuve de talens, est la plus grande faute que Moreau ait jamais pu commettre. Si, au lieu de se retirer, il eût tourné l'ennemi, et marché sur les derrières du prince Charles, je pense qu'il aurait écrasé ou pris l'armée autrichienne. Le directoire me portait envie; il avait besoin de tout faire pour diminuer la gloire militaire que j'avais acquise; ne pouvant accréditer Moreau

pour une victoire, il le vanta pour sa retraite, et le fit louer dans les termes les plus pompeux, quoique les généraux autrichiens eux-mêmes blâmassent la retraite de Moreau. Au lieu d'éloges, Moreau méritait la plus sévère censure et la plus complète disgrâce. Comme général, Pichegru avait beaucoup plus de talent que Moreau. »

—« Moreau se moquait de l'institution de la légion-d'honneur. Quelqu'un lui disait qu'on avait dessein de donner la croix non-seulement à ceux qui se seraient distingués par la gloire des armes, mais encore à ceux qui se seraient fait remarquer par leur mérite et par leur savoir; il s'écria: Eh bien! je vais demander la croix de commandeur de l'ordre pour mon cuisinier; car il a un mérite supérieur dans l'art de la cuisine. »

— « Moreau était peu de chose dans la première ligne des généraux; la nature en lui n'avait pas fini sa création; il avait plus d'instinct que de génie. »

MOULIN, membre du directoire.

« Moulin, général de division, n'avait pas fait la guerre; il sortait des Gardes-Françaises, et avait reçu son avancement dans l'armée de l'intérieur: c'était un honnête homme, patriote chaud et droit. »

MOURAT-BEY.

« Après la retraite de Syrie, Mourat-Bey, le plus brave, le plus capable des Mameloucks, sortit de la Haute-Egypte où il s'était réfugié, et gagna par des chemins détournés, le camp des Turcs. Au débarquement de ceux-ci, les détachemens français s'étaient repliés pour se concentrer: fier de cette apparence de crainte, le pacha qui commandait, dit avec emphase, en apercevant Mourat-Bey: Eh bien! ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence, je me montre, et les voilà qui fuient devant moi! — Mourat-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur: — Pacha, rends grâce au prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer; car, s'ils retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'Aquilon. Il prophétisait. A quelques jours de là, les Français vinrent fondre sur cette armée: elle disparut. »

MURAT (Joachim), grand-duc de Berg.

« Il n'y avait pas deux officiers dans le monde pareils à Murat pour la cavalerie, et à Drouot pour l'artillerie. Murat avait un caractère très-singulier. Il y a environ vingt-quatre ans qu'il était capitaine, lorsque je le pris pour mon aide-de-camp; je l'ai fait tout

ce qu'il a été depuis. Il m'aimait; je peux même dire qu'il m'adorait. Il était en ma présence comme frappé de respect, et prêt à tomber à mes pieds. J'ai eu tort de l'éloigner de ma personne; car, sans moi il n'était rien, et, à mes côtés, il était mon bras droit. Si j'ordonnais à Murat d'attaquer et de culbuter quatre à cinq mille hommes dans une direction donnée, c'était l'affaire d'un moment; mais, si je l'abandonnais à lui-même, c'était un imbécile sans jugement. Je ne puis concevoir comment un homme si brave pouvait être si lâche. Il n'était brave que devant l'ennemi, et là, c'était peut-être l'homme le plus vaillant du monde. Son courage impétueux le portait, au milieu du danger, couvert de plumes qui s'élevaient sur sa tête comme un clocher, et tout d'or; c'était un miracle qu'il échappât : tant il était facile à reconnaître à son costume. Toujours en butte au feu de tous les ennemis, les Cosaques eux-mêmes l'admiraient à cause de son étonnante bravoure : chaque jour, il était engagé dans un combat particulier avec quelques-uns d'entre eux, et ne revenait jamais sans avoir teint son sabre de leur sang. En campagne, c'était un véritable paladin, enfin, un Don Quichotte; mais, si on le prenait dans le cabinet, c'était un poltron sans jugement ni décision. Murat et Ney

étaient les deux hommes les plus braves que j'aie jamais connus. Le caractère de Murat était cependant plus noble, car il était généreux et franc. Chose étrange! Murat, malgré l'amitié qu'il me portait, m'a fait plus de mal que qui que ce soit au monde. Quand je quittai l'île d'Elbe, je lui envoyai un courrier pour l'informer de mon départ; il prétendit qu'il devait attaquer les Autrichiens. Le courrier se jeta à ses genoux pour l'en empêcher; il me croyait déjà maître de la France, de la Belgique et de la Hollande, et il devait, disait-il, faire sa paix avec moi, et ne pas adopter de demi-mesures! Il chargea les Autrichiens comme un fou, avec sa canaille, et ruina mes affaires; car, dans le même temps, je faisais avec l'Autriche une négociation, d'après laquelle je stipulais qu'elle resterait neutre. Ce traité était sur le point d'être conclu, et alors j'aurais régné paisiblement. Mais aussitôt que Murat attaqua les Autrichiens, l'empereur François crut sur-le-champ qu'il n'agissait que d'après mes instructions. Et, en effet, il sera difficile de faire croire le contraire à la postérité. Metternich dit: Oh! l'empereur est toujours le même, c'est un homme de fer. Le séjour qu'il a fait à l'île d'Elbe ne l'a pas changé; rien n'est capable de le guérir: tout ou rien, voilà sa devise! L'Autriche se joignit à

la coalition, et ma perte fut consommée. »

— « Murat ignorait que ma conduite fût réglée d'après les circonstances, et leur fût adaptée ; il était comme un homme qui regarde le changement de décorations à l'Opéra, sans jamais penser à la machine qui les met en mouvement. Il n'a pas cru me faire un grand tort en se séparant de moi la première fois, car il ne se serait pas joint aux alliés. Il calcula que je serais obligé de céder l'Italie et quelques autres pays ; mais il n'a jamais envisagé ma ruine entière. »

— « On ne le plaindra pas : c'était un traître. Il ne m'a jamais dit qu'il fût déterminé à défendre son trône, et jamais je ne lui ai manifesté l'intention de réunir les royaumes d'Italie et de Naples, ni de lui ôter sa couronne, et de le faire connétable de l'Empire : certainement, je me suis servi de lui comme d'un instrument pour exécuter de grands projets sur l'Italie, et mon intention était de déposséder Murat du trône de Naples ; mais le temps n'était pas venu, et, d'ailleurs, je lui aurais donné une indemnité convenable. Sa lettre à Macirone est d'un ridicule achevé, et son entreprise est celle d'un fou. Quel motif avait-il de se plaindre de l'empereur d'Autriche, qui s'était conduit généreusement, qui lui avait offert un asile partout

où il lui plairait dans ses États, et qui ne lui imposait d'autre condition que celle de ne pas les quitter sans sa permission? Ce qui était très-essentiel. Dans l'état où en étaient les choses, que pouvait-il exiger de plus? Moi-même je n'aurais jamais demandé davantage à l'Angleterre. C'était un acte de générosité de la part de l'empereur d'Autriche : il lui rendait le bien pour le mal; car Murat avait fait tous ses efforts pour lui enlever l'Italie. »

—« Il était dans la destinée de Murat de nous faire du mal. Il nous avait perdus en nous abandonnant, et nous perdit en prenant trop chaudement notre parti.»

—« Je l'eusse amené à Waterloo, mais l'armée française était tellement patriotique, si morale, qu'il est douteux qu'elle eût voulu supporter le dégoût et l'horreur qu'avait inspirés celui qu'elle disait avoir trahi, perdu la France. Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir, et pourtant il nous eût valu peut-être la victoire; car, que nous fallut-il dans certains momens de la journée? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais : or, Murat était admirable pour une pareille besogne; il était précisément l'homme de la chose : jamais, à la tête d'une cavalerie, on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, d'aussi brillant.»

—« Il était impossible à Murat et à Ney de n'être pas braves : mais on n'avait pas moins de tête qu'eux ; le premier surtout. »

N.

NAPOLÉON.

« Vendémiaire et même Montenotte ne me portèrent pas encore à me croire un homme supérieur ; ce n'est qu'après Lody qu'il me vint dans l'idée que je pourrais bien devenir un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit la première étincelle de la haute ambition [1]. »

[1] RÉCAPITULATION CHRONOLOGIQUE.

L'empereur est né le..................	15 Août 1769
Entré à l'école de Brienne, le..........	1779
Passé à celle de Paris, le..............	1783
Lieutenant dans le 1er régiment d'artillerie de la Fère, le......................	1 sept. 1785
Capitaine, le........................	6 févr. 1792
Chef de bataillon, le.................	19 oct.. 1793
Général de Brigade, le................	6 févr. 2794
Général de Division, le...............	16 oct.. 1795
Général en chef de l'armée de l'Intérieur, le	26 oct.. 1795
Général en chef de l'armée l'Italie, le...	23 févr. 1796
Premier Consul, le....................	13 déc.. 1799
Consul à vie, le.......................	2 août, 1802
Empereur, le	18 mai. 1804
Couronné, le.........................	2 déc.. 1804
Première abdication à Fontainebleau, le.	11 avril 1814
Reprend les rênes, le..................	26 mars 1815
Seconde abdication à l'Élysée, le.......	21 juin 1815

— « Vous allez voir quel peut être l'abus de l'autorité, à quoi peut tenir le sort des hommes; car je ne suis pas pire qu'un autre. Promenant un jour, au milieu de nos positions, la femme d'un représentant dans les environs du col de Tende, il me vint subitement à l'idée de lui donner le spectacle d'une petite guerre, et j'ordonnai une attaque d'avant-poste. Nous fûmes vainqueurs, il est vrai; mais évidemment il ne pouvait y avoir de résultat: l'attaque était une pure fantaisie, et pourtant quelques hommes y restèrent. Aussi, plus tard, toutes les fois que le souvenir m'en est revenu à l'esprit, je me le suis fort reproché. »

— « Arrivé à la tête des affaires, comme consul, mon propre désintéressement et toute ma sévérité ont pu seuls changer les mœurs de l'administration, et empêcher le spectacle effroyable des dilapidations directoriales. J'ai eu beaucoup de peine à vaincre les penchans des premières personnes de l'Etat, que l'on a vues depuis, près de moi, strictes et sans reproches. Il m'a fallu les effrayer souvent: combien n'ai-je pas dû répéter de fois, dans mes conseils, que si je trouvais en faute mon propre frère, je n'hésiterais pas à le chasser, etc., etc.! »

— « Chacun a ses idées relatives: j'avais le

goût de la fondation, et non celui de la propriété. Ma propriété à moi était dans la gloire et la célébrité: le *Simplon* pour les peuples, le *Louvre* pour les étrangers, m'étaient plus à moi une propriété que des domaines privés. J'achetais des diamans à la couronne; je réparais les palais du souverain, je les encombrais de mobilier; et je me surprenais parfois à trouver que les dépenses de Joséphine dans ses serres ou sa galerie étaient un véritable tort pour mon jardin des Plantes ou mon Musée de Paris, etc., etc. »

— « Si mon père, qui est mort avant 40 ans, eût vécu, il eût été nommé député de la noblesse de Corse à l'assemblée constituante : il tenait fort à la noblesse et à l'aristocratie; d'un autre côté, il était très-chaud dans les idées généreuses et libérales : il eût donc été ou tout à fait du côté droit, ou au moins dans la minorité de la noblesse. Dans tous les cas, quelqu'eussent été mes opinions personnelles, j'aurais suivi sa trace; et voilà ma carrière entièrement dérangée et perdue ! »

— « Si je m'étais trouvé plus âgé au moment de la révolution, j'eusse été peut-être moi-même nommé député. Ardent et chaud, j'eusse marqué, infailliblement quelqu'opinion que j'eusse suivie; mais, dans tous les cas, je

me serais fermé la route militaire, et, alors encore, voilà ma carrière perdue ! »

— « Si même ma famille eût été plus connue, si nous eussions été plus riches, plus en évidence ; ma qualité de noble, même en suivant la route de la révolution, m'eût frappé de nullité ou de proscription. Jamais je n'eusse obtenu la confiance, jamais je n'eusse commandé une armée ; ou, si je l'eusse commandée, je n'eusse jamais osé tout ce que j'ai fait. Supposant même tous mes succès, je n'aurais pu suivre le penchant de mes idées libérales à l'égard des prêtres et des nobles ; et je ne fusse jamais parvenu à la tête du gouvernement. »

— « Il n'est pas jusqu'au grand nombre de mes frères et de mes sœurs qui ne m'ait été grandement utile, en multipliant mes rapports et mes moyens d'influence. »

— « La circonstance de mon mariage avec madame de Beauharnais m'a mis en point de contact avec tout un parti, qui m'était nécessaire pour concourir à mon système de fusion, un des principes les plus grands de mon administration, et qui la caractérisera spécialement. Sans ma femme, je n'aurais jamais pu avoir avec ce parti aucun rapport naturel. »

— « Il n'y a pas jusqu'à mon origine étrangère, contre laquelle on a essayé de crier en

France, qui ne m'ait été bien précieuse. Elle m'a fait regarder comme un compatriote par tous les Italiens; elle a grandement facilité mes succès, en Italie. Ces succès, une fois obtenus, ont fait rechecher partout, et partout les circonstances de notre famille, tombée depuis long-temps dans l'obscurité. Elle s'est trouvée, au su de tous les Italiens, avoir joué long-temps un grand rôle au milieu d'eux: elle est devenue, à leurs yeux et à leurs sentimens, une famille italienne; si bien que, quand il a été question du mariage de ma sœur Pauline avec le prince Borghèse, il n'y a eu qu'une voix à Rome et en Toscane, dans cette famille et tous ses alliés: *C'est bien*, ont-ils tous dit, *c'est entre nous, c'est une de nos familles.* Plus tard, lorsqu'il a été question du couronnement par le Pape à Paris, cet acte de la plus haute importance, ainsi que l'ont prouvé les événemens, essuya de grandes difficultés: le parti autrichien, dans le conclave, y était violemment opposé; le parti italien l'emporta, en ajoutant aux considérations politiques cette petite considération de l'amour-propre national: *Après tout, c'est une famille italienne que nous imposons aux barbares pour les gouverner, nous serons vengés des Gaulois.* »

—« Il m'était devenu bien difficile de m'a-

bandonner à moi-même. Je sortais de la foule; il me fallait, de nécessité, me créer un extérieur, me composer une certaine gravité, en un mot, établir une étiquette: autrement, l'on m'eût journellement frappé sur l'épaule. En France, nous sommes naturellement enclins à une familiarité déplacée; et j'avais à me prémunir surtout contre ceux qui avaient *sauté à pieds joints* sur leur éducation. Nous sommes très-facilement courtisans, très-obséquieux au début, portés d'abord à la flatterie, à l'adulation; mais bientôt arrive, si on ne la réprime, une certaine familiarité, qu'on porterait très-aisément jusqu'à l'insolence. »

— » Je revins de la campagne d'Italie, n'ayant pas 300 mille francs en propre; j'eusse pu facilement en rapporter 10 ou 12 millions, ils eussent bien été les miens; je n'ai jamais rendu de compte, on ne m'en demanda jamais. Je m'attendais, au retour, à quelque grande récompense nationale : il fut question, dans le public, de me doter de Chambord ; j'eusse été très-avide de cette espèce de fortune; mais le directoire fit écarter la chose. Cependant j'avais envoyé en France au moins 50 millions pour le service de l'Etat. C'est la première fois, dans l'histoire moderne, qu'une armée fournit aux

besoins de la patrie, au lieu de lui être à charge. »

— « Il n'eût pas été impossible que les circonstances m'eussent amené à embrasser l'Islamisme, et, comme disait cette bonne reine de France : *Vous m'en direz tant!...* mais ce n'eût été qu'à bonne enseigne, il m'eût fallu pour cela aller au moins jusqu'à l'Euphrate. Le changement de religion, inexcusable pour des intérêts privés, peut se comprendre peut-être par l'immensité de ses résultats politiques. Henri IV avait bien dit: *Paris vaut une messe.* Croit-on que l'empire d'Orient, et peut-être la sujétion de toute l'Asie, n'eussent pas valu un turban et des pantalons; car c'est au vrai uniquement à quoi cela se fût réduit. Les grands scheiks s'étaient étudiés à nous faire beau jeu, ils avaient aplani les grandes difficultés; ils permettaient le vin, et nous faisaient grâce de toute formalité corporelle; nous ne perdions donc que nos culottes et un chapeau. Je dis nous, car l'armée, disposée comme elle l'était, s'y fût prêtée indubitablement, et n'y eût vu que du rire et des plaisanteries. Cependant, voyez les conséquences! je prenais l'Europe à revers, la vieille civilisation européenne demeurait cernée; et qui eût songé alors à inquiéter le cours des destinées de notre France, ni celui de la régénération du siècle? »

— « On sera certain un jour que, dans les grandes affaires d'Espagne, je fus complètement étranger à toutes les intrigues intérieures de sa cour; que je ne manquai de parole ni à Charles IV ni à Ferdinand VII; que je ne rompis aucun engagement vis-à-vis du père ni du fils; que je n'employai point de mensonge pour les attirer tous deux à Bayonne, mais qu'ils y accoururent à l'envi l'un de l'autre. Quand je les vis à mes pieds, que je pus juger par moi-même de toute leur incapacité, je pris en pitié le sort d'un grand peuple, je saisis aux cheveux l'occasion unique que me présentait la fortune pour régénérer l'Espagne, l'enlever à l'Angleterre et l'unir intimément à notre systême. Dans ma pensée, c'était poser une des bases fondamentales du repos et de la sécurité de l'Europe. Mais, loin d'y employer d'ignobles, de faibles détours, comme on l'a répandu; si j'ai péché, c'est par une audacieuse franchise, au contraire, par un excès d'énergie. Bayonne ne fut pas un guet-à-pens, mais un immense coup d'Etat. Quelque peu d'hypocrisie m'eût sauvé, ou bien encore si j'avais voulu seulement abandonner le prince de la Paix à la fureur du peuple; mais l'idée m'en parut horrible, il m'eût semblé recueillir le prix du sang; et puis, il est vrai de dire encore que Murat m'a beaucoup gâté tout cela..... »

—« Quoi qu'il en soit, je dédaignai les voies tortueuses et communes, je me trouvais si puissant!..... J'osai frapper de trop haut. Je voulus agir comme la Providence, qui remédie aux maux des mortels par des moyens à son gré, parfois violens, et sans s'importer d'aucun jugement. »

— « J'avais fondé le plus bel empire de la terre, et je lui étais si nécessaire, qu'en dépit de toutes les secousses dernières, ici, sur mon rocher, je semble demeurer encore comme le maître de la France. »

—« Quelle fatalité que l'on ne s'en soit pas tenu à mon retour de l'île d'Elbe ! que chacun n'ait pas vu que j'étais le plus propre et le plus nécessaire à l'équilibre et au repos européen ! Mais les rois et les peuples m'ont craint, ils ont eu tort, et peuvent le payer chèrement. Je revenais un homme nouveau ; ils n'ont pu le croire ; ils n'ont pu s'imaginer qu'un homme eût l'âme assez forte pour changer son caractère, ou se plier à des circonstances obligées. J'avais pourtant fait mes preuves et donné quelques gages de ce genre. Qui ne sait que je ne suis pas un homme à demi-mesures ? J'aurais été franchement le monarque de la constitution et de la paix, comme j'avais été celui de la dictature et des grandes entreprises. »

—« Et raisonnons un peu sur ces craintes des rois et des peuples à mon égard. Quelles pouvaient être les craintes des rois ? Redoutaient-ils toujours mon ambition, mes conquêtes, ma monarchie universelle ? Mais ma puissance et mes forces n'étaient plus les mêmes, et puis je n'avais vaincu et conquis que dans ma propre défense : c'est une vérité que le temps développera chaque jour davantage. L'Europe ne cessa jamais de faire la guerre à la France, à ses principes, à moi ; et il nous fallait abattre, sous peine d'être abattus. La coalition exista toujours publique ou secrette, avouée ou démentie ; elle fut toujours en permanence : c'était aux alliés seuls à nous donner la paix ; pour nous, nous étions fatigués : les Français s'effrayaient de conquérir de nouveau. Moi-même, me croit-on insensible aux charmes du repos et de la sécurité, quand la gloire et l'honneur ne le veulent pas autrement ? Avec nos deux chambres, on m'eût refusé désormais de passer le Rhin ; et pourquoi l'eussé-je voulu ? Pour ma monarchie universelle ? Mais je n'ai jamais fait preuve entière de démence ; or, ce qui la caractérise surtout, c'est la disproportion entre les vues et les moyens. Si j'ai été sur le point d'accomplir cette monarchie universelle, c'est sans calcul, et parce qu'on m'y a amené pas à pas. Les derniers efforts pour y

parvenir semblaient coûter à peine : était-il si déraisonnable de les tenter? Mais, au retour de l'île d'Elbe, une pareille idée, une pensée aussi folle, un résultat aussi impossible pouvaient-ils entrer dans la tête du moins sage des hommes ? Les souverains n'avaient rien à craindre de mes armes. »

» Redoutaient-ils que je les inondasse de principes anarchiques? Mais ils connaissent par expérience mes doctrines sur ce point : ils m'ont vu tous occuper leur territoire ; combien n'ai-je pas été poussé à révolutionner leurs pays, municipaliser leurs villes, soulever leurs sujets ! Bien qu'on m'ait salué, en leur nom, de *moderne Attila, de Robespierre à cheval,* tous savent mieux dans le fond de leur cœur..... qu'ils y descendent ! Si je l'avais été, je régnerais encore peut-être ; mais eux, bien sûrement et depuis long-temps, ils ne régneraient plus. Dans la grande cause dont je me voyais le chef et l'arbitre, deux systêmes se présentaient à suivre : de faire entendre raison aux rois par les peuples, ou de conduire à bon port les peuples par les rois ; mais on sait s'il est facile d'arrêter les peuples quand une fois ils sont lancés : il était plus naturel de compter un peu sur la sagesse et l'intelligence des rois ; j'ai dû supposer toujours assez d'esprit pour de si clairs intérêts,

je me suis trompé : ils n'ont tenu compte de rien, et, dans leur aveugle passion, ils ont déchaîné contre moi ce que j'avais retenu contre eux. Ils verront !!! »

— « Enfin, les souverains se trouvaient-ils offusqués de voir un simple soldat parvenir à une couronne ? Redoutaient-ils l'exemple ? Mais les solennités ; mais les circonstances qui ont accompagné mon élévation ; mon empressement à m'associer à leurs mœurs, à m'identifier à leur existence, à m'allier à leur sang et à leur politique, fermaient assez la porte aux nouveaux concurrens. Bien plus, si l'on eût dû avoir le spectacle d'une légitimité interrompue, je maintiens qu'il leur était bien plus avantageux que ce fût par moi, sorti des rangs, que par un prince membre de leur famille ; car, des milliers de siècles s'écouleront avant que les circonstances accumulées sur ma tête aillent en puiser un autre dans la foule, pour reproduire le même spectacle ; tandis qu'il n'est pas de souverains qui n'aient, à quelques pas de lui, dans son palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques parens propres à imiter facilement celui qui une fois les aurait remplacés. »

— « D'une autre part, de quoi pouvaient s'effrayer les peuples ? Que je vinsse les ravager, leur imposer des chaînes. Mais je reve-

nais le Messie de la paix et de leurs droits : cette doctrine nouvelle faisait ma force ; la violer c'était me perdre. Cependant les Français mêmes m'ont redouté; ils ont eu l'insanité de discuter quand il n'y avait qu'à combattre, de se diviser quand il fallait à tout prix se réunir. Et ne valait-il pas mieux encore courir les dangers de m'avoir pour maître, que de s'exposer à subir le joug de l'étranger ? N'était-il pas plus aisé de se défaire d'un despote, d'un tyran, que de secouer les chaînes de toutes les nations réunies ? Et puis, d'où leur venait cette défiance sur ma personne ? parce qu'ils m'avaient déjà vu concentrer en moi tous les efforts et les diriger d'une main vigoureuse. Mais n'apprennent-ils pas aujourd'hui, à leurs dépens, combien c'était nécessaire. Eh bien, le péril fut toujours le même, la lutte terrible et la crise éminente. Dans cet état de choses, la dictature n'était-elle pas nécessaire, indispensable? Le salut de la patrie me commandait même de la déclarer ouvertement au retour de Leipsick. J'eus dû le faire encore au retour de l'île d'Elbe. Je manquai de caractère, ou plutôt de confiance dans les Français ; parce que plusieurs n'en avaient plus en moi, et c'était me faire grande injure. Si les esprits étroits et vulgaires ne voyaient dans tous mes efforts que le soin de ma puis-

sance ; les esprits larges n'auraient-ils pas dû démontrer que, dans les circonstances où nous nous trouvions, ma puissance et la patrie ne faisaient qu'un ? Fallait-il donc de si grands malheurs sans remèdes pour pouvoir me faire comprendre ? L'histoire me rendra plus de justice, elle me signalera, au contraire, comme l'homme des abnégations et du désintéressement. De quelles séductions ne fus-je pas l'objet à l'armée d'Italie ? L'Angleterre m'offrit d'être roi de France lors du traité d'Amiens. Je repoussai la paix de Châtillon ; je dédaignai toute stipulation personnelle à Waterloo : pourquoi ? C'est que rien de tout cela n'était la patrie, et je n'avais d'autre ambition que la sienne, celle de sa gloire, de son ascendant, de sa majesté. Et aussi voilà pourquoi, en dépit de tant de malheurs, je demeure si populaire parmi les Français. C'est une espèce d'instinct, d'arrière-justice de leur part. »

—« Qui sur la terre eut plus de trésors à sa disposition ? J'ai eu plusieurs centaines de millions dans mes caves ; plusieurs autres centaines composaient mon domaine de l'extraordinaire : tout cela était mon bien. Que sont-ils devenus ? Ils se sont fondus dans les besoins de la patrie. Qu'on me considère ici, je demeure nu sur mon roc ! Ma fortune était toute dans celle de la France ! dans la situa-

*.

tion extraordinaire où le sort m'avait élevé, mes trésors étaient les siens, je m'étais identifié sans réserve avec ses destinées. Quel autre calcul eût pu m'atteindre si haut? M'a-t-on jamais vu m'occuper de moi? Je ne me suis jamais connu d'autres jouissances, d'autres richesses que celles du public. C'est au point que, quand Joséphine, qui avait le goût des arts, venait à bout, à la faveur de mon nom, de s'emparer de quelques chefs-d'œuvre, bien qu'ils fussent dans mon palais, sous mes yeux, dans mon ménage; je m'en trouvais comme blessé, je me croyais volé: *Ils n'étaient pas au Muséum.* »

—« Ah! sans doute le peuple français a beaucoup fait pour moi, plus qu'on ne fit jamais pour un homme; mais, aussi, qui fit jamais autant pour lui? qui jamais s'identifia de la sorte avec lui? »

—« Mais revenons. Après tout encore, quelles pouvaient être ses craintes? Les chambres et la constitution nouvelle n'étaient-elles pas désormais des garanties suffisantes. Ces actes additionnels, contre lesquels on s'est tant élevé, ne portaient-ils pas en eux-mêmes tous les correctifs, les remèdes absolus? Comment les eussé-je violés? Je n'avais pas à moi seul des millions de bras, je n'étais qu'un homme; l'opinion m'élevait de nouveau, l'opinion pou-

vait m'abattre de même ; et, à côté de ce péril, qu'avais-je à gagner ? »

— « Mais autour de nous, je reviens à celle-là surtout, à l'Angleterre. Quelles pouvaient être ses craintes, ses motifs, ses jalousies ? On se le demande en vain. Avec notre constitution nouvelle, nos deux chambres, n'avions-nous pas désormais embrassé sa religion ? N'est-ce donc pas là un moyen sûr de nous entendre, de faire désormais cause commune ? Les caprices, les passions des gouvernans une fois enchaînés, les intérêts des peuples marchent sans obstacle dans leur route naturelle. Qu'on regarde les négocians des nations opposées : ils continuent de s'entendre et de faire leurs affaires, bien que leurs gouvernemens guerroyent. Les deux peuples en étaient arrivés là : grâce à leurs parlemens respectifs, chacun fût devenu la garantie de l'autre ; et saura-t-on jamais jusqu'à quel point pouvaient se porter l'union des deux peuples et celle de leurs intérêts, les combinaisons nouvelles qu'il était possible de mettre en œuvre ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, avec l'établissement de nos chambres et de notre constitution, les ministres d'Angleterre ont tenu dans leurs mains la gloire et la prospérité de leur patrie, les destinées et le bien-être du monde. Si j'eusse battu l'armée anglaise et gagné ma dernière

bataille, j'eusse causé un grand et heureux étonnement : le lendemain je proposais la paix; et, pour le coup, c'eût été moi qui aurais prodigué les avantages à pleines mains. Au lieu de cela, peut-être, les Anglais seront-ils réduits à pleurer un jour d'avoir vaincu à Waterloo!!! »

— « Je le répète, les peuples et les rois ont eu tort; j'avais retrempé les trônes; j'avais retrempé la noblesse inoffensive ; et les trônes et la noblesse peuvent se trouver de nouveau en péril. J'avais consacré, fixé les limites raisonnables des droits des peuples, et les réclamations vagues, absolues et immodérées peuvent renaître. »

— « Mon retour et mon maintien sur le trone, mon adoption franche, cette fois, de la part des souverains, jugeaient définitivement la cause des rois et des peuples; tous les deux l'avaient gagnée : aujourd'hui, on la remet en question ; tous deux peuvent la perdre. On pouvait avoir tout fini, on peut avoir tout à reprendre; on a pu se garantir un calme long et assuré, commencer à jouir; et, au lieu de cela, il peut suffire d'une étincelle pour ramener une conflagration universelle! Pauvre et triste humanité! »

— « Mes batailles ne peuvent être jugées isolément : elles n'avaient point unité de lieu,

d'action, d'intention; elles n'étaient jamais qu'une partie de très-vastes combinaisons : elles ne devaient donc être jugées que par leur résultat. Celle de *Marengo*, si long-temps indécise, avait donné toute l'Italie; celle d'*Ulm* avait vu disparaître toute une armée; celle d'*Iéna* avait livré toute la monarchie prussienne; celle de *Friedland* avait ouvert l'empire russe; celle d'*Ekmülh* avait décidé de toute une guerre, etc., etc. »

— « Celle de la *Moskawa* était une de celles où l'on avait déployé le plus de mérite, et obtenu le moins de résultat. »

— « Celle de *Waterloo*, où tout avait manqué quand tout avait réussi, eût sauvé la France et réassis l'Europe, etc., etc. »

— « Le sort d'une bataille est le résultat d'un instant, d'une pensée : on s'approche avec des combinaisons diverses, on se mêle, on se bat un certain temps. Le moment décisif se présente, *une étincelle morale* prononce, et la plus petite réserve accomplit. »

— « On se fait une idée peu juste de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi, on trouve rarement des généraux empressés à donner bataille : ils pren-

nent bien leur position, s'établissent, méditent leurs combinaisons; mais là commencent leurs indécisions; et rien de plus difficile, et pourtant de plus précieux, que de savoir se décider. »

— « Qui pourrait mettre en parallèle mes succès d'Allemagne avec ceux des alliés en France? Les gens éclairés, réfléchis, l'histoire ne le feront point. »

— « Les alliés sont venus traînant toute l'Europe contre presque rien du tout. Ils présentaient 600 mille hommes en ligne, ils avaient une réserve égale. S'ils étaient battus, ils ne couraient aucun risque ; ils se repliaient. Moi, au contraire, en Allemagne, à 500 lieues au loin, j'étais à peine à force égale; je demeurais entouré de puissances et de peuples retenus seulement par la crainte; à chaque instant, au premier échec, ils pouvaient se déclarer; je triomphais au milieu des périls toujours renaissans: il me allait sans cesse autant d'adresse que de force. Qu'il me fallut un étrange caractère dans toutes ces entreprises, un étrange coup-d'œil, une étrange confiance dans mes combinaisons, désapprouvées par tous ceux, peut-être, qui m'environnaient! »

— « Quels actes les alliés opposeront-ils à de tels actes? Si je n'eusse vaincu à Auster-

litz, j'allais avoir toute la Prusse sur les bras. Si je n'eusse triomphé à Iéna, l'Autriche et l'Espagne se déclaraient sur mes derrières. Si je n'eusse battu à Wagram, qui ne fut pas une victoire aussi décisive, j'avais à craindre que la Russie ne m'abandonnât, que la Prusse ne se soulevât; et les Anglais étaient déjà devant Anvers. »

— « Toutefois, quelles ont été mes conditions après la victoire ?

» A Austerlitz, j'ai laissé la liberté à Alexandre que je pouvais faire mon prisonnier [1].

« Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison de Prusse que j'en avais abattue.

» Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autrichienne. »

— « Attribuera-t-on tout cela à de la simple magnanimité? Les gens forts et profonds auraient le droit de m'en blâmer. Aussi, sans repousser ce sentiment, qui ne m'est pas étranger, aspirais-je à de plus hautes pensées

[1] Depuis mon retour en Europe, on m'a assuré qu'il existait deux billets, au crayon, de l'empereur Alexandre, sollicitant anxieusement qu'on le laissât passer. Si cela est vrai, quelle vicissitude de fortune! Le vainqueur magnanime aurait péri dans les fers, au loin de l'Europe, privé de sa famille, et précisément au nom du vaincu qu'il avait si généreusement écouté!!!

(*Note de M. Las Cases.*)

encore. Je voulais préparer la fusion des grands intérêts européens, ainsi que j'avais opéré celle des partis au milieu de nous. J'ambitionnais d'arbitrer un jour la grande cause des peuples et des rois: il fallait donc me créer des titres auprès de ceux-ci, me rendre populaire au milieu d'eux. Il est vrai que ce ne pouvait être sans perdre auprès des autres, je le sentais bien; mais j'étais tout-puissant et peu timide: je m'inquiétais peu des murmures passagers des peuples, bien sûr que le résultat devait me les ramener infailliblement. »

— « Cependant, je fis une grande faute après Wagram, celle de ne pas abattre l'Autriche davantage. Elle demeurait trop forte pour notre sûreté: c'est elle qui nous a perdus. Le lendemain de la bataille, j'aurais dû faire connaître, par une proclamation, que je ne traiterais avec l'Autriche que sous la séparation préalable des trois couronnes d'Autriche, de Hongrie et de Bohême. Et le croira-t-on? Un prince de la maison d'Autriche m'a fait insinuer plusieurs fois de lui en faire passer une, ou même de le mettre sur le trône de sa maison, alléguant que ce ne serait qu'alors que cette puissance marcherait de bonne foi avec moi. Il offrait de me donner en espèce d'otage. ... . en outre de toutes les garanties imaginables. »

— « J'ai fait tout au monde pour accorder tous les partis : je les ai réunis dans les mêmes appartemens, les ai fait manger aux mêmes tables, fait boire dans les mêmes coupes. Leur union a été l'objet constant de mes soins : j'ai le droit d'exiger qu'on me seconde... »

— « Depuis que je suis à la tête du gouvernement, m'a-t-on jamais entendu demander ce qu'on était? ce qu'on avait été? ce qu'on avait dit, fait, écrit? Qu'on m'imite! »

— « On ne m'a jamais connu qu'une question, qu'un but unique: *Voulez-vous être bon Français avec moi!* et, sur l'affirmative, j'ai poussé chacun dans un défilé de granit sans issue à droite ou à gauche, obligé de marcher vers l'autre extrémité où je montrais, de la main, l'honneur, la gloire, la splendeur de la patrie. »

— « Si je n'eusse succombé, j'aurais changé la face du commerce, aussi bien que la route de l'industrie; j'avais naturalisé au milieu de nous le sucre et l'indigo; j'aurais naturalisé le coton et bien d'autres choses encore : on m'eût vu déplacer les colonies, si l'on se fût obstiné à ne pas nous en donner une portion. »

— « L'impulsion chez nous était immense; la prospérité, les progrès croissaient outre

mesure : et pourtant, les ministres anglais répandaient par toute l'Europe que nous étions misérables, et que nous retombions dans la barbarie. Aussi le vulgaire des alliés a-t-il été étrangement surpris à la vue de notre intérieur. »

— « Le progrès des lumières en France était gigantesque ; les idées partout se rectifiaient et s'étendaient, parce que nous nous efforcions de rendre la science populaire. Par exemple, on m'a dit que les anglais étaient très-forts sur la chimie ; et bien, je suis loin de prononcer de quel côté de l'eau se trouve le plus habile ou les plus habiles chimistes ; mais je maintiens que, dans la masse française, il y a dix et, peut-être, cent fois plus de connaissance chimique qu'en Angleterre ; parce que les diverses branches ndustrielles l'appliquent aujourd'hui à leur travail : et c'était là un des caractères de mon école. »

— « Si l'on m'en eût laissé le temps, bientôt il n'y aurait plus eu de métier en France, tous eussent été des arts, etc., etc. »

— « L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait ! que de bien nous pouvions nous faire !

— « Sous l'école de Pitt, nous avons désolé le monde, et pour quel résultat? L'Angleterre a imposé quinze cent millions à la France, et les a fait lever par des Cosaques: moi, je lui ai imposé sept milliards, et les ai fait lever de ses propres mains par son parlement; et aujourd'hui encore, même après la victoire, est-il bien certain qu'elle ne succombe pas tôt ou tard sous une telle charge? »

—« Avec l'école de Fox, nous nous serions entendus....., nous eussions accompli, maintenu l'émancipation des peuples, le règne des principes: il n'y eût eu en Europe qu'une seule flotte, une seule armée; nous aurions gouverné le monde, nous aurions fixé chez tous le repos et la prospérité ou par la force ou par la persuasion. . . . . »

— « Oui, encore une fois, que de mal nous avons fait! que de bien nous pouvions faire! »

— « On m'a reproché d'être sévère; mais, pour un roi, qu'est-ce que la popularité, la débonnaireté? Qui fut plus populaire, plus débonnaire que le malheureux Louis XVI? Pourtant quelle a été sa destinée? Il a péri! C'est qu'il faut servir dignement le peuple, et ne pas s'occuper de lui plaire. La belle manière de le gagner, c'est de lui faire du bien; rien n'est plus dangereux que de le flatter:

s'il n'a pas ensuite tout ce qu'il veut, il s'irrite, et pense qu'on lui a manqué de parole; et si alors on lui résiste, il hait d'autant plus qu'il se dit trompé. Le premier devoir du prince, sans doute, est de faire ce que veut le peuple; mais ce que veut le peuple n'est presque jamais ce qu'il dit : sa volonté, ses besoins doivent se trouver moins dans sa bouche que dans le cœur du prince. »

— « Tout système peut sans doute se soutenir, celui de la débonnaireté comme celui de la sévérité; chacun a ses avantages et ses inconvéniens : tout se balance dans ce bas monde. »

— « Si l'on me demande à quoi ont pu me servir mes expressions et mes formes sévères, je répondrai : à m'épargner de faire ce dont je menaçais. Quel mal, après tout, ai-je fait? Quel sang ai-je versé? Qui peut se vanter, dans les circoustances où je me suis trouvé, qu'il eût fait mieux? Quelle époque de l'histoire, semblable à mes difficultés, offre mes innocens résultats? Car, que me reproche-t-on? On a saisi les archives de mon administration, on est demeuré maître de mes papiers, qu'a-t-on eu à mettre au grand jour? Tous les souverains dans ma position, au milieu des factions, des troubles, des conspirations, ne sont-ils pas entourés de meurtres et d'exé-

cutions? On voit pourtant quel a été avec moi le calme subit de la France. »

— « On me tourmenta souvent au temps de ma puissance, pour que je fisse répondre aux libelles lancés contre moi; je m'y refusai toujours. A quoi m'eût servi qu'on m'eût défendu? On eût dit que j'avais payé; et cela ne m'eût que discrédité un peu davantage. Une victoire, un monument de plus: voilà la meilleure, la véritable réponse, disais-je constamment. Le mensonge passe, la vérité reste. Les gens sages, la postérité surtout ne jugent que sur des faits. Aussi, qu'est-il arrivé? Déjà le nuage se dissipe, la lumière perce, je gagne tous les jours; bientôt il n'y aura rien de piquant en Europe que de me rendre justice. »

— « Aujourd'hui, du reste, on ne saurait plus recommencer ces torts envers moi. La calomnie a épuisé tous ses venins sur ma personne: elle ne saurait plus me heurter; elle n'est plus pour moi que *le poison de Mithridate.* »

— « On m'a reproché de m'être laissé enivrer par mon alliance avec la maison d'Autriche; de m'être cru bien plus véritablement souverain après mon mariage; en un mot, de m'être cru, dès cet instant, Alexandre devenu le fils d'un Dieu! Mais tout cela était-il bien

juste? Ai-je donc prêté véritablement à de tels travers! Il m'arrivait une femme jeune, belle, agréable: ne m'était-il donc pas permis d'en témoigner quelque joie? Ne pouvais-je donc, sans encourir le blâme, lui consacrer quelques instans? Ne m'était-il donc pas permis, à moi aussi, de me livrer à quelques momens de bonheur? Eût-on donc voulu que, à la façon du prince de Galles, j'eusse maltraité ma femme dès la première nuit? ou bien encore, attendait-on que j'eusse fait voler sa tête, à la façon de ce sultan, pour échapper aux reproches de la multitude? Non, ma seule faute, dans cette alliance, a été vraiment d'y avoir apporté un cœur trop bourgeois.... J'avais si souvent répété que le cœur d'un homme d'État ne devait être que dans sa tête!... Malheureusement ici le mien était demeuré à sa place pour les sentimens de famille; et ce mariage m'a perdu, parce que je croyais surtout à la religion, à la piété, à la morale, à l'honneur de François. Je l'estimais essentiellement!.... Il m'a cruellement trompé!... Je veux bien qu'on l'ait trompé à son tour; aussi je le lui pardonne... Mais l'histoire l'épargnera-t-elle? »

— « Tout proclame l'existence d'un Dieu, c'est indubitable; mais, toutes nos religions sont évidemment les enfans des hommes :

pourquoi y en avait-il tant? pourquoi la nôtre n'avait-elle pas toujours existé? pourquoi était-elle exclusive? Que devenaient les hommes vertueux qui nous avaient devancés? pourquoi ces religions se décriaient-elles, se combattaient-elles, s'exterminaient-elles? pourquoi cela avait-il été de tous les temps, de tous les lieux? C'est que les hommes sont toujours les hommes, c'est que les prêtres ont toujours glissé partout la fraude et le mensonge. Dès que j'ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion : je m'en servais comme de base et de racine; elle était à mes yeux l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs. Et puis, l'inquiétude de l'homme est telle, qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là, que d'aller le chercher chez Cagliostro, chez Mlle Lenormand, chez toutes les diseuses de bonne aventure et les fripons. »

—« Sous l'empire et surtout après le mariage de Marie Louise, on fit tout au monde pour me porter, à la manière de nos rois, à aller en grande pompe communier à Notre-Dame; je m'y refusai tout-à-fait : je n'y croyais pas assez, pour que ce pût m'être bénéficiel, et j'y croyais trop encore pour m'exposer froidement à un sacrilége. »

— « Nul doute, encore, que mon espèce

d'incrédulité ne fût, en ma qualité d'empereur, un bienfait pour les peuples; et comment autrement aurais-je pu exercer une véritable tolérance? comment aurais-je pu favoriser avec égalité des sectes aussi contraires, si j'avais été dominé par une seule? comment aurais-je conservé l'indépendance de ma pensée et de mes mouvemens sous la suggestion d'un confesseur, qui m'eût gouverné par les craintes de l'enfer? Quel empire un méchant, le plus stupide des hommes, ne peut-il pas, à ce titre, exercer sur ceux qui gouvernent les nations? N'est-ce pas alors le moucheur de chandelles, qui, dans la coulisse, peut faire mouvoir à son gré l'hercule de l'opéra? Qui doute que les dernières années de Louis XIV n'eussent été bien différentes avec un autre confesseur? »

— « Ceux qui me connaissent savent le peu de soin que je prenais de ma conservation. Accoutumé, dès l'âge de dix-huit ans, aux boulets des batailles, et sachant toute l'inutilité de vouloir s'en préserver, je m'abandonnais à ma destinée. Depuis, lorsque je suis arrivé à la tête des affaires, j'ai dû me croire encore au milieu des batailles, dont les conspirations étaient les boulets : j'ai continué mon même calcul; je me suis abandonné à mon étoile, laissant à la police tout le soin

des précautions. J'ai été peut-être le seul souverain de l'Europe qui n'avais point de gardes-du-corps; on m'abordait sans avoir à traverser une salle des gardes; quand on avait franchi l'enceinte extérieure des sentinelles, on avait la circulation de tout mon palais. C'était un grand sujet d'étonnement pour Marie-Louise de me voir si peu de défense; elle me disait souvent que son père était bien mieux gardé, qu'il avait des armes autour de lui, etc. Pour moi, j'étais aux Tuileries comme ici à Sainte-Hélène, je ne sais seulement pas où est mon épée; la voyez-vous? »

— « Ce n'est pas que je n'aye couru de grands dangers; je compte trente et quelques conspirations à pièces authentiques, sans parler de celles qui sont demeurées inconnues : d'autres en inventent; moi, j'ai soigneusement caché toutes celles que j'ai pu. La crise a été bien forte pour mes jours, sur-tout depuis Marengo jusqu'à la tentative de Georges et l'affaire du duc d'Enghien. »

— « A présent que je suis hors de la question, que me voilà simple particulier, que je réfléchis en philosophe sur ce temps où j'avais à faire les œuvres de la Providence, sans néanmoins cesser d'être homme, je vois combien réellement le hasard entrait dans les destinées de ceux que je gouvernais; combien la faveur,

le crédit pouvaient être accidentels! L'intrigue est parfois si adroite, le mérite si gauche, ces extrêmes se touchent de si près, que mon atmosphère, avec la meilleure volonté du monde, devait être encore une véritable loterie. Et pouvais-je faire mieux? Péchais-je par mes intentions, par mes efforts? D'autres ont-ils mieux fait? C'est surtout par-là qu'il faut me juger. Le vice est donc dans la nature du poste, dans la force des choses, etc., etc. »

— « On ne doit pas prendre les hommes à leur visage; on ne les connaît bien qu'à l'essai. Que de figures j'ai eu à juger dans ma vie! que d'expériences j'ai eu à faire! que de dénonciations, que de rapports j'ai entendus! Aussi m'étais-je fait la loi constante de ne me laisser influencer jamais par les traits ni par les paroles. Néanmoins, il faut convenir que les traits fournissent parfois de bizarres rapprochemens! Par exemple, en considérant *notre Monseigneur* (le Gouverneur), qui ne trouve du *chat-tigre* dans ses traits? Autre exemple : J'avais quelqu'un en service intime auprès de moi; je l'aimais beaucoup, et j'ai été obligé de le chasser parce que je l'ai pris plusieurs fois la main dans le sac et qu'il volait trop imprudemment : eh bien! qu'on le regarde, on lui trouvera *un œil de pie* »

— « Si j'avais eu des jouissances, je me serais reposé; mais j'avais toujours le péril devant moi, et la victoire du jour n'était pas plus tôt oubliée, qu'il fallait m'occuper de l'obligation d'en remporter une nouvelle le lendemain. »

— « Le travail est mon élément; je suis né et construit pour le travail. J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai connu les limites de mes yeux; je n'ai jamais pu connaître celles de mon travail. »

— « Quelle jeunesse je laisse après moi! C'est pourtant mon ouvrage! Elle me vengera suffisamment par tout ce qu'elle vaudra. A l'œuvre il faudra bien après tout qu'on rende justice à l'ouvrier! et le travers d'esprit ou la mauvaise foi des déclamateurs tombera devant mes résultats. Si je n'eusse songé qu'à moi, à mon pouvoir, ainsi qu'ils l'ont dit et le répètent sans cesse; si j'eusse réellement eu un autre but que le règne de la raison, j'aurais cherché à étouffer les lumières *sous le boisseau;* au lieu de cela, on ne m'a vu occupé que de les produire au grand jour; et encore n'a-t-on pas fait pour ces enfans tout ce dont j'avais eu la pensée. Mon université, telle que je l'avais conçue, était un chef-d'œuvre dans ses combinaisons, et devait en être un dans ses résultats nationaux. Un méchant homme m'a

tout gâté; et cela avec mauvaise intention, et par calcul sans doute, etc., etc. »

— « J'ai la main heureuse : ceux sur qui je la pose sont propres à tout. »

— « On a attribué à la fortune mes plus grands actes, et on ne manquera pas d'imputer mes revers à mes fautes; mais si j'écris mes campagnes, on sera bien étonné de voir que, dans les deux cas et toujours, ma raison et mes facultés ne s'exercèrent qu'en conformité avec mes principes. »

— « Le bizarre de ma situation, c'est que, dans tout cela, je naviguais moi-même constamment au milieu des écueils. Chacun, jugeant d'après son échelle, attribuait à des affections, à de simples préjugés, à de la petitesse, ce qui, en moi, n'était pourtant que vues profondes, grandes conceptions et maximes d'état de la plus haute élévation : on eût dit que je ne régnais que sur des pygmées en intelligence. Je n'étais compris de personne; le parti national n'éprouvait que jalousie et ressentiment de ce qu'il me voyait faire en faveur des émigrés; et ceux-ci, de leur côté, se persuadaient que je ne cherchais qu'à me donner du lustre par leurs secours. Pauvres gens!.. »

— « Toutefois, en dépit de l'aveuglement et des préjugés réciproques, j'étais arrivé à mon but, et j'avais obtenu la satisfaction de

laisser tout calme dans le port, lorsque je me lançais, sur la haute mer, à la poursuite de mes grandes entreprises. »

— « Il faut avoir fait autant que moi pour connaître toute la difficulté de faire le bien ; il fallait parfois toute ma puissance pour pouvoir réussir. S'agissait-il de cheminées, de cloisons, d'ameublemens dans les palais impériaux pour quelques particuliers, on courait à pleines voiles ; mais s'agissait-il de prolonger le jardin des Tuileries, d'assainir quelques quartiers, de désobstruer quelques égouts, d'accomplir un bien public qui n'intéressât pas directement quelques particuliers ; il fallait tout mon caractère, écrire six, dix lettres par jour, et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que j'ai employé jusqu'à 30 millions en égouts, dont personne ne me tiendra jamais compte. J'ai abattu pour 17 millions de maisons en face des Tuileries pour former le Carrousel et découvrir le Louvre. Ce que j'ai fait est immense : ce que j'avais arrêté, ce que je projetais encore l'était bien davantage. »

— « Tous les Français m'ont aimé, depuis *Collot-d'Herbois*, s'il avait vécu, jusqu'au Prince de Condé ; seulement cela n'a pas été en même temps, mais par intervalle et à des époques différentes. J'étais le soleil qui parcourt l'écliptique en traversant l'équateur.

A mesure que j'arrivais dans le climat de chacun, toutes les espérances s'ouvraient: on me bénissait, on m'adorait; mais dès que j'en sortais, quand on ne me comprenait plus, venaient alors les sentimens contraires, etc. »

« On a dû plus d'une fois m'accuser de prodigalité, et j'ai la douleur de voir que cela n'a guère profité dans aucun. Certainement, il faut qu'il y ait eu fatalité de ma part, ou vice essentiel dans les personnes choisies. Quelle contrariété n'a pas dû être la mienne! car on ne saurait croire que tout cela fût pour ma vanité personnelle. Je n'étais pas d'humeur à donner le spectacle d'un roi d'Asie; je n'agissais ni par faiblesse, ni par caprices; tout en moi était calcul. Quelque tendresse que j'eusse pour les individus, je n'avais pas prétendu les gorger pour leurs beaux yeux; j'avais voulu fonder en eux de grandes familles, de vrais points de ralliement, en un mot, des drapeaux dans les grandes crises nationales. Les grands-officiers qui m'entouraient, tous mes ministres ont souvent reçu de moi, indépendamment de leurs énormes appointemens, des gratifications fréquentes, parfois des services complets d'argenterie, etc. Or, quelles étaient mes vues dans ces profusions? J'exigeais qu'ils tinssent maison, qu'ils donnassent de grands dîners, qu'ils eussent des bals bril-

lans; et pourquoi tout cela? Pour fondre les partis, cimenter les unions nouvelles, briser les vieilles aspérités, créer une société, des mœurs, leur donner une couleur. Si j'ai conçu souvent de grandes et bonnes pensées, elles allaient toujours avorter où je les déposais; car aucun de ces premiers personnages n'a jamais tenu de véritable maison. S'ils donnaient à dîner, ils s'invitaient entre eux; et, quand je me rendais à leurs bals fastueux, qu'y trouvais-je? toute ma cour des Tuileries; pas une figure nouvelle, pas un de ces blessés, de ces revêches boudant à l'écart, et qu'un peu de miel eût ramené au bercail. Ils ne savaient pas me comprendre, ou ne le voulaient pas: j'avais beau me fâcher, vouloir, ordonner; le tout n'en continuait pas moins: c'est que je ne pouvais être partout et toujours; ils le savaient bien, et pourtant j'ai passé pour avoir une main de fer. Que doit-ce donc être avec les débonnaires? »

— « Ah! que je crains d'avoir fait des injustices involontaires! Ce que c'est lorsqu'on est obligé de s'en rapporter au premier mot, et qu'on n'a pas un seul instant pour la vérification! Que je crains aussi d'avoir laissé bien des dettes de reconnaissance en arrière! Qu'on est malheureux quand on ne peut pas tout faire soi-même! »

— « Je n'ai jamais commis de crimes dans toute ma carrière politique, je pourrais l'affirmer à mon agonie. Je ne serais pas à Sainte-Hélène si j'eusse su commettre le crime. »

— « Malgré tous les libelles, je ne crains rien pour ma renommée. La postérité me rendra justice, la vérité sera connue, et l'on comparera le bien que j'ai fait avec les fautes que j'ai commises : je ne redoute pas le résultat de l'examen. Si j'eusse réussi, je serais mort avec la réputation du plus grand homme qui eût jamais existé. Dans l'état où en sont les choses, bien que j'ai échoué, je serai considéré comme un homme extraordinaire. Mon élévation est unique, parce qu'elle n'a été le résultat d'aucun crime. J'ai combattu dans cinquante batailles que j'ai presque toutes gagnées; j'ai tracé le plan, et fait mettre à exécution un code de lois qui fera passer mon nom à la postérité la plus reculée. De rien je suis devenu par moi-même le monarque le plus puissant du monde. L'Europe était à mes pieds, mon ambition était grande, je l'avoue; mais elle était froide et causée par les événemens et l'opinion des grandes masses. »

— « Que de fatalités se sont accumulées contre moi sur la fin de ma carrière! Mon malheureux mariage, les perfidies qui en ont été la suite; ce *chancre* de l'Espagne, sur le-

quel il n'y avait pas à revenir; cette *funeste* guerre de Russie, qui m'est arrivée par *malentendu*; cette effroyable rigueur des élémens qui a dévoré toute une armée....., et puis l'univers entier contre moi!.... N'est-ce pas encore une merveille que j'aie pu y résister aussi long-temps, et que j'aie été plus d'une fois à l'instant de tout surmonter et de sortir de ce chaos plus puissant que jamais?.... O destinée des hommes!....., ô sagesse! ô prévoyance humaine!.... »

— « Je demeurerai toujours, sans doute, le sujet, l'ornement de l'histoire et l'étoile des peuples civilisés. Les libelles de l'Angleterre ne peuvent rien contre moi; elle y a dépensé des millions; qu'ont-ils produit? La vérité perce les nuages, elle brille comme le soleil; comme lui elle est impérissable! »

— « Je ne me suis point livré à la Russie, elle m'eût bien reçu sans doute; je ne me suis point livré à l'Autriche, j'en aurais été également bien traité; mais je me suis livré librement et de mon choix à l'Angleterre, parce que je croyais à ses lois, à sa morale publique; je me suis cruellement trompé! »

— « A quel infâme traitement ils nous ont réservés! Ce sont les angoisses de la mort! A l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage, les supplices prolongés! Si je leur étais

si nuisible, que ne se défaisaient-ils de moi? Quelques balles dans le cœur ou dans la tête eussent suffi; il y eût eu du moins quelque énergie dans ce crime! Si ce n'était vous-autres et vos femmes [1], surtout, je ne voudrais recevoir ici que la ration de simple soldat. Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi ce caractère sacré de la souveraineté! Ne voyent-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène! Je suis entré vainqueur dans leurs capitales; si j'y eusse apporté les mêmes sentimens, que seraient-ils devenus? Ils m'ont tous appelé leur frère, et je l'étais devenu par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de leur politique et de leur sang. Croient-ils donc le bon sens des peuples insensible à leur morale? et qu'en attendent-ils? Toutefois, faites vos plaintes, Messieurs, que l'Europe les connaisse et s'en indigne! les miennes sont au-dessous de ma dignité et de mon caractère. J'ordonne, ou je me tais.

NARBONNE (le comte LOUIS DE).

« De tous les ambassadeurs que j'aie jamais employés, Narbonne était celui qui avait le plus de mérite à mes yeux; il joignait à

[1] Napoléon s'adressait à messieurs et mesdames Montholon et Bertrand, etc. (*Note de M. Las Cases.*)

beaucoup d'esprit naturel de la droiture et de l'équité dans le caractère. Pendant tout le temps qu'il fut à Vienne, la France ne fut jamais dupe de Metternich, comme elle l'avait été par le passé; il pénétra, dans l'espace de quelques jours, les projets du ministre.»

— « M. de Narbonne était le seul qui eût bien mérité le titre d'ambassadeur, et rempli vraiment cette fonction; et cela par l'avantage personnel non-seulement de son esprit, mais bien plus encore par celui de ses mœurs d'autrefois, de ses manières, de son nom. »

— « Jusqu'à son ambassade, nous avions été dupes de l'Autriche. En moins de quinze jours, M. de Narbonne eut tout pénétré, et M. de Metternich se trouva fort gêné de cette nomination. Toutefois, les succès même de M. de Narbonne m'ont perdu, peut-être; ses talens m'ont été du moins bien plus nuisibles qu'utiles: l'Autriche, se croyant devinée, jeta le masque et précipita ses mesures. Avec moins de pénétration de notre part, elle eût mis plus de réserve, plus de lenteur; elle eût prolongé quelque temps encore ses indécisions naturelles; et, durant ce temps, d'autres chances pouvaient s'élever. »

NECKER (Jacques).

« M. Necker avait déjà vivement déplu lors

de la campagne de Marengo : à mon passage, j'avais voulu le voir, et n'avais trouvé qu'un lourd régent de collége, bien boursoufflé. Peu de temps après, et dans l'espoir sans doute de reparaître avec mon secours sur la scène du monde, il publia une brochure dans laquelle il prouvait que la France ne pouvait plus être république ni monarchie. Il appelait, dans cet ouvrage, le premier consul *l'homme nécessaire*, etc. Lebrun lui répondit par une lettre en quatre pages, dans un beau style, et d'une façon très-mordante : il lui demandait s'il n'avait pas fait assez de mal à la France, et s'il ne se lassait pas, après son épreuve de la constituante, de prétendre à la régenter de nouveau. »

NEY (Michel), maréchal.

« Il était impossible à Murat et à Ney de n'être pas braves ; mais on n'avait pas moins de tête qu'eux ; le premier surtout. »

— « Ney ne s'est jamais permis un langage hautain en ma présence ; au contraire, il était toujours très-soumis, quoiqu'il se livrât, en mon absence, à des excès de violence, comme un homme sans éducation. S'il se fût permis un langage inconvenant à Fontainebleau, les troupes l'eussent déchiré en pièces. »

— « Quant à la proclamation que Ney a

prétendu avoir reçue de moi (en 1815) c'est une fausseté. J'aurais supprimé cette proclamation si cela eût été en mon pouvoir, car elle était indigne de moi: Ney manquait d'éducation; il n'aurait pas dû la publier, ou, du moins, il aurait dû agir différemment qu'il n'a fait; car, quand il promit au roi de m'amener dans une cage de fer, il parlait dans la sincérité de son cœur, et ses intentions étaient conformes à ses discours; il y persista pendant deux jours, après quoi il se joignit à moi. Il aurait dû faire comme Oudinot, qui demanda à ses troupes s'il pouvait compter sur leur fidélité: elles lui répondirent unanimement: « Non; nous ne voulons pas nous battre contre Napoléon. »

— « A Waterloo, Ney était tout hors de lui; on pouvait lire sur son front, pêle-mêle, les remords de Fontainebleau et ceux de Lons-le-Saunier. »

— « La défense politique de Ney semblait toute tracée: il avait été entraîné par un mouvement général, qui lui avait paru la volonté et le bien de la patrie; il y avait obéi sans préméditation, sans trahison. Des revers avaient suivi; il se trouvait traduit devant un tribunal; il ne lui restait plus rien à répondre sur ce grand événement. Quant à la défense de sa vie, il n'avait rien à répondre en-

core, si ce n'est qu'il était à l'abri derrière une capitulation sacrée, qui garantisait à chacun le silence et l'oubli sur tous les actes, sur toutes les opinions politiques. Si, dans ce système, il succombait, ce serait du moins à la face des peuples, en violation des lois les plus saintes; laissant le souvenir d'un grand caractère, emportant l'intérêt des âmes généreuses, et couvrant ses bourreaux de réprobation et d'infamie. Mais ce zèle était, peut-être, au-dessus de ses forces morales. Ney fut le plus brave des hommes : là se bornaient toutes ses facultés »

— « Il est certain que Ney quitta Paris tout au roi; qu'il n'a tourné qu'en voyant tout perdu. Si, alors, il s'est montré ardent en sens contraire, c'est qu'il sentait qu'il avait beaucoup à se faire pardonner. »

— « La situation de Ney était comparable à celle de Turenne. Ney pouvait être défendu : Turenne était injusticiable; et pourtant Turenne fut pardonné, honoré, et Ney allait probablement périr. En 1649, Turenne commandait l'armée du roi. Malgré qu'il eût prêté serment de fidélité, il corrompit son armée, se déclara pour la fronde, et marcha sur Paris. Mais, dès qu'il fut reconnu coupable de *haute trahison*, son armée repentante l'abandonna; et Turenne, poursuivi, se réfugia

auprès du prince de Hesse, pour échapper à la justice.

« Ney, au contraire, fut entraîné par le vœu, par les clameurs unanimes de son armée. Si sa conduite, au 20 mars, n'est pas honorable, elle est du moins explicable et, sous quelques rapports, excusable. »

NOVERRAZ, suisse, valet-de-chambre de Napoléon à Sainte-Hélène.

» Un jour que je me plaignais des procédés de l'amiral Cockburn, Noverraz; m'ayant entendu dire que je ne voulais plus voir ce gouverneur, se crut obligé de lui fermer la porte au nez. »

— « Il n'y aurait pourtant pas à se jouer avec ce bon suisse. Si j'avais eu le malheur de dire qu'il fallût se défaire du gouverneur, il eût été homme à le tuer. »

P.

PAUL Ier. (Petrowistz).

« Le ministère anglais avait promis Malte à Paul Ier., dès qu'on s'en serait emparé: aussi s'empressa-t-il de s'en faire nommer grand-maître. Malte rendue, les ministres anglais nièrent la lui avoir promise. On assure qu'à la lecture de ce honteux mensonge, Paul se montra si indigné, qu'en plein conseil, saisissant la dépêche, il la perça de son épée, ordonnant qu'on la renvoyât en cet état pour toute réponse. Si c'est là une folie, il faut convenir que c'est celle d'une belle âme : c'est l'indignation de la vertu, qui, jusques-là, n'a pu soupçonner une telle bassesse. J'avais deviné la trempe du caractère de Paul; aussi, lorsque les Anglais refusèrent de comprendre dans un échange les prisonniers Russes faits en Hollande, je saisis l'occasion aux cheveux : je fis réunir ces Russes, je les habillai et les lui renvoyai pour rien. Dès-lors, ce cœur généreux fut tout à moi; et comme je n'avais aucun intérêt opposé à la Russie, que je n'aurais jamais parlé que justice et procédés, nul doute que je n'eusse disposé désormais du

cabinet de Saint-Pétersbourg. Nos ennemis sentirent le danger; et l'on a voulu que cette bienvaillence de Paul lui ait été funeste: cela pourrait bien être; car il est des cabinets pour qui rien n'est sacré. »

PICHEGRU (CHARLES).

« Pichegru était répétiteur à Brienne, et m'apprit les mathématiques, lorsque je n'avais que dix ans. Je possédais cette science au haut degré. Comme général, Pichegru était un homme d'un talent peu ordinaire, infiniment supérieur à Moreau, bien qu'il n'eût fait rien de véritablement remarquable; le succès des campagnes de Hollande étant, en grande partie, la conséquence de la bataille de Fleurus. »

—« Pichegru, auquel on parle d'élever une statue, fut pourtant coupable des plus grands crimes que l'on connaisse: c'est un général qui s'est fait battre exprès, qui a fait tuer ses soldats, de connivence avec l'ennemi!...... »

— « En 1803, à l'époque de la fameuse conspiration, Pichegru fut victime de la plus infame trahison: c'est vraiment la dégradation de l'humanité; il fut vendu par son ami intime, qui vint offrir de le livrer pour cent mille écus. La nuit venue, l'infidèle ami conduisit les agens de la police à la porte de Pi-

*

chegru, leur détailla les formes de sa chambre, ses moyens de défense. Pichegru avait des pistolets sur sa table de nuit; la lumière était allumée; il dormait. On ouvrit doucement la porte avec de fausses clefs que l'*ami* avait fait faire exprès. On renversa la table de nuit; la lumière s'éteignit, et l'on se colleta avec Pichegru, réveillé en sursaut. Il était très-fort; il fallut le lier et le transporter nu; il rugissait comme un taureau. »

— « Quant à l'inculpation relative à la mort de Pichegru, qu'on a juré avoir été étranglé, il serait honteux de chercher à m'en défendre. Que pouvais-je y gagner? Un homme de mon caractère n'agit pas sans de grands motifs. M'a-t-on jamais vu verser le sang par caprice?..... Ceux qui me connaissent, savent que mon organisation est étrangère au crime.... Tout bonnement, Pichegru se vit dans une situation sans ressource: son âme forte ne put envisager l'infamie du supplice; il désespéra de ma clémence ou il la dédaigna, et il se donna la mort. »

PIE VII (Grégoire-Barnabé), pape.

« Quelques temps avant mon couronnement, le pape voulut me voir, et tint à se rendre lui-même chez moi. Il avait fait bien des concessions. Il était venu à Paris me cou-

ronner ; il consentait à ne pas me poser la couronne ; il me dispensait de communier en public avant la cérémonie: il avait donc, selon lui, bien des récompenses à attendre en retour; aussi avait-il rêvé la Romagne, les légations, et il commençait à soupçonner qu'il faudrait renoncer à tout cela. Il se rabattit alors sur une bien petite grâce, seulement à voir signer un titre ancien, un chiffon bien usé, qu'il tenait de Louis XIV. — Faites-moi ce plaisir, disait-il; au fond cela ne signifie rien. — Volontiers, très-cher père, et la chose est faite si elle est faisable. — Or, c'était une déclaration dans laquelle Louis XIV, sur la fin de ses jours, séduit par madame de Maintenon, ou gagné par ses confesseurs, désapprouvait les fameux articles de 1682, bases des libertés de l'église gallicane. Je lui répondis malignement qu'il n'avait pour son compte aucune objection personnelle; mais qu'il fallait, toutefois, pour la règle, qu'il en parlât à ses évêques; sur quoi le pape se tuait de répéter que cela n'était nullement nécessaire, que cela ne méritait pas tant de bruit. — Je ne montrerai jamais cette signature, disait-il, pas plus qu'on n'a montré celle de Louis XIV. — Mais si cela ne signifie rien, repris-je, à quoi bon ma signature? et si cela peut signifier quelque chose,

il faut bien décemment que je consulte mes docteurs. »

— « Dans sa charité chrétienne, car c'est véritablement un bon, doux et brave homme, il n'a jamais désespéré de me tenir pénitent à son tribunal; il en a laissé souvent échapper l'espoir et la pensée. Nous en causions quelquefois gaîment et de bonne amitié. — Vous y viendrez tôt ou tard, me disait-il avec une innocente douceur: je vous y tiendrai, ou d'autres si ce n'est pas moi, et vous verrez alors quel contentement, quelle satisfaction pour vous-même, etc. »

En attendant, mon influence sur lui était telle, que je lui arrachai, par la seule force de ma conversation privée, ce fameux concordat de Fontainebleau, dans lequel il a renoncé à la souveraineté temporelle, acte pour lequel il a fait voir depuis qu'il redoutait le jugement de la postérité, ou plutôt la réprobation de ses successeurs. Il n'eut pas plutôt signé, qu'il s'en repentit. Il devait, le lendemain, dîner en public avec moi; mais, dans la nuit, il fut ou feignit d'être malade. C'est qu'immédiatement après que je l'eus quitté, il retomba dans les mains de ses conseillers habituels, qui lui firent un épouvantail de ce qu'il venait d'arrêter. Si nous eussions été laissés seuls, j'en eusse fait ce que j'eusse

voulu; j'aurais gouverné alors le monde religieux avec la même facilité que je gouvernais le monde politique. C'était vraiment un agneau, tout-à-fait un bon homme, un véritable homme de bien que j'estime, que j'aime beaucoup, et qui, de son côté, me le rend un peu, j'en suis sûr. Vous ne le verrez pas trop se plaindre de moi, ni porter surtout aucune accusation directe et personnelle, non plus que les autres souverains; peut-être des déclamations vagues et banales d'ambition et de mauvaise foi, mais rien de positif et de direct; parce que les hommes d'État savent bien que, l'heure des libelles passée, on ne saurait se permettre d'accusation publique, sans des preuves à l'appui, et ils n'auraient rien à produire en ce genre. Telle sera l'histoire: il n'y aura de contraires, au plus, que quelques mauvais chroniqueurs, assez bornés pour avoir pris des radotages de coterie ou des intrigues pour des faits authentiques, ou bien encore les mémorialistes, qui, trompés par les erreurs du moment, seront morts avant d'avoir pu se redresser, etc., etc.

— « Quand on connaîtra la vérité de mes querelles avec le pape, on s'étonnera de tout ce qu'il fit souffrir à ma patience; car on sait que je n'étais pas endurant. Lorsqu'il me quitta après mon couronnement, il partit avec

le secret dépit de n'avoir pas obtenu de moi les récompenses qu'il croyait avoir méritées ; mais, quelque reconnaissance que je lui eusse portée d'ailleurs, je ne pouvais, après tout, trafiquer des intérêts de l'Empire, pour l'acquit de mes propres sentimens; et puis, j'étais trop fier pour sembler avoir acheté ses complaisances. A peine eut-il le pied sur le sol italien, que les intrigans, les brouillons, les ennemis de la France profitèrent de ses dispositions pour s'en saisir; et, dès cet instant, tout fut hostile de sa part : ce n'était plus le doux, le paisible Chiaramonti, ce digne évêque d'Imola, qui s'était proclamé de si bonne heure digne des lumières de son siècle; sa signature n'était plus apposée qu'à la suite d'actes tenant bien plus des Grégoire et des Boniface, que de lui. Rome devint le foyer de tous les complots tramés contre nous. J'essayai vainement de le ramener par la raison : il ne m'était plus possible d'arriver à ses sentimens. Les torts devinrent si graves, les insultes si patentes, qu'il me fallut bien agir à mon tour. Je me saisis donc de ses forteresses, je m'emparai de quelques provinces, je finis même par occuper Rome, tout en lui déclarant et en observant strictement qu'il demeurait sacré pour moi dans ses attributions spirituelles : ce qui était loin de faire son compte. Cependant il

se présenta une crise; on crut que la fortune m'abandonnait à Essling, et aussitôt on fut prêt à Rome pour soulever la population de cette grande capitale. L'officier qui y commandait ne crut pouvoir échapper au danger, qu'en se défaisant du pape, qu'il mit en route pour la France. Un tel événement s'était opéré sans ordre, et même il me contrariait fort. J'expédiai donc sur-le-champ pour qu'on fît demeurer le pape où on le rencontrerait, et on l'établit à Savonne, où on l'entoura de soins et d'égards; je voulais bien me faire craindre, mais non le maltraiter; le soumettre, mais non l'avilir: j'avais bien d'autres vues! Ce déplacement ne fit qu'accroître le ressentiment et les intrigues. Jusque-là, la querelle n'avait été que temporelle; les meneurs du pape, dans l'espoir de relever leurs affaires, la compliquèrent de tout le spirituel. Alors, il me fallut combattre aussi sur ce point: j'eus mon conseil de conscience, mes conciles, et j'investis mes cours impériales de l'appel comme d'abus; car mes soldats ne pouvaient plus rien à tout ceci: il me fallait bien combattre le pape avec ses propres armes. A ses érudits, à ses ergoteurs, à ses légistes, à ses scribes, je devais opposer les miens. »

— « Il y eut une trame anglaise pour l'enlever de Savonne. Elle me servait; je le fis

transporter à Fontainebleau ; mais là devaient être le terme de ses misères et la régénération de sa splendeur. Toutes mes grandes vues s'étaient accomplies sous le déguisement et le mystère ; j'avais amené les choses au point que le développement en était infaillible, sans nul effort, et tout naturel. Aussi, voit-on le pape le consacrer dans le fameux concordat de Fontainebleau, en dépit même de mes revers de Moscow. Qu'eût-ce donc été si je fusse revenu victorieux et triomphant ! J'avais donc obtenu la séparation tant désirable du spirituel d'avec le temporel, qui est si préjudiciable à sa sainteté; et dont le mélange porte le trouble dans la société au nom et par les mains mêmes de celui qui doit en être le centre d'harmonie; et, dès-lors, j'allais relever le pape outre mesure, l'entourer de pompes et d'hommages; je l'eusse amené à ne plus regretter son temporel, j'en aurais fait une idole; il fut demeuré près de moi ; Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, et j'aurais dirigé le monde religieux et le monde politique : c'était un moyen de plus de resserrer toutes les parties fédératives de l'Empire, et de contenir en paix tout ce qui demeurait en dehors. J'aurais eu mes sessions religieuses comme mes sessions législatives ; mes conciles eussent été la représentation de la chrétienté,

les papes n'en eussent été que les présidens; j'eusse ouvert et clos ces assemblées, approuvé et publié leurs décisions, comme l'avaient fait Constantin et Charlemagne; et, si cette suprématie avait échappé aux empereurs, c'est qu'ils ont fait la faute de laisser résider loin d'eux les chefs spirituels, qui ont profité de la faiblesse des princes, ou de la crise des événemens, pour s'en affranchir, et les soumettre à leur tour. »

— « Mais, pour en arriver là, j'avais dû manœuvrer avec beaucoup d'adresse, déguiser surtout ma véritable pensée, et donner tout-à-fait le change à l'opinion, présenter à la pâture publique des petites vulgaires, afin de lui mieux dérober l'importance et la profondeur du but secret. Aussi, était-ce avec une espèce de satisfaction que je me voyais accuser de barbarie envers le pape, de tyrannie en matière religieuse. Les étrangers surtout me servaient à gré, en remplissant leurs mauvais libelles de ma mesquine ambition, qui, selon eux, avait eu besoin de dévorer le misérable patrimoine de saint-Pierre, etc., etc. Mais je savais bien qu'au résultat on me reviendrait au-dedans, et qu'au dehors on ne serait plus à même d'y remédier. Que n'eût-on pas fait pour le prévenir, si on l'eût deviné à temps; car, quel empire désormais sur tous les pays

catholiques, et quelle influence sur ceux mêmes qui ne le sont pas, à l'aide des membres de cette religion qui s'y trouvent répandus ! »

PITT (William).

« M. Pitt a été le maître de toute la politique européénne; il a tenu dans ses mains le sort moral des peuples; il en a mal usé. Il a incendié l'univers, et s'inscrira dans l'histoire, à la manière d'Erostrate, parmi des flammes, des regrets et des larmes!..... D'abord, les premières étincelles de notre révolution; puis, toutes les résistances au vœu national; enfin tous les crimes horribles qui en furent la conséquence, sont son ouvrage. Cette conflagration universelle de vingt-cinq ans; ces nombreuses coalitions qui l'ont entretenue; le bouleversement, la dévastation de l'Europe; les flots de sang des peuples, qui en ont été la suite; la dette effroyable de l'Angleterre, qui a payé toutès ces choses; le système pestilentiel des emprunts sous lesquels les peuples demeurent courbés; le malaise universel d'aujourd'hui: tout cela est de sa façon. La postérité le reconnaîtra; elle le signalera comme un vrai fléau. Cet homme, tant vanté de son temps, ne sera plus, un jour, que le génie du mal; non que je le tienne

pour atroce, ni même que je doute qu'il ne fût convaincu qu'il faisait le bien : la Saint-Barthélemi a bien eu ses persuadés ; les papes et les cardinaux en ont chanté un *Te Deum*; et, parmi toutes ces bonnes gens, il s'en trouvait bien, sans doute, quelques-uns de bonne foi. Voilà les hommes, leur raison, leurs jugemens! Mais, ce que la postérité reprochera à M. Pitt, ce sera la hideuse école qu'il a laissée après lui, le machiavélisme insolent de celle-ci, son immoralité profonde, son froid égoïsme, son mépris pour le sort des hommes ou la justice des choses. Quoi qu'il en soit, par admiration réelle, pure reconnaissance, ou même encore simple instinct et seule sympathie, M. Pitt a été et demeure l'homme de l'aristocratie européenne : c'est qu'en effet il y a eu en lui du *Sylla ;* c'est son système qui a ménagé l'asservissement de la cause populaire, et le triomphe des patriciens. »

PONIATOWSKI (Joseph).

« Le vrai roi de Pologne, c'était Poniatowski : il en réunissait tous les titres, et en avait tous les talens. »

POZZO di BORGO (Charles-André), ambassadeur de Russie.

« Pozzo di Borgo était député du corps

législatif pendant la révolution : c'est un homme de talent, un politique adroit qui connait bien la France ; c'est lui qui a conseillé à l'Empereur Alexandre de marcher sur Paris, bien que Napoléon se fût jeté sur ses derrières, et qui, en cela, a décidé par ce seul fait, des destinées de la France, de celles de la civilisation européenne, de la face et du sort du monde ; il était devenu très-influent sur le cabinet russe. . . . . . . »

PRADT (l'abbé DOMINIQUE DUFOUR DE), archevêque de Malines.

« *Ambassade de Varsovie.* — C'est un bien méchant ouvrage contre moi, un véritable libelle, dans lequel il m'accable de torts, d'injures, de calomnies ; mais, soit que j'aie été bien disposé, soit qu'il n'y ait, comme on dit, que la vérité qui blesse, il n'a fait que me faire rire ; il m'a vraiment amusé. »

— « Dans la première page, il se donne pour le seul homme qui m'ait arrêté dans ma course ; dans la dernière, il laisse voir qu'à mon passage, au retour de Moscow, je le chassai de son ambassade, ce qui est vrai ; et c'est ce que son amour-propre cherche à défigurer ou à venger : voilà tout l'ouvrage. »

— « L'abbé de Pradt n'avait rempli à Varsovie aucun des buts que l'on se proposait ; il

avait, au contraire, fait beaucoup de mal. Les bruits contre lui étaient accourus en foule au-devant de moi. Les auditeurs de son ambassade, les jeunes mêmes avaient été choqués de sa tenue, et furent surtout jusqu'à l'accuser d'intelligence avec l'ennemi : ce que je fus loin de croire. »

PUYSÉGUR.

« J'entrepris un jour, à une de mes audiences publiques, le charlatan Puységur sur sa *Somnambule*. Il voulut le prendre très-haut; je le terrassai par ces seuls mots : Si elle est si savante, qu'elle nous dise quelque chose de neuf. Dans 200 ans, les hommes auront fait bien des progrès : qu'elle en spécifie un seul; qu'elle dise ce que je ferai dans huit jours; qu'elle fasse connaître les numéros qui sortiront demain à la loterie, etc., etc. »

R.

RÉCAMIER (Mme), épouse du fameux banquier de ce nom.

« La bonne réputation de la belle madame Récamier a eu le rare privilége de traverser sans injure nos temps difficiles. L'empire de ses charmes sur un prince de Prusse n'était point équivoque : ce prince les élevait à un si haut prix, que ses lettres, interceptées par la police, ne renfermaient rien moins que des offres ou des promesses de mariage. Soit préjugé catholique contre le divorce, soit générosité naturelle, madame Récamier se refusa constamment à cette élévation inattendue. Elle s'était héroïquement dévouée à madame de Staël en s'exilant avec son amie. »

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY (Mme).

« Ah ! pauvre femme, m'écriai-je, en apprenant combien madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély avait montré d'attachement pour moi, durant mon séjour à l'île d'Elbe ! pauvre femme ! et moi qui l'avais pourtant si maltraitée ! Eh bien ! voilà qui paie du

moins pour les renégats que j'avais tant comblés !....

REWBEL, membre du Directoire.

« *Rewbél*, natif d'Alsace, était un des meilleurs avocats de Colmar; il avait de l'esprit, de cet esprit qui caractérise un bon praticien; il influa presque toujours les délibérations, prenait facilement des préjugés, croyait peu à la vertu, était d'un patriotisme assez exalté. C'est un problême que de savoir s'il s'est enrichi au directoire : il était environné de fournisseurs, il est vrai; mais par la tournure de son esprit, il serait possible qu'il se fût plu seulement dans la conversation d'hommes actifs et entreprenans, et qu'il eût joui de leurs flatteries sans leur faire payer les complaisances qu'il avait pour eux. Il avait une haine particulière contre le système germanique. Il a montré de l'énergie dans les assemblées, soit avant ou après sa magistrature: il aimait à travailler et à agir. Il avait été membre de la constituante et de la convention: celle-ci le nomma commissaire à Mayence, où il montra peu de caractère et nul talent militaire. Il contribua à la reddition de la place qui pouvait encore se défendre. Il avait, comme les praticiens, un préjugé d'état contre les militaires. . . . »

REYNIER (Jean-louis-Ébenezel).

« Le général Reynier avait plus d'habitude de la guerre que le général Menou ; mais il manquait de la première qualité d'un chef : bon pour occuper le deuxième rang, il paraissait impropre au premier. Il était d'un caractère silencieux, aimant la solitude : ne sachant pas électriser, dominer, conduire les hommes. »

ROBESPIERRE (Maximilien-Isidore).

« Robespierre, bien que ce fut un monstre altéré de sang, n'était pas aussi méchant que Collot-d'Herbois, Billaud-de-Varennes, Hébert, Fouquier-Tainville et tant d'autres. Sur la fin, Robespierre avait voulu être plus modéré, et, quelque temps avant sa mort, il avait effectivement dit qu'il était las des exécutions, et qu'il conseillait de revenir à un autre système. Lorsque l'exécrable Hébert accusa la Reine de *contrarier la nature*, Robespierre proposa de le dénoncer comme ayant fait une accusation aussi calomnieuse et aussi peu fondée, et qui n'avait pour objet que de provoquer le peuple à un soulèvement en faveur de cette princesse, en excitant son intérêt. »

— « Bien loin d'être athée, comme on l'a dit, Robespierre soutint publiquement, contre l'avis de plusieurs de ses collègues, *l'existence*

d'un Être suprême. Il ne croyait pas non plus qu'il fût nécessaire d'exterminer tous les prêtres et les nobles, pour consolider la liberté en France, comme le prétendaient tant de révolutionnaires, Marat, par exemple, qui ne demandait pas moins de six-cent mille têtes. Robespierre voulait qu'on mît le Roi hors la loi, et non qu'on procédât à la ridicule moquerie de le juger : c'était un fanatique, un monstre; mais il était incorruptible et incapable de voter ou de causer la mort de qui que ce fût, par inimitié personnelle ou par le désir de s'enrichir. Il était un enthousiaste, mais croyait agir selon la justice, et il ne laissa pas un sou après sa mort. Sous quelques rapports, on peut dire que Robespierre était un honnête homme. On lui imputa tous les crimes commis par Hébert, Chaumette, Collot-d'Herbois et d'autres. Marat, Billaud-de-Varennes, Fouché, Hébert et plusieurs autres étaient infiniment plus féroces que lui. »

ROCHEFOUCAULT (Mlle de la).

« Un instant je m'étais fixé sur elle pour la donner en mariage à Ferdinand VII, Roi d'Espagne; mais il me fallait quelqu'un qui me fût vraiment attaché, une femme qui fût vraiment française, qui eût de la tête, des talens; et je ne trouvais pas tout cela. »

ROQUELAURE (Jean armand de), archevêque.

« Le bon archevêque Roquelaure m'affectionnait sincèrement. »

S.

SALM (Princesse de).

« La princesse de Salm était extrêmement belle et spirituelle; mais, quant à la vertu et aux autres bonnes qualités, elle était bien au-dessous de sa sœur. Elle aurait fait une charmante maîtresse, mais pas une reine. »

SAINT-HILAIRE (Leblond, comte de).

« Saint-Hilaire était général à Castiglione, en 1796; il se faisait remarquer par son caractère chevaleresque; il était aimable et bon camarade, bon frère, bon parent; il était couvert de blessures. On l'appelait le chevalier sans peur et sans reproches, faisant allusion à Bayard. »

SAINT-MARSAN (le marquis de).

« Le comte de Saint-Marsan, d'une des meilleures familles du Piémont, avait vingt-cinq à trente ans à l'époque de la guerre d'Italie : homme froid, doux, éclairé, il ne se laissait dominer par aucun préjugé, voyait, par conséquent, les choses telles qu'elles étaient. Il était personnellement prévenu

contre la politique autrichienne, sentiment qu'il tenait de ses ancêtres et de sa propre expérience. »

SARRAZIN (Jean), le général.

« C'est un fou, un écervelé; cependant, il se laisse lire, il amuse, il coupe, tranche, juge et prononce sur les hommes et sur les choses. Il a désérté du camp de Boulogne, emportant tous mes secrets aux Anglais : cela pouvait avoir des suites fort graves. S.... n était général, son acte fut hideux, irrémissible; mais pourtant, regardez comme en révolution un homme peut être mauvais sujet, dévergondé, éhonté! Je l'ai trouvé à mon retour de l'île d'Elbe : il m'attendait de pied ferme; il m'écrivait une longue lettre dans laquelle il pactisait avec moi. Les Anglais étaient des misérables, écrivait-il; il avait été long-temps au milieu d'eux, il avait été maltraité, il connaissait leurs ressources, leurs moyens; il m'allait être fort utile. Il savait que j'étais trop magnanime, trop grand, pour me souvenir encore des torts qu'il avait pu avoir, etc. Je le fis arrêter; et comme il avait été déjà jugé, et condamné, je suis encore à savoir pourquoi on ne l'a pas fusillé; il faut qu'on n'en ait pas eu le temps, ou qu'il ait été oublié : c'était un châtiment que réclamait la patrie : il ne

saurait y avoir de transaction ni d'indulgence pour le général qui a l'infamie de se prostituer à l'étranger. »

SAVARY (ANNE-JEANNE-MARIE-RENÉ), duc de Rovigo.

« Savary n'est pas un méchant homme; au contraire, Savary a un excellent cœur, et c'est un brave soldat. Il m'aime avec toute l'affection d'un père. »

SCHŒRER (BARTHÉLEMY-LOUIS-JOSEPH), général, puis ministre de la guerre.

Dilapidateur ignorant, digne de tous les blâmes. »

— « On reprochait à Schœrer, commandant l'armée d'Italie, de ne pas avoir su profiter de la bataille de Loano; depuis, on était peu satisfait de sa conduite. »

SCHWARTZEMBERG (LE PRINCE DE).

« Il n'est pas capable de commander six mille hommes.

SERRURIER (le comte), maréchal.

« Serrurier, né dans le département de l'Aisne, était major d'infanterie au commencement de la révolution; il avait conservé toutes les formes et la rigidité d'un major : il

était fort sévère sur la discipline, et passait pour aristocrate : ce qui lui a fait courir bien des dangers au milieu des camps, surtout dans les premières années. Il a gagné la bataille de Mondovi et pris Mantoue. Il a eu l'honneur de voir défiler devant lui le maréchal Wurmser. Il était brave, intrépide de sa personne, mais peu heureux. Il avait moins d'élan que les deux autres (Masséna et Augerau); mais il les dépassait par la moralité de son caractère, la sagesse de ses opinions politiques, et la sûreté de son commerce. Il eut l'honorable mission de porter au directoire les drapeaux pris au prince Charles. Il a depuis été fait maréchal de France, gouverneur des Invalides, et sénateur. »

— « Serrurier avait conservé toutes les formes et toute la sévérité d'un major d'infanterie : c'était un honnête homme, probe, sûr, mais généralement malheureux. »

— « Voyez un exemple bien singulier du hasard sur les destinées des hommes. Serrurier et Houdeville cadet marchaient de compagnie pour émigrer en Espagne : une patrouille les rencontre ; Hédouville plus jeune, plus leste, franchit la frontière, et va végéter misérablement en Espagne. Serrurier, obligé de rebrousser dans l'intérieur, et s'en désolant, devint maréchal. »

SIDMOUTH (Henri-Addington vicomte de).

« Sidmouth était un homme assez honnête, mais de peu de capacité; une de ces braves ganaches qui concourent bonnement au mal. »

SIÉYES (Emmanuel-Joseph), Sénateur.

« Siéyes m'a toujours été attaché; je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Il a pu être fâché de me trouver dans le chemin de ses idées métaphysiques; mais il en revenait à sentir la nécessité que quelqu'un gouvernât, et il me préférait à un autre. Siéyes, après tout, était probe, honnête et surtout fort habile; la révolution lui doit beaucoup. »

— « Siéyes, avant la révolution, était aumônier d'une princesse. Un jour qu'il disait la messe, un accident obligea la princesse à se retirer. Son exemple fut suivi par ses dames de cour, par toute la noblesse, les officiers et les autres personnes, qui y assistaient plus par complaisance que par un véritable sentiment de religion. Siéyes était très-occupé à lire son missel, et, pendant quelque temps, il ne s'aperçut pas qu'il était resté seul. Cependant, en levant les yeux de dessus son livre, il remarqua alors que la princesse, les grands et tous les gens, dits *comme il faut*, avaient disparu. Avec un air de mécontentement et de

mépris, il ferma son livre, quitta l'autel, en s'écriant: *Je ne dis pas la messe pour la canaille,* et sortit de la chapelle, laissant le service à l'endroit où il se trouvait. »

SMITH (WILLIAM-SIDNEY), contre-amiral anglais.

« Lors de la convention d'El-Arisk, Sidney Smith avait fait preuve de beaucoup d'esprit, et s'était montré honnête homme. Après le refus de la ratification, il employa beaucoup de loyauté vis-à-vis de l'armée française. Après tout, Sydney-Smith n'est point un méchant homme; j'en prends aujourd'hui une meilleure opinion, surtout d'après ce que je vois chaque jour de ses confrères. »

SOULT (JEAN-DE-DIEU), maréchal, duc de Dalmatie.

« Soult avait bien aussi ses défauts et ses qualités. Toute sa campagne du midi de la France est très-belle. Ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que cet homme, dont l'attitude et la tenue indiquent un grand caractère, était esclave dans son ménage. Quand j'appris à Dresde la défaite de Vittoria, je cherchai quelqu'un propre à réparer tant de désastres : je jetai les yeux sur Soult qui était auprès de moi; il était tout prêt, me disait-il; mais il

me suppliait de parler à sa femme, dont il allait avoir beaucoup à souffrir. »

— « Soult est un excellent ministre de la guerre, ou un major-général très-précieux ; il connaît mieux la disposition d'une armée, que la manière de la commander. »

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine Necker).

« C'est assurément une singulière famille que celle de madame de Staël! son père, sa mère et elle, tous trois à genoux, en constante adoration les uns des autres, s'enfumant d'un encens réciproque pour la meilleure édification et mystification du public. Madame de Staël, toutefois, peut se vanter d'avoir surpassé ses nobles parens. »

— « Madame de Staël était ardente dans ses passions ; elle était furieuse, forcenée dans ses expressions : c'était *Corinne* elle-même. Elle avait accumulé, dans le temps, tous ses efforts, toutes ses ressources sur moi, alors général de l'armée d'Italie ; elle m'avait écrit au loin, sans me connaître ; elle me harcela, présent. Je répondis par une indifférence qui n'est jamais pardonnée par les femmes. A mon arrivée à Paris, je me trouvai poursuivi du même empressement : mais, de ma part, même réserve, même silence. Madame

de Staël cependant, résolue d'en tirer quelques paroles, et de lutter avec moi, m'interpella au milieu d'un grand cercle, me demandant quelle était à mes yeux la première femme du monde morte ou vivante : — Celle qui a fait le plus d'enfans, lui répondis-je avec beaucoup de simplicité. Madame de Staël, un peu déconcertée, essaya de se remettre, en me faisant observer que j'avais la réputation d'aimer peu les femmes. — Pardonnez-moi, répliquai-je encore; j'aime beaucoup la mienne, madame. »

— « J'eusse pu, sans doute, mettre le comble à l'enthousiasme de la *Corinne* genevoise; mais je redoutais ses infidélités politiques et son intempérance de célébrité; peut-être eus-je tort. Toutefois, l'héroïne avait fait trop de poursuites; elle s'était vue trop rebutée, pour ne pas devenir une chaude ennemie. »

— « Lors du concordat, contre lequel madame de Staël était forcenée, elle unit tout-à-coup contre moi les aristocrates et les républicains. Madame de Staël ayant enfin lassé toute patience, fut envoyée en exil. Dans sa disgrace, elle combattait d'une main, et sollicitait de l'autre. Je lui fis dire que je lui laissais l'univers à exploiter, que je lui abandonnais le reste de la erre, et ne me réservais que Paris dont je lui défendais d'approcher;

mais Paris était précisément l'objet de tous les vœux de madame de Staël. Je fus constamment inflexible. Toutefois, madame de Staël renouvellait, de temps à autre, ses tentatives. Sous l'empire, elle voulut être dame du palais : il y avait sans doute à dire oui ou non; mais le moyen qu'on pût tenir madame de Staël tranquille dans un palais! »

— « Madame de Staël est une femme de beaucoup de talent et d'une grande ambition, mais si intrigante et si remuante, qu'elle jeterait ses amis à la mer, afin de pouvoir les sauver au moment où ils seraient près de se noyer. J'ai été obligé de l'éloigner de la cour. A Genève, elle forma une liaison avec mon frère Joseph, qu'elle gagna par sa conversation et par ses écrits. Quand je revins de l'île d'Elbe, elle voulait me faire présenter son fils pour me demander le paiement de deux millions que M. Necker, son père, avait prêtés à Louis XVI, sur ses fonds, et, en même temps, pour m'offrir ses services, si je consentais à lui accorder l'objet de sa première demande. Comme je savais très-bien ce que voulait son fils, et que je ne pensais pouvoir le lui accorder sans être injuste envers d'autres qui étaient dans le même cas, je refusai de le voir, et je donnai des ordres pour qu'il ne me fût pas présenté. Mais Joseph ne vou-

lait pas être refusé, il l'amena en dépit de cet ordre. Les huissiers de la chambre n'osèrent pas refuser l'entrée à mon frère, surtout lorsqu'il eût dit qu'il répondait des suites. Je le reçus très-poliment; j'écoutai l'exposé de son affaire, et je répondis que j'étais fâché qu'il ne fût pas en mon pouvoir d'acquiescer à sa demande; qu'elle était contraire aux lois, et que ce serait faire une injustice aux autres. Cependant madame de Staël ne se contenta pas de cette solution. Elle écrivit à Fouché une longue lettre dans laquelle elle parlait de ses droits, et disait qu'elle avait besoin d'argent pour doter sa fille qu'elle donnait en mariage au duc de Broglie, promettant que, si je lui accordais sa demande, *elle serait noire et blanche pour moi.* Fouché me communiqua cette proposition, et me conseilla fortement de faire droit à sa réclamation, ajoutant qu'elle pourrait rendre de très-grands services dans un moment si critique. Je répondis que je ne voulais point faire de marché. »

— « Cependant, on ne pouvait pas appeler madame de Staël une méchante femme; mais elle était turbulente, et elle avait beaucoup d'influence et de talent. »

STENGEL (H.)

« Le général Stengel, Alsacien, était un

excellent officier de hussards : il avait servi sous Dumouriez, aux campagnes du Nord : il était adroit, intelligent, alerte ; il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge avancé : c'était un vrai général d'avant-poste. »

— « A la bataille de Mondovi, Stengel, qui s'était trop éloigné en plaine avec un millier de chevaux, fut attaqué par les Piémontais, doubles en force. Il fit toutes les dispositions qu'on devait attendre d'un général consommé, et opérait sa retraite sur ces renforts, lorsque, dans une charge, il tomba, blessé à mort, d'un coup de pointe. »

— « Malheureusement, Stengel avait la vue basse, défaut essentiel dans sa profession, qui lui devint funeste, et contribua à sa mort. »

SUCHET (Louis-Gabriel), maréchal.

« Suchet était quelqu'un chez qui le caractère et l'esprit s'étaient accrus à surprendre. »

T.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (CHARLES-MAURICE).

« Talleyrand était toujours en état de trahison; mais c'était de complicité avec la fortune. Sa circonspection était extrême, se conduisant avec ses amis comme s'ils devaient être ses ennemis; avec ses ennemis comme s'ils pouvaient devenir ses amis. Il avait toujours été contraire dans mon esprit, au faubourg Saint-Germain. Dans l'affaire du divorce, il avait été pour l'impératrice Joséphine : c'était lui qui avait poussé à la guerre d'Espagne, bien que, dans le public, il eût eu l'art de s'y montrer contraire; c'était lui, enfin, qui avait été l'instrument principal et la cause active de la mort du duc d'Enghien. »

— « Une actrice célèbre (mademoiselle Raucourt) l'avait peint d'une manière fort vraie : — Si vous le questionnez, disait-elle, c'est une boîte de fer-blanc dont vous ne tirerez pas un mot; si vous ne lui demandez rien, bientôt vous ne saurez comment l'arrêter : ce sera une véritable commère. »

— « Le visage de M. de Talleyrand est tel-

lement impassible, qu'on ne saurait jamais y rien lire; aussi Lannes et Murat disaient-ils plaisamment de lui, que si, en vous parlant, son derrière venait à recevoir un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. »

—« M. de Talleyrand avait un intérieur fort doux et même attachant; ses familiers et ses agens l'aimaient et lui étaient fort dévoués. »

—« Etre cardinal et à la tête des affaires ecclésiastiques, c'était son lot : il rentrait dans le giron, réhabilitait sa mémoire, fermait la bouche aux déclamateurs; mais il ne le voulut jamais : son aversion pour l'état ecclésiastique était invincible. »

— « Fouché était le *T*...... des clubs, et T...... le *Fouché* des salons. »

TALMA (François-Joseph).

« Dans mon système de mêler tous les genres de mérite, et de rendre une seule et même récompense universelle, j'eus la pensée de donner la croix de la Légion-d'Honneur à Talma; toutefois, je m'arrêtai devant le caprice de nos mœurs, le ridicule de nos préjugés; je voulus, au préalable, faire un essai sans conséquence : je donnai la couronne de fer à Crescentini [1], etc.

[1] Célèbre chanteur. Cette faveur que lui accorda Napoléon fut blâmée hautement. (*Note de M. Las Cases.*)

« TOUSSAINT-LOUVERTURE, célèbre général noir.

« Toussaint n'était pas un homme sans mérite, bien qu'il ne fût pas ce qu'on a essayé de le peindre dans le temps. Son caractère, d'ailleurs, prêtait peu, il faut le dire, à inspirer une véritable confiance : nous avons eu fort à nous en plaindre. Il eût fallu toujours s'en défier. Un officier de génie ou d'artillerie le conduisait en grande partie. Cet officier était venu en France avant l'expédition de Leclerc : on avait conféré avec lui ; il avait beaucoup cherché à détourner de l'entreprise ; il en avait peint exactement toutes les difficultés, sans prétendre néanmoins qu'elle fût impossible.

TRONCHET (François-Denis), sénateur.

« Tronchet était l'âme du Conseil-d'État ; il avait un esprit éminemment profond et juste ; mais il sautait par-dessus les développemens, parlait fort mal, et ne savait pas se défendre. »

V.

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre, comte de Timbrune-Timbrone), sénateur.

« Valence m'a été fidèle : il a toujours été national. »

VILLENEUVE (N.), amiral.

« Avec plus de vigueur, au cap Finistère, Villeneuve eût pu rendre l'attaque de l'Angleterre praticable. Son apparition avait été combinée de très-loin, avec beaucoup d'art et de calcul, en opposition à la routine des marins qui m'entouraient; et tout réussit jusqu'au moment décisif : alors, la mollesse de Villeneuve vint tout perdre. »

—« Villeneuve, lorsqu'il fut fait prisonnier par les Anglais, fut tellement affligé de sa défaite, qu'il étudia l'anatomie pour se détruire lui-même. A cet effet, il acheta plusieurs gravures anatomiques du cœur, et les compara avec son propre cœur, pour s'assurer exactement de la position de cet organe. Lors de son arrivée en France, je lui ordonnai de rester à Rennes, et de ne pas venir à Paris. Villeneuve, craignant d'être jugé par un con-

seil de guerre, pour avoir désobéi à mes ordres, et conséquemment avoir perdu la flotte (car je lui avais ordonné de ne pas mettre à la voile, et de ne pas s'engager avec les Anglais), résolut de se détruire. En conséquence, il prit ses gravures du cœur, les compara de nouveau avec sa poitrine, fit exactement au centre de la gravure une longue piqûre avec une longue épingle, fixa ensuite cette épingle, autant que possible, à la même place contre sa poitrine, l'enfonça jusqu'à la tête, pénétra le cœur, et expira. Lorsqu'on ouvrit sa chambre, on le trouva mort; l'épingle était dans sa poitrine, et la marque faite dans la gravure correspondait à la blessure de son sein. Il n'aurait pas dû agir ainsi: c'était un brave, bien qu'il n'eût aucun talent. »

VOISIN (Jean-Baptiste du), confesseur de Marie-Louise.

« Du Voisin me rendait réellement catholique par la sagesse de ses raisonnemens, son excellente morale et sa tolérance éclairée. Il avait vécu avec Diderot, au milieu des incrédules, et y avait toujours été convenablement; aussi avait-il réponse à tout: il avait le bon esprit d'abandonner tout ce qui n'était pas soutenable, de faire rétrograder la religion de

tout ce qu'il n'eût pu défendre : par là, il se ménageait toujours un excellent terrain ; aussi argumentait-il bien mieux que le Pape, et souvent il le désolait. C'était parmi nos évêques le plus ferme appui des libertés gallicanes; c'était mon oracle, mon flambeau : il avait ma confiance aveugle sur les matières religieuses. »

W.

WELLINGTON (Arthur-Wellesley).

« Wellington n'a qu'un talent spécial : Berthier avait bien le sien ! Il y excelle peut-être, mais il n'a pas de création ; la fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Quelle différence avec ce Marlborough, désormais son émule et son parallèle ! Marlborough, tout en gagnant des batailles, maniait les cabinets et subjuguait les hommes. Pour W......., il n'a su que se mettre à la suite des vues et des plans de C.......; aussi madame de Staël avait-elle dit que, hors de ses batailles, il n'avait pas deux idées. . . . . Ses victoires, leur résultat, leur influence hausseront encore dans l'histoire ; mais son nom baissera, même de son vivant. »

— « On m'assura que c'est par lui que je suis à Sainte-Hélène, et je le crois. C'est digne, au reste, de celui qui, au mépris d'une capitulation solennelle, a laissé périr Ney, avec lequel il s'était souvent vu sur le champ de bataille. Il est sûr que, pour moi, je lui ai fait passer un mauvais quart-d'heure. C'est désormais un titre pour les grandes âmes : la

sienne ne l'a pas senti. Ma chute et le sort qu'on me réservait lui ménageaient une gloire bien supérieure encore à toutes ses victoires, et il ne s'en est pas douté. Ah! qu'il doit un beau cierge au vieux Blucher! Sans celui-là, je ne sais pas où serait *Sa Grâce*, ainsi qu'ils l'appellent; mais moi, bien sûrement, je ne serais pas ici. Ses troupes ont été admirables, ses dispositions à lui pitoyables, ou, pour mieux dire, il n'en a fait aucune: il s'était mis dans l'impossibilité d'en faire; et, chose bizarre, c'est ce qui a fini par le sauver. S'il eût pu commencer sa retraite, il était perdu.... Il est demeuré maître du champ de bataille, c'est certain; mais, l'a-t-il dû à ses combinaisons? Il a recueilli les fruits d'une victoire prodigieuse; mais son génie l'avait-il préparée?...... Sa gloire est toute négative, ses fautes sont immenses. Lui, généralissime européen, chargé d'aussi grands intérêts, ayant en front un ennemi aussi prompt, aussi hardi que moi, laisser ses troupes éparses, dormir dans une capitale, se laisser surprendre! Et ce que peut la fatalité quand elle s'en mêle! en trois jours, j'ai vu le destin de la France, celui du monde échapper à mes combinaisons. »

— « D'abord, sans la trahison d'un général qui sortit de nos rangs pour aller avertir

l'ennemi, je dispersais, je détruisais toutes ces bandes, sans qu'elles eussent pu se réunir en corps d'armée.

« Puis, sur ma gauche, sans les hésitations inaccoutumées de Ney, aux Quatre-Bras j'anéantissais toute l'armée anglaise.

« Enfin, sur ma droite, les manœuvres inouies de Grouchy, au lieu de me garantir une victoire certaine, ont consommé ma perte, et précipité la France dans un gouffre. »

— « Si lord Wellington se fût retranché, je ne l'eusse pas attaqué. Comme général, son plan n'indiquait pas de talent. Il déploya, sans doute, beaucoup de courage et de persévérance; mais il perd un peu de son mérite, lorsque l'on considère qu'il n'avait aucun moyen de retraite, et que, s'il eût cherché à l'effectuer, il n'aurait pas sauvé un seul homme de son armée. Il dut le gain de la bataille d'abord à la fermeté et à la bravoure de ses troupes, car les Anglais se sont battus avec le plus grand acharnement et le plus grand courage; ensuite à l'armée de Blucher, à qui on devrait plutôt attribuer la victoire qu'au duc, parce qu'il a déployé plus de talent comme général. Battu la veille, il avait rassemblé ses troupes qu'il conduisit au combat dans la soirée. Je crois cependant que Wellington est un homme d'une grande fermeté.

La gloire d'une semblable victoire est une grande chose; mais sa réputation militaire n'y gagnera rien aux yeux de l'histoire. »

WHITWORT (lord), ambassadeur anglais auprès du premier Consul.

« Lord Whitworth est un homme habile, un peu intrigant, autant que j'ai pu l'observer, mais adroit; c'est de plus un bel homme. Les ministres n'avaient aucune raison de se plaindre de lui, car il entrait bien dans leurs projets : le détail qu'ils ont publié de son entrevue avec moi était plein de mensonges. »

— « Je n'ai jamais usé envers lui de violence dans mes manières, ni de grossièreté dans mon langage. Les ambassadeurs ne pouvaient cacher leur mécontentement, quand ils lurent un tel amas de faits controuvés, et ils les démentirent. Les Anglais qui habitaient Paris étaient très-mécontens de son épouse, la duchesse de Dorset : ils disaient à haute voix que son orgueil allait jusqu'à la sottise. La présentation à la cour fut une pomme de discorde entre elle et beaucoup de dames anglaises : elle refusait d'introduire celles qui n'avaient pas été présentées à la cour de Saint-James; or, il y avait beaucoup d'Anglaises qui ne voulaient ni pouvaient y être présentées, mais qui

désiraient l'être auprès de moi, et qui étaient refusées par elle et par son mari. »

WILHELMINE (Louise-Auguste-Amélie de Mecklembourg-Strelitz), reine de Prusse.

« La reine de Prusse avait certainement des moyens, beaucoup d'instruction, et une grande habitude : elle régnait véritablement depuis plus de quinze ans. »

— « J'ai eu une haute considération pour elle, et si le roi l'eût amenée d'abord à Tilsitt, il aurait probablement obtenu de meilleures conditions. Elle était élégante, spirituelle et extraordinairement instruite. Elle déplorait amèrement la guerre. Ah ! me disait-elle, *la mémoire du Grand Frédéric nous a perdus ; nous nous sommes crus pareils à lui, et nous ne le sommes pas.* »

— « Elle avait beaucoup d'esprit ; toutes ses manières étaient fort agréables, et sa coquetterie n'était pas sans charmes. »

— « La reine de Prusse avait été très-belle ; mais à l'époque fameuse de Tilsitt, elle commençait à perdre de sa première jeunesse. »

WRIGHT, capitaine anglais.

« Personne n'affirme positivement l'avoir vu assassiner ; et le principal témoin, sur la

déclaration duquel s'est fondée cette supposition, était-lui-même en prison. Qu'on lui demande pourquoi il a été en prison? ce n'est pas là la place d'un honnête homme, ni de de ceux sur le témoignage desquels on peut se fier. Si j'eusse agi dans les formes, j'aurais fait juger Wright comme espion par une commission militaire, et je l'eusse fait fusiller dans les vingt-quatre heures; j'en avais le droit d'après les lois militaires. Qu'aurait fait le ministère anglais, ou même le parlement, à un capitaine français qu'on aurait arrêté, débarquant des scélérats pour assassiner le roi Georges, ou les princes de la famille de Bourbon? on n'aurait pas usé de tant de douceur que j'en ai employé avec Wright: on l'aurait jugé et exécuté sur-le-champ, et on aurait eu raison. »

— « Si Wright avait été assassiné, c'eût été par suite des actes de mon autorité. Le duc de Rovigo se trompe en répandant des insinuations contre Fouché. S'il eût été mis à mort en prison, c'eût été par mon ordre. Fouché, quand il en aurait eu l'envie, se serait bien gardé de prendre sur lui la responsabilité d'une telle action: il me connaissait trop bien; mais le fait est que Wright se tua lui-même, sans doute, pour ne pas compromettre son gouvernement. »

*

WURMSER, Feld-maréchal.

» Wurmser fut fait prisonnier dans Mantoue. »

— « Avant la capitulation de cette place, Wurmser avait continué de m'appeler *jeune homme*. Il était très-âgé, brave comme un lion; mais tellement sourd, qu'il n'entendait pas autour de lui siffler les balles. »

PROFIL
DES ANCIENS.

PROFIL

DES ANCIENS.

ALEXANDRE LE GRAND, roi de Macédoine.

« Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le Grand-Gustave et autres; ils réussissent toujours : est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes? Non; mais parce qu'étant de grands hommes, ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est tout étonné de voir qu'il avaient tout fait pour l'obtenir. »

— « *Alexandre*, à peine au sortir de l'enfance, conquiert, avec une poignée de monde, une partie du globe; mais fut-ce de sa part une

simple irruption, une façon de déluge? Non ; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre tout à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur ; malheureusement quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, la tête lui tourne ou le cœur se gâte. Il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale.

ANNIBAL.

« *Annibal*, le plus audacieux de tous les anciens conquérans, le plus étonnant peut-être; si hardi, si sûr, si large en toutes choses ; qui, à 26 ans, conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible ; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes qu'on croyait insurmontables, et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre ; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant 16 ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met

à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. Croira-t-on qu'il ne dut sa carrière et tant de grandes actions qu'aux caprices du hasard, aux faveurs de la fortune? Certes, il devait être doué d'une forte trempe d'âme, et avoir une bien haute idée de sa science en guerre, celui qui, interpelé par son jeune vainqueur, n'hésite pas à se placer, bien que vaincu, immédiatement après Alexandre et Pyrrhus, qu'il estime les deux premiers du métier. »

C.

CATILINA.

« Quelque scélérat que fût Catilina, sa conjuration devait avoir un objet : ce ne pouvait être celui de gouverner dans Rome, puisqu'on lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. »

CATINAT (Maréchal de). Règne de Louis XIV.

« J'ai trouvé le général Catinat fort au-dessous de sa réputation, à l'inspection des lieux où il avait opéré en Italie, et à la lecture de sa correspondance avec Louvois. Sorti du tiers-état et du corps des avocats avec des vertus douces, des mœurs, de la probité ; affectant la pratique de l'égalité ; établi à St.-Gratien, aux portes de Paris, il était devenu l'affection des gens de lettres de la capitale, des philosophes du jour, qui l'avaient beaucoup trop exalté. Il n'était nullement comparable à Vendôme. »

CÉSAR (Jules).

« Au rebours d'Alexandre, Jules César

avait commencé sa carrière fort tard, et ayant débuté par une jeunesse oisive et des plus vicieuses, il avait fini montrant l'âme la plus active, la plus élevée, la plus belle: c'était un des caractères les plus aimables de l'histoire. César conquiert les Gaules et les lois de sa patrie. Est-ce au hasard et à la simple fortune qu'il doit ses grands actes de guerre ?

— « C'est à tort que les historiens s'extasient sur le calme de César, pour avoir dormi la veille d'une bataille: il n'est point de nos soldats, de nos généraux qui n'aient répété vingt fois cette merveille; et tout leur héroïsme n'était guère que dans la fatigue de la veille. Quand je donnais des batailles qui duraient trois jours, la nature devait aussi avoir ses droits: je profitais du plus petit instant, je dormais où et quand je pouvais. »

CONDÉ (Le grand).

« La science de la guerre semblait avoir été chez lui un instinct, la nature l'ayant produit tout savant. »

CORNEILLE (Pierre).

« La haute tragédie est l'école des grands hommes: c'est le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre; et il n'est pas

nécessaire d'être poëte pour la juger : il suffit de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'état. La tragédie échauffe l'âme, élève le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport, peut-être, la France doit à *Corneille* une partie de ses belles actions : *aussi, s'il vivait, je le ferais Prince.* »

D.

DIDEROT.

« Coriphée des philosophes et de l'Encyclopédie. »

« (*Père de Famille*), tout y est faux et ridicule. A quoi bon parler à un insensé dans le fort de la fièvre chaude ? ce sont des remèdes qu'il lui faut, de grandes mesurcs, et non des argumens. Qui ne sait que la seule victoire contre l'amour c'est la fuite ? Mentor, quand il veut garantir Télémaque, le précipite dans la mer. Ulysse, quand il veut se préserver des Syrènes, se fait lier après avoir bouché avec de la cire les oreilles de ses compagnons. »

F.

FRÉDÉRIC (Le grand).

« Combien les hommes parfois diffèrent de ce qu'ils s'annoncent ! Savent-ils bien toujours eux-mêmes ce qu'ils sont? en voilà un qui, au début, prend la fuite devant sa propre victoire, et qui, tout le reste de sa carrière, se montre bien certainement le plus intrépide, le plus tenace, le plus froid des hommes. »

— « Frédéric a été, sur toutes choses, tacticien par excellence, et a eu le secret de faire des soldats de véritables machines. »

G.

GRACQUES (les).

« L'histoire présente en résultat les Gracques comme des séditieux, des révolutionnaires, des scélérats; et, dans les détails, elle laisse échapper qu'ils avaient des vertus, qu'ils étaient doux, désintéressés, de bonnes mœurs; et puis, ils étaient les fils de l'illustre Cornélie : ce qui, pour les grands cœurs, doit être tout d'abord une forte présomption en leur faveur. D'où pouvait donc venir un tel contraste? Le voici : c'est que les Gracques s'étaient généreusement dévoués pour les droits du peuple opprimé contre un sénat oppresseur, et que leur grand talent, leur beau caractère mirent en péril une aristocratie féroce qui triompha, les égorgea et les flétrit. Les historiens du parti les ont transmis avec cet esprit : sous les empereurs, il a fallu continuer; le seul mot des droits du peuple, sous un maître despotique, était un blasphême, un vrai crime; plus tard, il en a été de même sous la féodalité, fourmilière de petits despotes. Voilà, sans doute, la fatalité de la mémoire des Gracques : leurs vertus n'ont donc

jamais cessé, dans la suite des siècles, d'être des crimes; mais aujourd'hui qu'avec nos lumières nous nous sommes avisés de raisonner, les Gracques peuvent et doivent trouver grâce à nos yeux. »

— « Dans cette lutte terrible de l'aristocratie et de la démocratie, qui vient de se renouveler de nos jours; dans cette exaspération du vieux terrain contre l'industrie nouvelle qui fermente dans toute l'Europe, nul doute que, si l'aristocratie triomphait par la force, elle ne montrât partout beaucoup de Gracques, et ne les traitât à l'avenant tout aussi bénignement que l'ont fait leurs devanciers. »

H.

HOMÈRE.

« L'*Iliade* est, ainsi que *la Genèse* et *la Bible*, le signe et le gage du temps. Homère, dans sa production, est poëte, orateur, historien, législateur, géographe, théologien : c'est l'encyclopédiste de son époque. »

— « Il est inimitable. Ce qui me frappe surtout, c'est la grossièreté des manières avec la perfection des idées. On voit les héros tuer leur viande, la préparer de leurs propres mains, et prononcer pourtant des discours d'une rare éloquence, et d'une grande civilisation ! »

— « Dans l'*Odyssée*, je désapprouve fort le combat d'Irus contre Ulysse, sur le seuil de son propre palais, tous deux en mendians. Cet épisode est misérable, sale, inconvenant, indigne d'un roi : après avoir épuisé tout ce que j'y trouve de mauvais, je devine ce qui m'affecte encore, je me mets à sa place : c'est la crainte d'être rossé par un misérable. Il n'est pas donné à tout prince, à tout général, d'avoir les épaules de ses gardes ou des grenadiers : n'est pas porte-faix qui veut. Le bon Homère

remédie à tout cela en faisant ses héros autant de colosses ; mais il n'en est pas ainsi parmi nous. Où en serions-nous, nous autres tous [1], si l'on en était encore au bon temps où la force du bras était le véritable sceptre. Voilà Noverraz, mon valet de chambre, qui nous sert : il serait notre roi à tous. Il faut donc convenir que la civilisation fait tout pour l'âme, et la favorise entièrement aux dépens du corps. »

[1] Napoléon s'adressait à MM. Lescases, Montholon, Gourgaud etc.

M.

MAHOMET.

« Je doute de tout ce qu'on attribue à Mahomet : il en aura été, sans doute, de lui comme de tous les chefs de sectes. Le Coran, ayant été fait trente ans après lui, aura consacré bien des mensonges. Alors l'empire du Prophète, sa doctrine, sa mission étant déjà fondés, accomplis, on a pu, on a dû parler en conséquence. Néanmoins, il reste encore à expliquer comment l'événement prodigieux, dont nous sommes certains, la conquête du monde, a pu s'opérer en si peu de temps : cinquante ou soixante ans ont suffi. Par qui a-t-elle été opérée? par des peuplades du désert peu nombreuses, ignorantes, nous dit-on, mal aguerries, sans discipline, sans système; et pourtant, elles agissaient contre le monde civilisé, riche de tant de moyens! Ici le fanatisme ne saurait suffire, car il lui a fallu le temps de se créer lui-même; et la carrière de Mahomet n'a été que de treize ans... »

MAINTENON (Mme de).

« Je lui trouve un des caractères les plus extraordinaires : c'est la *Bianca-Capello* [1] du temps, moins romancière, mais pas si amusante. Je ne reviens pas du mystère de son mariage, je suis parfois tenté de le regarder comme un problème : malgré tout ce qu'en avaient dit les mémoires du temps, le fait est qu'il n'existe et n'a jamais existé aucune preuve officielle et authentique. Or, quel pouvait être le motif de Louis XIV de tenir cette mesure si strictement secrète, pour son temps et pour l'avenir ? ou, comment la famille des Noailles, parente de Mme de Maintenon, n'a-t-elle jamais rien laissé percer à cet égard, surtout Mme de Maintenon ayant survécu à Louis XIV ? »

— « Son style, sa grâce, la pureté de son langage me ravissent; si je suis violemment heurté par ce qui est mauvais, j'ai une sensi-

[1] Noble Vénitienne d'une grande beauté, dont la carrière et les aventures font une histoire toute romanesque et fort dramatique. Echappée de chez son père, errante à la suite d'un jeune marchand florentin, plongée dans la plus profonde misère, elle devient Grande-Duchesse de Toscane ; et, dans cette situation, s'empoisonne froidement à table, d'embarras et de dépit de voir son mari, le Grand-Duc, se servir d'un plat empoisonné qu'elle avait préparé contre son beau-frère, le cardinal de Médicis, lequel avait persisté de s'en abstenir par défiance.

bilité exquise pour ce qui est bon. Je crois que je préfère les lettres de Mme de Maintenon à celles de Mme de Sévigné : elles disent plus de choses. Mme de Sévigné certainement restera toujours le vrai type, elle a tant de charmes et de grâces; mais, quand on a beaucoup lu, il ne reste rien. Ce sont des œufs à la neige dont on peut se rassasier sans charger son estomac. »

MOLIÈRE.

« Certainement l'ensemble du *Tartufe* est de main de maître : c'est un des chefs-d'œuvre d'un homme inimitable. Toutefois cette pièce porte un tel caractère, que je ne suis nullement étonné que son apparition ait été l'objet de fortes négociations à Versailles, et de beaucoup d'hésitation dans Louis XIV. Si j'ai le droit de m'étonner de quelque chose, c'est qu'il l'ait laissé jouer. Elle présente, à mon avis, la dévotion sous des couleurs si odieuses; une certaine scène offre une situation si décisive, si complètement indécente, que, pour mon propre compte, je n'hésite pas à dire que, si la pièce eût été faite de mon temps, je n'en aurais pas permis la représentation. »

R.

RACINE.

« Je suis ravi de Racine, j'y trouve de vrais délices. »

— « Bien qu'il ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes, il y a répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un éternel amour et son ton doucereux, son fastidieux entourage; mais, ce n'était pas précisément sa faute : c'étaient le vice et les mœurs du temps. L'amour alors, et plus tard encore, était toute l'affaire de la vie de chacun : c'est toujours le lot des sociétés oisives. Pour nous, nous en avons été brutalement détournés par la révolution et ses grandes affaires. »

S.

SÉVIGNÉ (Mme de).

Voyez l'article de Mme de Maintenon, page 228.

T.

TURENNE.

« Il s'était formé avec peine et à force d'instruction. L'audace avait crû chez lui avec l'expérience; il en montra plus en vieillissant qu'à son début. »

FIN.



